U d'/of OTTAWA
39003002110806

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/contesdegodardda00goda

PETITS CONTEURS DU XVIIIe SIÈCLE

CONTES

DE

GODARD

d'Aucour

TERMIER GÉNÉRAL

Mémoires et [illegible]

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1882

CONTES

DE

Godard d'Aucour

TIRAGE A PETIT NOMBRE

F de Los Rios sc

Imp A Quantin

CONTES

DE

GODARD

d'Aucour

FERMIER GÉNÉRAL

MÉMOIRES TURCS

PARIS

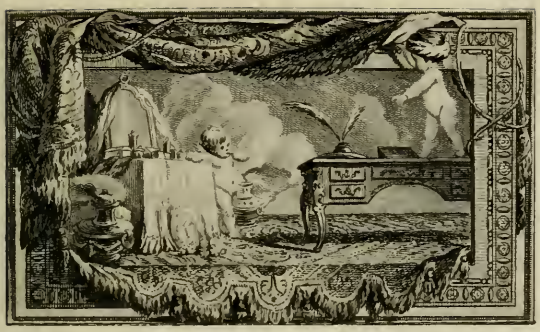
A. QUANTIN. IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1883

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1985
.G65A7
1883



NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES DE GODARD D'AUCOURT

L'Hôtel des fermes a tenu lieu à Godard D'Aucourt de fauteuil académique.

(Marquis De Paulmy.)

OISENON *est peut-être le seul contemporain de Godard d'Aucourt qui nous ait laissé sur cet étrange fermier général littérateur un petit portrait à la plume. Dans ses* Anecdotes littéraires, historiques et critiques, *le spirituel abbé galant s'exprime ainsi au sujet de ce dernier petit conteur de notre collection :*

« *C'est le neveu de Barbier d'Aucourt, avocat, qui fut de l'Académie française, et qui eut plus de célébrité que de bonheur. Godard d'Aucourt étoit né sans fortune et projetoit d'en faire une dans la littérature. Il a composé deux ou trois comédies médiocres dans un grenier. Le* Berceau de la France *est de lui; il eut quelque succès quoiqu'on crût y trouver le portrait du curé de Saint-Sulpice, Languet. Son père, assez heureux pour être parent de M*me *de Pompadour, dit à son fils que, s'il ne préféroit pas le parti de la Finance au métier de mauvais poëte, il le feroit enfermer. Le fils fut touché de cet avis paternel. On le maria à une demoiselle Poisson, et on lui donna une place de fermier général. C'est un fort galant homme, qui a conservé son goût pour les lettres, qui les cultive de son mieux, et qui, sans être fastueux, tient une fort bonne maison; il a plusieurs enfans et vient de marier sa fille à M. d'Aluncy.* »

Ce léger croquis biographique pourrait à la rigueur, dans sa concision, servir de notice à cet ouvrage, car c'est le plus ample document historique qu'il se puisse trouver au milieu de toute une bibliothèque de mémorialistes, de critiques, de compilateurs, d'analystes et de polygraphes du siècle dernier. Godard d'Aucourt n'a laissé que son œuvre. Comme Fromaget, que nous éditions dernièrement, il semble avoir voulu dé-

pister à plaisir les biographes de la postérité en ne laissant rien entrevoir de sa vie privée, de son caractère, de ses mœurs, et l'étude de l'écrivain ne peut ici être conduite, selon notre coutume, de parallèle avec l'œuvre décrite. Moins heureux que le Riche de la Popelinière, que Helvétius, que Grimod de la Reynière, que De la Hante, de Parseval ou Bouret, il n'a pas même attiré jusqu'à ce jour l'attention d'un historiographe des fermiers généraux ; le prodigue et prolixe Capefigue ne le cite même point dans son Histoire des grandes opérations financières [1], *et nous eussions assurément renoncé à retrouver la moindre piste biographique sur Godard d'Aucourt, si notre bonne fortune ne nous avait heureusement mis en relations avec l'un des plus aimables descendants de l'auteur de* Thémidore [2], *lequel — avec une bonne grâce parfaite — a bien voulu nous confier, d'après des papiers de famille, certains renseignements très précieux dont voici l'essence :*

Claude Godard d'Aucourt [3] *naquit à Langres le*

1. Paris, Amyot, 4 vol. in-8°, 1855-1858.

2. Le baron Georges de Plancy, arrière-petit-fils de Claude-Godard d'Aucourt, et actuellement secrétaire de l'Ambassade de France à Berlin.

3. Le nom de d'Aucourt prend le *t* final dans tous les imprimés du XVIIIe siècle. Dans les papiers de famille, le

26 décembre 1716.— Bien qu'il soit né en Champagne et qu'il y possédât d'importantes seigneuries, il y a tout lieu de penser que sa famille n'était pas d'origine champenoise. Les noms de Godard d'Aucourt ont un caractère, un accent, plutôt normand que champenois et la plupart des pièces réunies dans le dossier de la famille — conservé à la section des parchemins de la Bibliothèque nationale de Paris — nous feraient, s'il faut le dire, plutôt opter pour une origine purement normande.

D'une de ces pièces, il appert que Godard d'Aucourt aurait eu parmi ses ancêtres une dame Godard, laquelle — en exécution d'un arrêt de 1601 signé du roi Henri IV — prouva sa noblesse à l'occasion de la répartition des tailles, en justifiant de sa filiation jusqu'à Laurent Godard, escuyer qui vivait en 1430.

Quoi qu'il en soit de ces suppositions lointaines, il est assuré que d'Aucourt était vers 1765 possesseur en Champagne d'un domaine étendu, situé mi-partie dans chacun de nos départements actuels de l'Aube et de la Marne. Il était seigneur marquis des baronnies de Plancy et de Saint-Just ; des terres et seigneuries de Longueville, d'Estrelles, de la vicomté

nom de d'Aucour ne prend pas le *t*, croyons-nous. Nous adopterons cependant ici l'orthographe du dernier siècle.

de Semoine, de Charny-le-Bachot et de nombreux autres fiefs.

Ses prédécesseurs dans la possession de ce domaine avaient été Guénégaud de Plancy, qui fut ministre sous Louis XIV et pour qui la terre de Plancy avait été érigée en marquisat et, plus anciennement encore, la famille de Lacroix d'Haqueville.

Claude Godard d'Aucourt épousa Claire Poisson, cousine germaine de la très illustre marquise de Pompadour. En 1754, il fut pourvu d'un office de fermier général et devint par la suite, en 1785, receveur des finances de la généralité d'Alençon. De son mariage avec Claire Poisson, il eut deux fils dont, par son crédit, il fit nommer l'un, Charles-François-Jean-Frédéric Godard d'Aucourt, receveur des finances d'Argentan.

Les comptes de finances et d'administration de Claude Godard d'Aucourt, conservés dans les archives de la famille, donnent d'intéressants renseignements sur les divers fonctionnements d'une recette générale des finances à cette époque; mais il ne nous convient guère d'entrer ici dans tous ces détails administratifs, qui sont de mince importance dans cet essai de notice où nous avons déjà tant de difficulté à découvrir les éléments d'une étude purement biographique.

Lors des événements de 1792, Claude Godard

d'Aucourt n'émigra pas. Il eut d'abord à justifier de ses comptes de finances devant les commissaires de la nation, puis il fut dépouillé de sa charge et enfin emprisonné sous la Terreur.

La lettre suivante, adressée aux citoyens composant le comité révolutionnaire de la section de Guillaume Tell (rue Vivienne), témoigne des vexations qu'il eut à subir à cette époque :

« *Citoyens,*

« *Vous demandez à mon petit-fils, resté à ma* « *garde et tutelle, de vous prouver en vertu de quelle* « *réquisition j'habite Paris et si j'y suis comme* « *comptable.*

« *Pour répondre à ces deux questions, il me suffira* « *de vous dire, sans parler des décrets généraux qui* « *sont formels :*

« 1° *Que je suis à Paris, tant par mon âge de* « *soixante-dix-huit ans que par la réquisition du* « *comité de sûreté générale qui, par son arrêté du* « *6 floréal, dit expressément que tous les citoyens* « *comptables chargés de rendre leurs comptes des* « *régies et administrations sont en réquisition pour* « *rendre leurs comptes.*

« 2° *Pour vous prouver que je suis bien réellement*

« *comptable, il suffit du décret du 22 pluviôse relatif*
« *aux cy-devant receveurs généraux des finances;*
« *dans ce décret, je suis nomément (sic) désigné*
« *sous mon nom de d'Aucour avec tous mes confrères*
« *comptables, retenu à Port-Libre en cette qualité,*
« *en vertu du décret du 4 frimaire, et renvoyé en*
« *arrestation chez moi à l'effet d'y rendre mes*
« *comptes. Tous faits dont vous ne pouvez douter,*
« *puisqu'en sortant de Port-Libre, le 25 pluviôse, je*
« *fus d'abord conduit à votre comité par le commis-*
« *saire de police Renard à l'effet de vous prier de*
« *lever les scellés que vous aviez fait apposer vous-*
« *méme pendant mon absence sur mes meubles et*
« *papiers, et laissé par vous à la garde du citoyen*
« *Apert; de quoi vos commissaires ont dressé procès-*
« *verbal, ainsi que de la levée de vos dits scellés et*
« *de la remise qu'ils m'ont fait (sic) des papiers re-*
« *latifs à ma comptabilité à l'effet de pouvoir rendre*
« *mes comptes. Leur procès-verbal constate qu'ils*
« *n'ont rien trouvé chez moi de suspect sous leurs*
« *dits scellés, mais qu'inventaire fait par eux des*
« *dits objets, ils ont laissé un nouveau gardien pour*
« *leur sûreté, ce qui doit être consigné sur vos re-*
« *gistres.*

« *Lequel exposé je déclare véritable, pourquoi*
« *j'ose espérer que vous accorderez au suppliant*

« *l'effet de sa demande contenue en son mémoire de* « *l'autre part.*

« *A Paris, ce 16 fructidor l'an IIe de la R. F. une et* « *indivisible.* »

Claude Godard d'Aucourt étant mort à Paris le 1er juillet 1793, sa veuve, Claire Poisson, protestait encore, par la lettre ci-jointe qu'elle adressa au citoyen ministre de la justice, contre les conséquences qu'avaient eues et pour elle et son mari les troubles révolutionnaires.

« *Citoyen,*

« *La dame Claire Poisson, veuve d'Aucour, de-* « *meurant à Paris, rue Vivienne, n° 47, division du* « *Mail, vous expose qu'à la faveur des loix révolu-* « *tionnaires des 28 août et 10 juin 1793, les habi-* « *tants des communes de Plancy et Charny-le-Ba-* « *choï, après avoir dévasté ses propriétés en coupant* « *les plus beaux bois, ont encore fait prononcer,* « *pendant la détention de son mari, un jugement* « *arbitral qui lui enlève, et à ses enfants, la meil-* « *leure partie d'une terre dont elle était en possession* « *paisible et bien régulière.* »

Des quatre petits-enfants de Claude Godard d'Au-

court, dont trois furent placés comme pupilles de la nation au collège de Roubaix, l'un, le cadet, est le comte de Plancy, d'abord ami de Barras, puis de l'empereur Napoléon Ier, qu'il avait connu chez le célèbre directeur. Le comte de Plancy devint préfet de Seine-et-Marne et épousa la fille de Lebrun, troisième consul de la République, duc de Plaisance. Il a laissé sur les époques intéressantes de sa vie de très curieux mémoires qui restent encore inédits.

II

Les notes assez incohérentes que l'on vient de lire et qui nous ont été presque entièrement fournies, avec tant de bonne grâce, par M. le baron Georges de Plancy, secrétaire à l'ambassade de France en Allemagne, et arrière-petit-fils de Claude Godard d'Aucourt, composent les seuls documents biographiques qu'il nous ait été possible de réunir sur celui-ci. On conviendra que c'est un maigre butin, mais il nous en faut contenter.

Un dictionnaire de biographie générale trouve heureusement à masquer cette pénurie de détails historiques par cette phrase sur notre fermier général : « La culture des lettres absorbait tous ses loisirs. » Cela est

poncif au premier chef; et cependant quelle habile et simple transition de la biographie à la bibliographie! De l'homme, il reste peu ou prou; de l'auteur, il reste une œuvre littéraire très curieuse et originale. Ici le livre va parler; le livre, c'est souvent la seule preuve de l'existence d'un être très pensant qui, comme les obscurs bénédictins, n'a d'autre histoire que celle de son puissant labeur.

La bibliographie manquant de grâce dans son langage et ses apparences, nous allons de suite dresser ici chronologiquement le catalogue aride des ouvrages de Claude Godard d'Aucourt :

1742. — Lettres du chevalier Danteuil et de Mademoiselle de Thélis. Sans nom de lieu, in-12.

Réimprimé en 1744, sous ce titre : *Histoire et Aventures de *** par lettres.* Sans indication de lieu, in-12. Dans une dédicace à Mme T... de M..., Godard d'Aucourt signe l'envoi. Ce roman par lettres est très inférieur aux romans du même genre de Crébillon fils. L'auteur venait d'avoir vingt-cinq ans environ; il y montre une certaine inexpérience et beaucoup de naïveté.

1743. — Mémoires turcs, *avec l'histoire galante de leur séjour en France, par un Auteur Turc*

de toutes les Académies mahométanes, licencié en droit turc, et maître ès arts de l'Université de Constantinople. La Haye (Paris), 2 tomes in-12.

D'innombrables éditions suivirent, dont voici les principales : en 1758, réimpression sous ce titre : *Mémoires turcs, ou Histoire galante de deux Turcs pendant leur séjour en France, par un auteur turc,* etc. Constantinople (Paris), 3 vol. in-18. En 1767, autre réimpression, avec le titre exact de la première édition, sous la rubrique *Amsterdam* (Paris), *par la Société,* 2 tomes in-18. Il y eut, croyons-nous, deux éditions diverses en 1767. Neuf ans plus tard, en 1776, nouvelle édition revue et corrigée, avec figures, augmentée de la fameuse Épître dédicatoire à Mlle D. T. (Duthé). 2 vol. in-12, à *Amsterdam* (Paris), *par la Société.* Les cinq figures d'après Jollain sont finement gravées. En 1782, édition en 2 volumes in-16, sous la rubrique de Londres; format genre Cazin; dans la *Bibliothèque amusante,* le titre est : *Mémoires turcs,* sans autre sous-titre et sans dédicace à Mlle Duthé. En 1796, bonne édition avec lettre à Mlle Duthé, publiée à Paris par Mlle Bleuet. 2 vol. in-18.— Deux éditions semblables à signaler dans la première partie de ce siècle : en 1822 et 1823, avec ce titre nouvellement interprété : *Mémoires turcs, ou Aventures d'un jeune Turc, avec l'histoire de son séjour en France, et les lettres d'Achmet-Dély-Aï-et-Bachi à trois queues à Atalide, son esclave favorite,* par M. G. d'Au-

court. Nouvelle édition, ornée de quatre vignettes d'après Chasselat. A la Librairie ancienne et nouvelle, boulevard Montmartre, 28. Imprimerie de J. Jacob, à Versailles. L'Épître dédicatoire figure dans ces éditions de 1822-1823 ; les illustrations sont conçues et exécutées dans l'horrible manière de Desenne.

1744. — Louis XV. *Poëme.* Paris, David, in-4° de 24 pages.

1744. — Bien-aimé, *Allégorie. Imprimé d'un coup de baguette par la Fée de la Librairie dans les Espaces imaginaires.* In-12 (Paris), avec cette épigraphe : *Qui potest capere, capiat.*

Bien-Aimé est un conte allégorique, contenant une critique des articles qui parurent sur la convalescence de Louis XV. Cette satire, sous forme de conte de fée, est très mordante et spirituelle. C'est un livre à clef, par conséquent. M. de Paulmy a écrit sur son exemplaire conservé à l'Arsenal : « Cette petite brochure est de M. G. d'Aucourt, fermier général, auteur de quelques autres bagatelles et comédies. »

1744. — Naissance de Clinquant et de sa fille Mérope, *conte allégorique et critique.* (Paris), in-12.

1744. — Le Berceau de la France. La Haye (Paris), 3 parties en 1 volume in-12. Ou encore : Bruxelles, H. Dujardin, et Paris, Defer et Maisonneuve; 1788, in-12, 3 figures.

Sur son exemplaire conservé à la bibliothèque de l'Arsenal, le marquis M. de Paulmy a écrit : « L'auteur est M. Godart d'Aucourt, à qui l'hôtel des fermes a tenu lieu de fauteuil académique. — Cette note nous a servi d'épigraphe pour cette notice.

1744. — La Déroute des deux Paméla, *comédie en 1 acte* et en vers libres, par M. ***. Paris, Ve Pissot, in-8.

Il s'agit ici de *la Déroute des Paméla*, de La Chaussée et de Boissy. Cette pièce fut représentée en 1843 au Théâtre-Italien.

1745. — Le Quartier d'hyver, *comédie en 1 acte*, en vers libres, en collaboration avec Bret et Villaret Dorval, comédien de province. Paris, 1 vol. in-12.

La musique de cette pièce était de Granval père; elle fut représentée pour la première fois à la Comédie-Française le 4 décembre 1744 et eut sept représentations. Cette pièce ne figure pas dans les *Œuvres de Bret*, mais elle est conservée manuscrite, vue et approuvée par Cré-

billon, dans les archives du Théâtre-Français. Le manuscrit est fort curieux à consulter; il contient d'énormes suppressions, dont le rôle d'Apollon en entier, et des corrections de la main d'un des auteurs, ce qui pourrait permettre de pénétrer le secret de cette collaboration.

1745. — L'AMOUR SECOND, *comédie en 1 acte*. Paris, 1 vol. in-12. Représentée au Théâtre-Italien, au cours de 1745.

1745. — L'ACADÉMIE MILITAIRE, *ou les Héros subalternes*. Sans nom. Amsterdam (Paris), 2 vol. in-12.

Sur l'exemplaire du marquis de Paulmy se trouve écrit : « Ce roman est encore de M. Godard d'Aucourt, fermier général. Quand il le composa, il était encore dans *les vivres de l'armée*. — Nouvelles éditions en 1771 et 1772, revues et augmentées avec figures. Amsterdam, 2 tomes in-12. Quatrième édition en 1777, en 2 vol. in-12, avec un avis au lecteur très curieux et l'*Épître au célèbre Vacarmini*, tambour-major au régiment des..., etc.

1745. — THÉMIDORE, avec cette épigraphe :

.... Togatos
Cum venere in molli gramine bellæ
Decent...
(OVIDE. Élég. V.)

La Haye (Paris), 1 vol. in-12.

Neuf éditions successives sont là pour constater la vogue méritée de ce livre au siècle dernier, et une nouvelle édition vient d'être faite chez Kistemaeckers, à Bruxelles, en 1882, sous ce titre : *Thémidore, ou mon Histoire et celle de ma maîtresse.* (Pourquoi ce sous-titre?) 1 vol. in-8°. Les éditions du siècle dernier portent les dates suivantes, généralement sous la rubrique de la Haye (Paris), 1745, 1747, 1760, 1775, 1776, presque toutes dans le format in-12 et à Londres (format Cazin), 1781, 1782, 1785 et 1797, Dentu, 2 vol. in-18, avec figures non signées. La plupart des libraires, dans la rédaction de leurs catalogues de livres d'occasion, font toujours suivre la désignation de cet ouvrage par cette note empruntée à Barbier (*Dictionnaire des Anonymes*, col. 1788) : « Ce livre, dans lequel on trouve l'histoire du président Dubois, non conformiste, a fait mettre à la Bastille le libraire Mérigot. » Le *Catalogue des ouvrages condamnés* nous apprend, en outre, que *Thémidore* fut condamné à la destruction pour outrage aux bonnes mœurs et à la morale publique : 1° par arrêt de la cour royale de Paris, en date du 19 mai 1815 ; 2° par arrêt de la même cour du 16 novembre 1822, inséré au *Moniteur* du 26 mars 1825.

Voilà bien des mésaventures pour un petit chef-d'œuvre exquis fait pour donner des sensations charmantes aux vrais délicats et non pour troubler la morale publique (chose vague!).

1746. — La Gaudriole, *conte*. A la Haye (Paris, chez Isaac Beauregard, dans le Hoog-Strass. 1 vol. in-12 de 196 pages. Jolie vignette sur le titre.

Charmant conte de fée, très badin, dans la manière de Voisenon. En 1816, il parut un volume : *la Gaudriole, ou Faites retirer les demoiselles*. In-18, avec figures ; Paris, Chaumerot. — Nous n'avons pu nous procurer cet ouvrage et voir son degré de parenté avec l'aimable conte de Godard d'Aucourt.

1773. — La Pariséide, *ou Paris dans les Gaules*. 2 parties en deux tomes. A Paris, chez Pissot, quai de Conti, in-8°, avec frontispices de Pierre, gravé par Lempereur.

« L'auteur, dit Godard d'Aucourt à la fin de sa préface, n'a point la prétention de croire avoir fait un poème épique; on connaît son insuffisance à cet égard ; on ne donne cet ouvrage que comme un simple essai. »

Cet ouvrage est du genre soporifique le plus accentué. Il ne contient pas moins de 500 pages in-8° (2 tomes).

On voit, par ce catalogue très complet et très minutieusement décrit, — bibliographiquement parlant,

— *que l'œuvre de Claude Godard d'Aucourt ne constitue point un trop mince bagage pour mériter l'attention de la postérité.*

III

Cependant nous ferons volontiers bon marché de la majeure partie de ses ouvrages en faveur de Thémidore, *des* Mémoires turcs, *que nous réimprimons ci-après, et aussi de* l'Académie militaire. *Ces trois livres lui constituent, sous trois manières absolument dissemblables, des titres à l'estime des amis des lettres.* Thémidore, *bien que postérieur comme composition à* Manon Lescaut, *pourrait être comparé au chef-d'œuvre de l'abbé Prévost, et je ne sais point si, sous certains rapports, la* Rosette *de Godard d'Aucourt n'est point d'un* XVIIIe *siècle plus mignon, plus naïf, plus réel que la* Manon *tant prônée, issue des* Mémoires d'un homme de qualité. *Ceci mériterait d'être l'objet d'une dissertation très sérieuse et quintessenciée, qui ne serait assurément guère à sa place ici. Jules Janin, qui avait flairé cette œuvre mignonne, comme on flaire une bonne fortune, se l'est appropriée avec la brutalité d'un financier des lettres, et il nous l'a rendue déflorée, amoindrie, affadie,*

fardée, sans la moindre vergogne, dans un numéro de la Revue de Paris, *sous le titre de* Rosette.

« Thémidore », *dit Charles Monselet, dans un de ces articles charmants qu'il intitulait* Dessus de tabatière au Rabelais — *un journal où Delvau jouait les rôles à tiroirs — et qu'il a réuni définitivement sous le titre :* les Amours du temps passé, « Thémidore *est écrit avec une plume de véritable gentilhomme, frétillante, parfumée, à demi mythologique, effleurant tout et dépassant le pastiche à force de bel air et d'impertinente individualité.* »

L'Académie militaire ou les Héros subalternes, *dans une note opposée, mais vibrante de belle humeur et d'esprit enjoué, donne un aperçu très suffisant de l'esprit du soldat français en campagne, aux approches de 1744. C'est un des livres les plus originaux que nous connaissions sur ce sujet, et il mériterait d'être sorti de l'oubli avec les annotations d'usage.*

C'est cependant sur les Mémoires turcs, *que nous avons définitivement fixé notre choix, car, à notre sentiment, c'est un roman satirique d'un esprit tout à fait à part dans notre littérature et qu'on pourrait placer non loin des* Lettres persanes. — « *L'ouvrage est trop libre, dit l'abbé Sabatier de Castres, mais plein d'intérêt, et la seconde partie renferme une excellente*

critique de nos mœurs. » *Le style est vif, élégant et facile, en dépit de Grimm, qui a écrit dans sa* Correspondance *de juillet 1776 :* « *Pour être un bon* « *roman, il ne manque à ces* Mémoires *que des ca-* « *ractères, de la vraisemblance et des mœurs. Pour* « *être un joli conte de fée, rien que du génie et de* « *l'invention.* »

Grimm, on en cnoviendra après lecture de ce livre, ne comprenait guère l'esprit si éminemment français de ce roman curieux.

Nous ne savons si l'on appréciera comme nous l'Épître dédicatoire à Mlle Duthé, qui est bien — dans sa nouveauté — un chef-d'œuvre de persiflage d'un ton charmant et d'une mesure parfaite.

Le succès des Mémoires turcs *ne s'est point démenti un seul instant pendant la seconde moitié du* XVIIIe *siècle, le nombre et la date des éditions sont là pour le constater. En 1787, ce roman obtint même les applaudissements de la scène, en étant porté par deux faiseurs dramatiques, sur le théâtre du Palais-Royal sous ce titre :* la Loi de Jatab, ou le Turc à Paris.

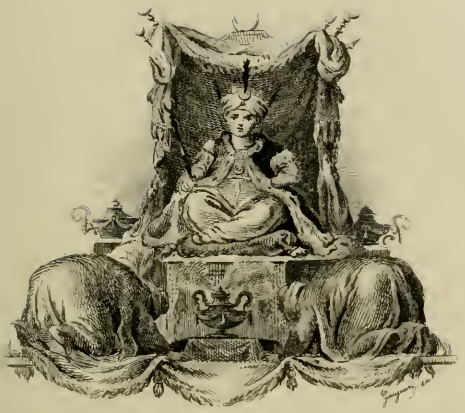
Nous avons suivi dans cette édition nouvelle, qui mérite d'être accueillie comme ses lointaines devancières, le texte de l'édition de 1776 que nous avons revu soigneusement tout en conservant le caractère général, c'est-à-dire l'ensemble de son orthographe.

Ainsi se termine cette collection des Petits Conteurs du XVIIIe siècle, *que nous avons entreprise avec tant d'ardeur, et qui forme aujourd'hui douze volumes divers pour le choix et la direction générale desquels nous tenons à revendiquer aux yeux du public et de la critique, soit une partie de l'honneur, soit l'entière responsabilité.*

Nous ignorons le sort que l'avenir réserve à tous ces galants conteurs que nous avons exhumés, et pour ainsi dire reconstitués, après de patientes recherches. Des pédants dela critique ont pu y trouver à reprendre ; c'est qu'à ceux qui voient gros les finesses échappent et que les chercheurs de beau *oublient de cueillir le joli là même où ils le piétinent. — Nous avons prouvé que nous ne sommes point de ceux qui pensent qu'après le* Candide *de Voltaire il ait fallu tirer l'échelle.*

Paris, 1er février 1883.

OCTAVE UZANNE.



MÉMOIRES TURCS

PREMIÈRE PARTIE

ÉPITRE

A MADEMOISELLE, D' T ***[1].

MADEMOISELLE,

UN Ouvrage consacré au plaisir ne peut être légitimement offert qu'à la Beauté à la mode, qui tient le sceptre des amours. *Zulime, Atalide, Zélie, Thérèse,* sont des héroïnes dignes de vous ; mais il faut parler vrai et convenir de bonne foi que ce petit Ouvrage n'est ni jeune ni nouveau : une sixieme Edition n'est plus un hommage bien flatteur ; c'est une vieille Coquette qui voudroit encore plaire : en vain se charge-t-elle de pompons, de plumes, de rouge, de blanc, et emploie-t-elle l'art précieux des minauderies. passée, flétrie, elle ne rappellera point les graces de la jeunesse.

En fait d'Ouvrages de frivolité, de la nature de celui-ci, du beau papier, de belles gravures, un caractere neuf, des corrections même si l'on

1. Mademoiselle Du Thé.

veut, sont peu de chose sans le charme de la nouveauté.

Votre protection seule peut donc rajeunir cette Brochure; placez-la dans vos délicieux boudoirs, inconnus à l'ennui: les Graces ont toujours été l'asyle des Muses, et l'emploi le plus doux des Muses est d'amuser les Graces. Commencez vos séances par quelques pages de ces Mémoires; vous et ces Messieurs, vous en trouverez bien, j'ose le garantir. Si vous faites cette faveur à ces prémices de ma plume, cette Edition sera bientôt suivie d'une autre, et ses succès, multipliés sous de si heureux auspices, croîtront avec les vôtres.

Ce n'est qu'avec admiration, Mademoiselle, que j'envisage le haut point de gloire où vous et vos Compagnes êtes parvenues. Nous ne sommes plus heureusement en ces tems de barbarie, où la vertu sévere régnoit à l'ombre des Loix: la douce licence, sous le nom de liberté, a ouvert enfin la carriere à nos vastes désirs; vous triomphez, divines Enchanteresses, et vos charmes séducteurs ont changé la face de la France.

Nos Palais, nos Hôtels ne sont plus aujourd'hui que la triste retraite du lugubre hymen, où d'indolentes épouses languissent dans l'ennui, sous la garde d'un Suisse chamaré, qui, comme le marbre de sa porte, n'indique que l'Hôtel du Maître et la prison de sa triste moitié, tandis que la sémillante jeunesse, en

foule dans vos petites maisons, y fixe l'amour et les jeux, et vos petits soupers font par-tout le désespoir des Grands.

Chacun court après le plaisir; c'est l'aimant qui nous entraîne: mais, vrai Protée, où se trouve-t-il? Vous seules avez le don de le fixer. Echappé de Cythere, il fuit à tire-d'aile le cercle empesé de nos Prudes: en vain, pour le retenir, prétendent-elles à l'honneur d'être ce qu'on nomme la bonne compagnie; le plaisir préfere la Belle que quelques maussades Censeurs appellent la mauvaise; il semble qu'il y respire avec plus de liberté son air natal. S'éloigne-t-il du séjour fastidieux des Villes, pour courir les champs? Si on le voit quelquefois sous le masque de Thalie, dans des Comédies de société, se mêler à leurs inépuisables tracasseries, c'est toujours parce qu'il circule, dans l'atmosphere des coulisses bourgeoises, un air Cythérien, apporté de chez vous par nos jeunes gens. On diroit qu'Enrôleurs adroits, ils ne quittent un instant vos drapeaux que pour chercher à vous faire des prosélytes; aussi refuse-t-on de les écouter. Ils retournent bien vite dans vos foyers; le plaisir les suit, et les plus belles campagnes, les plus opulentes changées en solitudes, restent abandonnées à quelques vieux Célibataires de votre réforme, trop heureux de pouvoir encore traîner de château en château les restes languissans de leur jeunesse usée à votre service. Là, rajeunis, ressuscités,

fêtés par la disette d'hommes, et par le besoin qu'on a d'eux pour figurer dans un triste *trécet;* si ces Galantins surannés reparoissent sur la scene, c'est encore au souvenir de ce qu'ils ont été chez vous, qu'ils doivent la petite considération qui leur reste. C'est ainsi qu'élagués, renvoyés de la prétendue mauvaise compagnie, ils sont reduits à venir composer la bonne.

Mais le dirai-je, Mademoiselle, vous tenez encore vous-même à cette bonne compagnie, par ces aimables demi-vertus qu'on y tolere, et qui, s'y accrochant adroitement d'une main, vous tendent secrètement l'autre. Ces especes d'hermaphrodites, d'êtres amphibies et sans conséquence, sont le lien sympathique, l'anneau heureux, qui, réunissant les deux extrêmités, composent l'universalité du cercle femelle, dont tous les rayons partent à peu près d'un même centre; de sorte que l'on peut dire que les têtes de toutes les femmes tournent à peu près sur un même pivot: plus de nuance qui les distingue.

Souveraines des modes, n'est-ce pas vous encore qui les donnez? votre goût en décide; vos plumes toisées deviennent la mesure commune: telle n'ose vous imiter en grand, qui s'étudie à son miroir à vous copier en détail; pour plaire, ou prendre de plus beaux modeles.

Siecle divin, qui sait fouler aux pieds les préjugés, les Loix, et qui, confondant tous les états, tous les âges, consacre tous les excès, tu seras à jamais célebre dans l'histoire!

C'est à vous et à vos amies, charmante D. T. que l'on doit cette heureuse révolution dans nos mœurs ; à vous toutes en est la gloire, et vous en jouissez. Soit que, traînées dans des chars élégants, vous embellissiez les boulevards poudreux; soit que, Nymphes emplumées, la tête échaffaudée et couverte de mille pompons, vous éclipsiez dans une premiere loge la modeste Citoyenne, ou qu'au monotone Colisée, le front levé, l'œil assuré, vous étaliez vos graces et fixiez sur vos pas une foule empressée, tous les regards ne sont-ils pas tournés sur vous? Moderne Panthéon, tu réunis toutes nos Divinités et tous nos hommages.

Vos privileges, Déités du jour, sont aussi grands que sacrés ; et comment ne le seroient-ils pas ? Effets précieux du commerce, il est bien juste que vous participiez à l'heureuse liberté qu'on lui doit; vous formez, sous la protection de Cypris, une République indépendante. Vos revenus, mieux fondés que ceux de l'État, se trouvent tous imposés sur nos besoins de premiere nécessité, et ils vous parviennent d'autant plus sûrement, que, sans secours étrangers, vous en faites seules la recette et la dépense : vous ne troqueriez pas le produit de vos charmes, contre la pension de la Duchesse la mieux payée de son mari.

Quand j'écrivois dans mon printems ces folies que je vous adresse, je les éprouvois vivement : j'eusse pu alors vous présenter un hom-

mage peut-être plus de votre goût; il est beaucoup de choses que l'on fait mieux à vingt ans qu'a cinquante; aujourd'hui je vous payerois mieux : c'est toujours quelque chose.

Dans ma jeunesse, il faut en convenir, toutes les Belles n'étoient pas des Vestales; car depuis qu'Eve écouta le serpent, nos Françoises en ont bien écouté d'autres; mais alors, ce que le vulgaire appelle les femmes honnêtes, permettez-moi ce radotage, avoient encore le haut du pavé et donnoient le ton. Bercés des mains de la trompeuse espérance, nous avions l'imbécilité de suivre leur char, et contens de vous adorer en secret, nous n'avions pas même l'esprit de nous ruiner avec vous. Ignorant vous-même l'excellence de votre état, vous n'osiez encore vous risquer au grand jour. Mais aujourd'hui que la commode licence a tiré le rideau qui vous tenoit à l'écart, vous éclipsez, par votre faste, la femme la plus opulente: c'est avoir franchi la barriere à pas de géant, et le plaisir a rempli l'intervalle qui se trouve entre la stérile vertu et la séduisante volupté.

Depuis cette heureuse révolution, rien ne vous arrête : plus d'obstacles; l'hymen, tourné au ridicule, ose à peine se montrer : vous paroissez publiquement dans les voitures de vos amans; vous portez leurs livrées, leurs couleurs, souvent les diamants de leurs épouses, et toujours leur aisance: vos petites maisons s'élevent partout des débris des grandes, et forment par

leur nombre, dans les fauxbourgs de la Capitale et sur ses boulevards, une espece d'enceinte, de circonvallation, qui, la tenant comme bloquée, vous en assure à jamais l'empire.

Que l'on dise encore que la France est folle, que ses modes, ses mœurs et ses usages n'ont pas le sens commun : jamais fut-elle mieux policée ! le beau sexe, qui marche sous vos étendarts, y joua-t-il jamais un plus beau rôle ? il y voit non seulement tous les hommes à ses pieds, mais encore toutes les loix et tous les préjugés. O siecle plein de goût, de délicatesse, d'honneur et de discernement !

Epouses abandonnées, voulez-vous reprendre l'empire ? défaites-vous de cette antique vertu, de cette vieille décence passée de mode : imitez vos maris ; ils vous ont ouvert la carriere : courez sur leurs pas à tous les plaisirs ; donnez comme eux dans tous les travers : c'est peut-être le moyen de les en tirer. Mais que dis-je ? j'abuse du radotage que je me suis permis : ce n'est pas de l'intérêt de l'hymen dont je me suis proposé de parler, mais du vôtre, Beautés du jour, et vous méritez bien la préférence.

Que l'on balance en effet, sans partialité, vos divers avantages ; nos presque inutiles Virtuoses, qui font sonner si haut leur mérite, ne servent qu'au plaisir du seul homme dont il a plu à l'hymen de les gratifier ; c'est là que se borne leur existence ; il est leur univers, le centre de tous leurs mouvemens, la petite

sphere autour de laquelle elles tournent sans cesse. Modernes Laïs, vous embrassez un plan plus étendu : montant sur un plus vaste théâtre, vous prenez le plaisir en général pour but, tous les hommes pour objet, et le bonheur public pour fin de vos sublimes spéculations. Eternelles victimes, et toujours sur l'autel, vous faites plus d'heureux en un jour, que les autres dans toute leur vie. Oui, Mademoiselle, vous êtes le véritable luxe essentiel à un grand Etat ; l'appât puissant qui lui attire les étrangers et leurs guinées : vingt modestes Citoyennes valent moins, au Trésor Royal, qu'une seule d'entre vous ; aussi êtes-vous hors de tous les rangs, à côté de tous les états, et les femmes par excellence de tous les hommes.

Pour juger d'autant plus de votre supériorité, que l'on vous compare encore un moment à ces jeunes et modestes Beautés qui languissent dans un triste célibat, sous l'aile de leur chaste mere : inconnues hors du petit cercle où elles sont concentrées, se présente-t-il quelque prétendant ? Froids calculateurs de la dot, la femme est à peine comptée pour quelque chose : l'or devient la boussole de son mérite, et si ce métal tout-puissant ne parle en sa faveur, l'aiguille de l'hymen ne tourne point pour elle.

Nos aveugles ancêtres, toujours couverts du manteau du préjugé, préféroient jadis la vertu toute nue. Depuis que la décence a pris soin de la vêtir, on la veut couverte d'or : la Beauté

la plus aimable, la mieux née, sans fortune, gémit dans l'oubli, et un triste cloître devient souvent le seul asyle qui lui reste.

Mais vous, Beautés compatissantes, qui, contentes de l'hommage sterling des mortels, négligez leur stérile estime, que votre sort est différent ! Paroissez-vous sur le trottoir du monde, quelle que soit votre origine, au sortir même de la fange, c'est à qui vous aura : jamais veuves, toujours adorées, une foule d'amans empressés grossit votre Cour : portées au plus haut prix, couvertes de diamans, ce n'est qu'au poids de l'or que l'on vous obtient ; on vous prodigue cet or pour la moindre de vos faveurs, lorsqu'on en exige de la vertu pour se l'associer. Son regne est passé ; la douce volupté lui succede dans la Capitale, et c'est en vos mains, charmante D. T. que son sceptre repose.

Dans l'enthousiasme qui m'anime, je lis dans l'avenir, que, nouvelle Galathée de quelque moderne Pygmalion*, un jour votre statue ornera les péristiles de nos Spectacles et de nos Waux-Haal : cette gloire immortelle est réservée à ce siecle digne de vous.

On dit même, Mademoiselle, que l'on voit déjà dans un atelier fameux, votre buste en marbre, représentant une vestale, d'après l'idée

1. Allusion à la scène lyrique de Pygmalion, du célèbre J. J. R.

heureuse que vous en avez donnée vous-même. Ce quatrain, que je prends la liberté de vous adresser, pourroit être gravé au bas de ce buste enchanteur. Voulez-vous bien en faire part à l'Artiste à qui vous avez commandé ce chef-d'œuvre : c'est lui qui parle.

Je voulois, Beauté sans égale,
Faire de vous une Vénus en pié;
Mais il vous plaît d'être en Vestale,
De votre corps je n'ai pris que moitié.

Je suis avec tout le respect que vous méritez,

Mademoiselle,

De vos graces le très humble, très obéissant Serviteur.

MÉMOIRES TURCS

Puisque je me trouve dans un pays si fertile en Auteurs, on me permettra bien de l'être aussi. Un Turc, quoi qu'on en dise à Paris, est un homme comme un autre. Les François, naturellement polis, me pardonneront sans doute les fautes que je ferai en leur langue. Je l'avois apprise dans mon enfance avec assez de soin, mais je l'ai un peu négligée, depuis quelques années que je travaille à mettre l'Alcoran en vers turcs; je pourrai bien aussi le mettre en vers françois; j'en apprends les régles. Comme

je veux, avant que de sortir de France, me faire recevoir ou associer à quelque Académie, car il faut tenir à quelque chose, je suis bien aise de donner au Public françois un morceau de ma façon : ce sont mes Mémoires que je prends la liberté de lui présenter ; je le prie de m'être favorable. Malgré ma grande jeunesse, l'histoire de ma vie ne laisse pas d'être amusante et de contenir des faits assez intéressans. J'avois d'abord donné à ce petit préambule le nom de préface ; mais, ayant appris qu'on ne les lit plus, je me contente de dire à la fin que c'est une préface qu'on vient de lire.

Nous autres Turcs, nous ne connoissons souvent que nos peres ; en cela différens des François, qui ne peuvent répondre que de leur mere. J'avois environ dix ans, quand, curieux de connoître la mienne, dont je n'avois jamais entendu parler, je demandai un jour au Bacha *Muley*, mon pere, si elle étoit morte. Je m'apperçus que ma question l'affligeoit ; les enfants sont sensibles ; je me mis à pleurer ; mes larmes l'attendrirent ; il me prit entre ses bras en soupirant, et me dit qu'elle vivoit encore, qu'elle m'aimoit, mais que je ne pouvois la voir, étant trop éloigné d'elle.

Comme mon pere me parloit de préférence en françois, je lui demandai un jour pourquoi il me faisoit apprendre cette langue avec tant de soin. « C'est, mon fils, me dit-il, qu'ayant accompagné en France l'Ambassadeur de la

Porte, il y a environ dix ans, j'en suis revenu avec une estime singulière pour cette nation. » Incapable alors d'aucune réflexion, je me contentai de cette réponse.

Quelques mois après, *Muley,* voulant juger par lui-même des progrès que je faisois en cette langue, me fit expliquer plusieurs lettres françoises : je les rendis en turc le mieux qu'il me fut possible, et il en parut si satisfait, qu'il redoubla de caresses à mon égard. Depuis ce jour, toutes les fois qu'il recevoit des lettres de l'aimable Françoise avec laquelle il étoit en correspondance, il ne manquoit jamais de me les faire expliquer. Il paroissoit prendre plus de plaisir à m'entendre lire les expressions passionnées qu'elles contenoient, qu'à les lire lui-même ; comme si, passant par ma bouche, elles eussent acquis un nouveau prix : cette lecture finie, mon pere ne manquoit jamais de m'appeler son cher fils, de m'embrasser sur le front, et de me serrer dans ses bras en levant les yeux au ciel.

J'étois si touché de la lecture attendrissante de ces lettres et des caresses qu'elles me procuroient, que toutes les fois que je voyois *Muley*, je ne manquois jamais de lui demander avec empressement s'il n'avoit rien de nouveau à me donner à lire. « Non, me disoit-il quelquefois, en me jettant de tendres regards, et en étouffant des soupirs qu'il vouloit me cacher ; on nous oublie, mon cher *Dely*. »

Comme il me céloit souvent une partie des lettres qu'il recevoit de France, et qu'il ne me laissoit pas tout lire indifféremment, je sentis naître en moi un mouvement de curiosité bien pardonnable à mon âge : j'attendis avec impatience que mon pere me fît appeller, pour lui traduire quelque nouvelle lettre ; il étoit dans l'usage de m'en faire relire alors trois ou quatre des anciennes. J'espérai pouvoir profiter de la circonstance, pour me saisir adroitement de quelqu'une, sans être aperçu.

Ce moment tant souhaité arriva. Je mis mon attention à examiner où *Muley* mettoit ses lettres ; m'appercevant qu'il les glissoit dans sa ceinture, je fus assez heureux pour en saisir une en le caressant, et la cachai sans qu'il s'en apperçût. Mon larcin fait, il me tarda d'être seul, et je ne fus pas plus tôt libre, que je satisfis ma curiosité. Je reconnus avec plaisir que cette lettre étoit une de celles dont mon pere ne m'avoit laissé lire que quelques lignes. Mon ardeur à la parcourir fut si grande, et je la lus avec tant de rapidité, qu'à la premiere lecture je n'y compris rien. Surpris cependant d'y avoir trouvé plusieurs fois mon nom, je la relus avec plus d'attention, mettant en usage tout ce que je savois de françois, pour en comprendre jusqu'au moindre terme.

Cette lettre m'apprenoit des choses trop intéressantes, pour ne l'avoir pas conservée le plus précieusement qu'il m'a été possible. Je l'ai

encore relue mille fois depuis avec un nouveau plaisir. Elle commence par quelques plaintes que cette belle Françoise fait à mon pere, sur ce qu'il a été deux mois sans lui écrire; et après de tendres reproches, dont l'amour semble avoir choisi les termes, elle finit par ces mots, que *Muley* n'avoit jamais voulu me laisser lire : « Embrassez pour moi notre cher *Dely*. Que vous êtes heureux d'avoir près de vous ce gage précieux de l'amour le plus tendre qui fût jamais ! Lui parlez-vous quelquefois de sa mere ? A-t-il quelqu'un de mes traits? Puisse-t-il les retracer à vos yeux! Cher *Muley !* ne le confondez-vous point avec les enfans de vos esclaves ? Non, je ne le puis croire. Né d'une mere libre, il jouit sans doute d'un sort plus heureux. Adieu, puissiez-vous ne jamais oublier votre chere *Euphémie*. »

Convaincu que je tenois la vie de cette Françoise, je conçus dès lors combien elle étoit chere à mon pere, par les bontés et les attentions qu'il avoit pour moi. Je me rappellai avec plaisir les larmes de joie que je lui avois vu répandre en lisant cette même lettre, et je compris aisément quelle satisfaction c'étoit pour lui de se l'entendre lire par une bouche si chere. Ma voix l'attendrissoit; je m'étudiai depuis à en rendre les inflexions plus touchantes. On verra par la suite de ces Mémoires, comment je passai en Turquie.

Un jour que mon pere écrivoit à *Euphémie*,

il me demanda si je ne serois pas bien aise de lui faire un petit compliment en françois; sur ce que je lui répondis que j'en serois charmé, il me donna sa plume et me dit d'écrire sur le repli de sa lettre ce qui me viendroit à l'esprit. Il étoit sans doute bien aise d'envoyer de mon écriture à ma mere : en vain je le priai de me dicter ce qu'il souhaitoit que j'y misse; il voulut que cela vînt de moi, et j'écrivis : *Dely vous aime de tout son cœur.*

Muley fut si charmé de ce que je venois d'écrire, qu'il m'embrassa avec transport. A la premiere lettre qu'il reçut de France, je lui demandai si la Dame avoit été contente de mon petit compliment; il me répondit que oui et me donna à lire sa réponse, qui commençoit ainsi : *Je suis des plus sensibles à l'amitié de l'aimable Dely. Embrassez-le pour moi : que ne puis-je m'en acquitter moi-même !*

Je ne manquai jamais depuis d'écrire quelques lignes dans toutes les lettres de *Muley*, et il y avoit toujours quelque chose pour moi dans celles d'*Euphémie*.

Un jour que je voulus savoir de mon pere, si cette *Euphémie* n'étoit pas quelqu'une de ses anciennes esclaves, dont il se seroit défait, il me parla de cette Françoise en des termes qui me firent connoître combien il la mettoit au-dessus de toutes les femmes de son serrail : ce fut alors qu'il m'apprit qu'il devoit sa connoissance au voyage qu'il avoit fait à Paris,

avec l'Ambassadeur qu'il avoit suivi en 1721 ; qu'il l'avoit aimée, et qu'il en avoit été tendrement aimé; que depuis ce temps, l'absence n'avoit servi qu'à serrer les nœuds qui les unissoient. Comme je lui demandai pourquoi il ne l'avoit pas amenée avec lui, qu'il étoit assez riche pour acheter la plus belle femme du monde.

« Mon fils, me dit-il avec bonté, chaque pays a ses usages ; les femmes que vous voyez ici nos esclaves sont en France autant et plus libres que nous. Chaque homme n'en peut posséder qu'une ; mais j'avoue que si toutes ressemblent à *Euphémie,* malgré le grand nombre de celles qui peuplent nos serrails, les François sont mieux partagés que nous.

— Et qui a pu empêcher cette Dame de vous suivre librement ? dis-je à mon pere.

— Ce qui m'a empêché moi-même de demeurer en France, notre religion, mon fils; je plaignis son sort, elle plaignit le mien; et tous deux fermes, inébranlables dans notre culte, nous fîmes de vains efforts pour nous convaincre : elle résista à mes raisons, je résistai à ses larmes. J'ai triomphé de son cœur, et non de sa religion; tant il est difficile de vaincre les préjugés dans lesquels nous sommes nés. »

J'avois environ quatorze ans quand *Muley* me tint ce discours. Il se servit de cette occasion pour m'engager à demeurer toujours fidele au grand *Mahomet,* et à ne pas me lais-

ser surprendre par les apparences, si j'allois quelque jour en France.

Mon pere, d'un mérite supérieur, avoit passé successivement par toutes les grandes charges de l'Empire. On ne fait pas tant de chemin vers la fortune, sans exciter bien des jaloux; chaque pas offre des rivaux à combattre. Les a-t-on surmontés, ils deviennent des ennemis d'autant plus dangereux, qu'ils cachent avec art les embûches qu'ils vous tendent. Mon pere, comme tous ses semblables, ne parvint aux postes les plus élevés que pour tomber de plus haut.

Un jour que nous lisions des lettres de l'aimable Françoise, et qu'il m'accabloit de caresses, j'eus la douleur de voir une troupe de Janissaires l'arracher impitoyablement de mes bras et le conduire en exil; à peine lui laissa-t-on le temps de me dire en m'embrassant : *Apprenez, mon fils, par mon exemple ce que c'est que la fortune.* Après ce peu de mots, auxquels je ne répondis que par des larmes, il fallut nous séparer, sans que j'aie pu depuis être instruit de son sort.

Comme personne ne put savoir où *Muley* étoit relégué, le bruit se répandit bientôt que sa vie avoit été terminée par le fatal cordon.

Ainsi je fus privé de la vue du plus tendre de tous les peres, dans le temps que j'avois le plus grand besoin de ses conseils. Que cette perte rendit mon sort différent de ce qu'il avoit

été jusqu'alors ! Du comble de la fortune, je tombai dans l'état le plus déplorable qui fût jamais ; car le Grand-Seigneur, selon les loix du pays, hérite de tous les grands qu'il opprime.

Persuadé que *Muley* n'étoit plus, je me dérobai de *Constantinople* et fus m'engager volontairement au service d'un Marchand d'esclaves, nommé *Aray*. Je l'accompagnai en *Perse,* où il alloit acheter des femmes. Un de mes amis, peu favorisé de la fortune, me suivit.

On ne pleure pas toujours ; le temps adoucit les peines les plus ameres, quand elles sont sans remede. J'étois dans l'âge où les passions se font sentir, et je les avois violentes : je ne voyois gueres de femme aimable, sans éprouver des desirs que j'avois peine à réprimer. On en jugera par les transports qui s'emparerent de mon cœur, à la vue d'une jeune Persane. C'étoit une de ces beautés que le Créateur ne semble avoir ornées de tant d'attraits, que pour donner une idée de sa puissance.

Nous étions près de rentrer en Turquie, avec une douzaine d'esclaves des plus belles que nous avions pu trouver, lorsqu'un homme mis assez simplement vint nous dire qu'il avoit une fille d'une beauté rare : il ajouta qu'il l'élevoit avec un soin extrême ; qu'elle étoit digne d'entrer dans le serrail du Grand-Seigneur. Comme nous n'étions qu'à deux far-

sanges * de l'endroit où elle étoit, *Aray,* notre maître, m'y envoya, pour voir si cet homme n'exagéroit point les charmes de sa fille, étant naturel de vanter ce dont on veut se défaire. Nous étions d'ailleurs accoutumés à entendre chaque jour de semblables exagérations. *Asor* (c'est le nom de ce bon vieillard) me conduisit à travers des bois et des montagnes inaccessibles, dans une espece d'habitation qu'il avoit entre des rochers. Je frémis à la vue d'un séjour si sauvage, et capable d'effrayer les plus déterminés. D'un côté, ma vue se perdoit dans des abîmes creusés par des torrens qui s'y jettoient avec un bruit épouvantable ; et de l'autre, à peine mes yeux pouvoient atteindre le sommet des montagnes que nous côtoyions.

A l'horreur d'un séjour si affreux, succéda l'objet le plus aimable. Je trouvai, dans une espece de jardin sauvage, une jeune fille, telle que je n'en avois jamais vu. Ses graces sans art, sa modeste douceur dissiperent bientôt mes craintes. *Asor* appella *Théophie,* c'étoit le nom de cette belle, et lui ayant dit de nous suivre dans une petite cabane : « Voilà, me dit-il, celle dont je vous ai parlé ; pensez-vous que votre maître en sera satisfait ? — J'ai tout lieu de le croire, lui répondis-je avec une émotion, un trouble que je n'avois pas encore éprouvé ; aussi jamais l'amour ne s'étoit-il

1. Lieues persanes.

offert à mes yeux avec des trais si séduisans. »

Tout me ravissoit en cette aimable enfant; à chaque regard, je découvrois de nouvelles graces, qui allumoient de nouveaux feux dans mon cœur. *Asor* me vantoit les charmes de sa fille, et m'en faisoit remarquer jusques aux moindres agrémens. Soins superflus, j'en découvrois mille fois davantage. Je voyois des yeux de l'amour.

Comme *Théophie* se tenoit debout devant moi, les bras croisés, en baissant modestement les yeux, je la priai de me donner une de ses mains : je la trouvai d'une beauté si parfaite, et d'une blancheur si éblouissante, que je brûlai d'y porter mes levres ; mais je me retins par prudence, de crainte que, paroissant trop épris des charmes de cette belle, *Asor* ne la mît à un prix excessif, ce qui m'auroit désespéré.

« Je puis donc la conduire à votre maître », me dit ce bon vieillard, avec un air de satisfaction, qui marquoit combien il étoit charmé de se défaire d'un bien si précieux. Que les François, qui liront ces Mémoires, ne soient point étonnés de cette conduite, barbare en apparence ; qu'ils sachent que c'est un honneur pour les femmes d'*Asie* de passer dans nos serrails. On y destine les plus belles dès leur enfance, et la conduite qu'elles y doivent tenir est l'objet des premieres leçons de leurs meres. C'est ainsi que l'usage se rit des préjugés, en autorisant parmi certains peuples ce qu'il con-

damne chez d'autres. La nature répugne à peu de chose, elle se plie à tout : telle est à Paris une beauté fiere et dédaigneuse, qui se trouveroit honorée à *Constantinople* d'être l'esclave de celui à qui elle daigne à peine donner des loix.

Je n'eus pas plus tôt assuré *Asor* qu'il pouvoit conduire *Théophie* à *Aray,* qu'il nous quitta pour aller cueillir quelques fruits destinés à nous rafraîchir. Quel moment que celui où je demeurai seul avec cette charmante Persane! Je la fis asseoir à côté de moi, et prenant une de ses mains, pour cette fois je ne pus m'empêcher d'y porter mes levres brûlantes. « Quel est l'heureux mortel, lui dis-je, à qui tant de charmes sont réservés ? Que j'envie son bonheur ! que ne suis-je en état de payer tant de graces, et de vous faire, belle *Théophie,* un sort digne de vous !

— Hélas ! me dit-elle, avec une franchise que les Françoises auront peine à croire, il y a long-temps que je brûle de connoître un homme et de faire son bonheur ; toute la grace que je vous demande, c'est de ne pas me faire passer dans le serrail de quelque vieux Bacha, où l'on n'a que le stérile honneur de leur appartenir, sans y goûter jamais les douceurs de l'amour, après y avoir été destinée dès l'enfance.

— Non, lui dis-je, non, belle *Théophie,* tant de charmes ne seront point perdus : quelque jeune Chef de nos braves Janissaires en fera un

usage conforme à vos desirs.— Puisse-t-il vous ressembler, poursuivit-elle, en me jettant un regard animé de la plus vive tendresse ; que je serois heureuse ! » Flatté d'une réponse si conforme aux sentimens de mon cœur, je gémissois en secret de n'être pas en état de posséder un si rare trésor.

Je ne sais qui me retint, et me fit modérer les transports violens qui agitoient mon ame. Né d'une mere françoise, mon cœur, souvent françois, dément l'habit que je porte. C'est delà, sans doute, que me vient le respect que j'ai toujours eu pour le beau sexe : voilà l'origine de la peine secrete que j'ai toujours éprouvée à la vue de son esclavage, moi qui me sens né pour l'adorer.

Je me contentai de demander à *Théophie* si elle n'avoit jamais eu de commerce avec aucun homme ; elle me répondit ingénument que non, mais qu'elle espéroit, par mon moyen, avoir bientôt ce bonheur-là.

Je voulus savoir aussi de quelle secte de Mahomet elle étoit : « De celle de *Jatab* », me dit-elle. A ce mot, je ne fus plus étonné de sa premiere réponse. Je savois, pour l'avoir lu cent fois, que ce *Jatab* étoit un imposteur, qui, s'étant donné faussement pour un disciple de *Mahomet*, avoit publié une religion toute favorable à ses débauches. Les femmes, selon lui, ne sont que de pures machines organisées pour nos plaisirs. Il ne prive pas ces admi-

rables automates de tout sentiment après leur mort; il leur promet au contraire un paradis, où elles jouiront sans cesse d'un plaisir aussi vif que celui que leur aura procuré l'homme le plus aimable, auquel elles se seront livrées pendant leur vie.

Mais, pour pouvoir prétendre à ce bonheur, il veut que toutes, à l'âge de quinze ans, aillent en pélerinage se purifier à la montagne d'*Alphéa*, où ce fourbe s'est fait élever un temple, sous le nom de *Jatab*, et que celles qui plairont à ses ministres y demeurent, pendant huit jours, soumises à toutes leurs volontés. Les femmes de cette secte doivent se conserver vierges, et ne peuvent passer aux hommes, ni être exposées en vente aux marchands d'esclaves, qu'après avoir fait ce saint voyage : s'il en naît un fils, il est destiné à servir les autels. Sa mere va l'offrir elle-même, et ces pieux solitaires ont la générosité de la renvoyer, souvent avec l'espérance d'un autre pour elle. Quelle charité ! Une fille manque-t-elle à cette loi sainte, elle est privée après sa mort de l'éternité bienheureuse, promise par le grand *Jatab*, et condamnée à brûler pendant une éternité, d'un amour violent, sans espérance de pouvoir jamais le satisfaire; mais, au sortir de ce temple sacrilege, il lui est défendu sous les mêmes peines de refuser aucun homme. On me permettra cette petite dissertation, en faveur de son utilité pour la suite.

Il ne me fut pas possible de douter que *Théophie* n'eût déjà fait le voyage de la montagne sainte, puisque son pere l'exposoit en vente. En lui parlant du temple de *Jatab*, je lui fis quelques reproches sur ce qu'elle m'avoit dit n'avoir eu de commerce avec aucun homme. « Il est bien vrai, me dit-elle avec naïveté, que j'ai satisfait à la loi ; mais les ministres du Dieu que nous adorons sont des saints, et non pas des hommes. »

Qu'avois-je à lui répondre ? Telle étoit sa croyance. Il n'est pas facile de détruire les préjugés de l'enfance, fortifiés par l'éducation ; je me consolai d'abord sur ce qu'étant homme, *Théophie* dans ses principes ne pouvoit plus me refuser. La passion que j'avois conçue pour cette fille étoit si impérieuse, que je ne pensois plus qu'à la satisfaire, lorsqu'*Asor*, qui parut avec des fruits, modéra par sa présence la violence de mes transports.

Quelle fut ma surprise de voir avec lui une jeune fille d'une beauté encore au-dessus de celle de *Théophie*, que je croyois incomparable ! Je promenai d'abord mes yeux de l'une à l'autre, incertain sur laquelle je devois les fixer ; chacun de mes regards découvroit de nouvelles graces ; enfin, après bien des combats, je les arrêtai sur *Zulime*, à qui je trouvai je ne sais quoi de plus doux dans les traits, que dans ceux de sa sœur ; car *Asor* m'apprit que cette jeune Persane étoit sa seconde fille. Je

lui demandai s'il ne vouloit pas aussi la vendre. Il me répondit qu'elle n'avoit pas encore satisfait à ce que sa religion exigeoit d'elle ; que si nous repassions dans quelque temps, il pourroit s'en accomoder avec nous.

Animé d'un tendre mouvement, je voulus prendre la main de l'aimable *Zulime* pour la baiser ; mais elle la retira avec vivacité, en me disant qu'il ne lui étoit pas encore permis d'avoir le bonheur de toucher un homme. Ses refus ne servirent qu'à la rendre plus touchante à mes yeux, et à irriter mon amour. Nous mangeâmes quelques fruits tous ensemble, et *Asor* se disposa à me suivre avec *Théophie*.

Je ne pouvois quitter *Zulime :* mon cœur sembloit me dire qu'elle étoit destinée à faire mon bonheur ; il fallut cependant m'arracher, malgré moi, de ce cher objet. *Aray* nous attendoit ; il étoit temps de le rejoindre.

Théophie commençoit à perdre à mes yeux la moitié de ses charmes ; le voyage de la montagne d'*Alphéa* me la faisoit regarder avec d'autres yeux que *Zulime,* qui n'avoit pas encore été souillée par les infames ministres de *Jatab ;* mais je la quittois avec l'idée affreuse de ne la revoir qu'après une semblable infamie.

Je ne pus que baiser un pan de sa robe, faveur qu'elle sembla m'accorder avec joie ; ce qui redoubla mon amour. Je lui demandai si elle me reverroit avec plaisir. Elle garda le silence, mais ses yeux m'en dirent assez, et je

partis plus amoureux que jamais, avec la douleur de savoir que cette jeune beauté alloit devenir la proie de lâches suborneurs : est-il situation plus affligeante pour un cœur sensible !

C'étoit dans huit jours qu'elle devoit faire le redoutable voyage de la montagne ; déja elle portoit la robe blanche, destinée à ce saint pélerinage, et elle cultivoit avec soin les fleurs dont elle devoit être parée. Elle me les montra même avec complaisance, en nous conduisant. Je les regardai avec des yeux pleins de rage, et que l'amour adoucit, quand je les tournai vers *Zulime*. Je voulus en vain lui parler, ma voix expira sur mes levres ; pour la premiere fois de ma vie, je sentis que les yeux avoient un langage. Que ne lui dirent point les miens !

En moins de deux heures nous eûmes rejoint *Aray*, qui commençoit à s'impatienter. Je m'apperçus de sa surprise à la vue de *Théophie*, qu'il trouva charmante. Elle surpassoit en beauté toutes les femmes que nous avions déjà achetées en Perse. La vivacité des regards de mon maître m'apprit bientôt qu'il en étoit amoureux. Quoiqu'il lui fût assez ordinaire d'aimer d'abord toutes les esclaves qu'il achetoit, je trouvois quelque chose de plus animé dans les égards qu'il avoit pour *Théophie*, qui y répondoit de son côté selon ses principes. Le marché avec *Asor* fut bientôt conclu, et ce vieillard quitta sa fille, en lui recommandant sur-tout

d'être fidelle à la loi de *Jatab* et de ne jamais perdre de vue l'éternité de volupté qui lui étoit promise. Après ces sages conseils, *Asor* embrassa sa fille et la quitta.

Aray ne fut pas plus tôt maître de *Théophie,* qu'il voulut être seul avec elle : c'étoit son usage. Je me sus bon gré de m'être à peu près guéri des tendres sentimens que j'avois pris pour cette fille, car je n'aurois pu la souffrir, sans jalousie, entre les bras d'un autre. Je ne puis trop comprendre pourquoi, seul de tous les Turcs, j'ai cette délicatesse; elle me vient sans doute de ma mere, qui m'a donné un cœur à la Françoise.

Nous restâmes la nuit dans l'endroit où j'avois rejoint *Aray,* qui fit ce qu'il put pour ne la pas trouver longue. Je ne la passai pas si tranquillement que lui. Uniquement occupé de *Zulime,* je ne pouvois la bannir de mon esprit, ni de mon cœur. Sans cesse elle s'y peignoit avec de nouvelles graces; quelquefois je me levois furieux, jurant de brûler le temple de *Jatab,* et ses indignes ministres, ou d'enlever *Zulime* avant son infamie; mais tout à coup la crainte de lui déplaire me ramenoit à des sentimens plus doux. « Courons la revoir, me disois-je à moi-même, et convaincre cette belle et son pere qu'on abuse de leur crédulité, sous le voile sacré de la religion. » Je vis bientôt que je formois de vains projets, et qu'il n'étoit pas facile de détruire un usage regardé

comme sacré depuis tant d'années par les habitans de ces déserts.

Depuis la perte de mon pere, il ne me restoit pour tout bien qu'un ami qui m'avoit suivi au service d'*Aray*. D'un âge plus avancé que moi, il m'aidoit souvent de ses conseils. A peine le jour commençoit que je fus trouver *Azaïm* (c'est le nom de mon ami). Surpris de me voir levé si matin, après le chemin que j'avois fait la veille, il me demanda avec empressement ce que je venois lui apprendre.

Je lui parlai avec tant d'éloge de *Zulime,* qu'il vit bien que je l'aimois. « Où est cette fille ? me dit-il. Je vois bien que tu voudrois acheter cette esclave, et que tu n'es pas en état : combien te faut-il ? Voilà ma bourse : quand nous serons à *Constantinople,* satisfait de ta *Zulime,* nous la revendrons, et peut-être y gagnerons-nous encore, si elle est aussi belle que tu le dis.

— Qui, moi, vendre *Zulime !* repris-je avec horreur ; non, cher *Azaïm,* si je puis la posséder, je jure de l'adorer toute ma vie ; mais hélas ! elle n'est pas encore à vendre, et mes feux seront sans doute éteints quand je pourrai l'acheter. »

Ces mots ne purent sortir de ma bouche sans être accompagnés de quelques soupirs, qui redoublerent la curiosité de mon ami. « Que veut-tu donc de moi ? ajouta-t-il ; explique cette énigme. »

Je lui dis que *Zulime* étoit sœur de *Théophie;* qu'elle la surpassoit de beaucoup en beauté; mais qu'élevée dans une religion bizarre, il falloit qu'elle se livrât aux ministres du Dieu de son désert, avant qu'elle pût être vendue.

« Hé bien ! me dit *Azaïm* en souriant, nous l'acheterons après. Chaque pays a ses usages. Veux-tu faire le faux prophête, et changer la religion de ces peuples crédules ?

— Non, lui dis-je, mais je veux enlever *Zulime* à ces monstres indignes d'un bien si précieux; si tu es mon ami, cher *Azaïm,* daigne-me seconder. *Aray* peut se passer de nous en ce moment, nous le rejoindrons; feignons d'avoir quelques affaires en cette contrée. »

Que peut-on refuser à son ami ? *Azaïm* consentit à m'accompagner. Nous partîmes avec la permission d'*Aray,* en lui promettant de le rejoindre dans peu. Mon dessein n'étoit pas de lui montrer ma proie. Je savois le sort que *Théophie* venoit d'éprouver. Incertain si je serois assez heureux pour enlever *Zulime* et occupé de ce projet, je ne pensai point où je pourrois lui offrir un asyle. L'amour raisonne-t-il ?

J'avois cru savoir la route de l'habitation d'*Asor;* mais après avoir marché plus de trois heures, je ne reconnus plus en quel endroit j'étois, et nous nous trouvâmes exposés sans guide dans des déserts inhabités. Il ne nous

étoit pas plus facile de retourner sur nos pas que d'avancer. Je ne voyois de tous côtés que rochers terribles, que précipices affreux; mais tous différens de ceux que j'avois vus quelques jours auparavant avec *Asor*. Aveugle sur le danger que nous courions au milieu de ces abîmes, je ne pensois qu'à *Zulime*, je n'étois sensible qu'à sa perte: celle de ma vie me touchoit peu. Comme la nuit commençoit à tomber, nous cherchâmes un asyle. Une caverne sombre, où nous entrâmes en tremblant, nous servit de retraite, et quelques fruits sauvages que nous aperçûmes aux environs furent les seuls mets que nous pûmes trouver. Nous espérâmes que le lendemain quelque voyageur nous remettroit dans notre route. Vain espoir! nous n'entendîmes, nous ne vîmes que nous; nous n'osions avancer, de crainte de nous éloigner encore davantage. Je demandois *Zulime* à haute voix à tout ce qui m'environnoit; mais la nature, muette en ces affreux climats, gardoit un silence obstiné. Je ne trouvai pas même d'écho qui pût me répéter un nom si doux. Combien de fois je l'aurois interrogé!

Pour comble de disgrâce, *Azaïm* que la faim pressoit, et qui n'avoit pas comme moi l'amour pour la soutenir, commençoit à se plaindre et à me reprocher mon imprudence de le conduire dans des lieux inhabités, sans en savoir les routes. Combien de fois ne déclama-t-il pas contre l'amour et les amans! Loin de soulager

nos peines, ses emportemens ne servoient qu'à nous désespérer; et pour comble de malheur, la nuit nous surprit encore dans l'affreuse incertitude du parti que nous avions à prendre.

Une haute montagne en forme de pyramide, que nous aperçûmes le lendemain, à trois farsanges environ de l'endroit où nous étions, nous fit prendre le parti d'y aller, dans l'espérance que de là nous pourrions découvrir quelque habitation. Arrivés sur cette montagne, nous vîmes à quelque distance, sur la colline, des arbres taillés et plantés avec un certain ordre; ce qui nous fit croire que ce lieu étoit habité : il l'étoit en effet. A peine eûmes-nous fait quelques pas, que nous aperçûmes un homme, qui, en nous voyant, courut se renfermer dans sa cabane; il nous prenoit sans doute pour des brigands. Je lui demandai avec politesse si nous étions bien éloignés de l'habitation d'*Asor*. A ce nom il ouvrit et nous dit qu'*Asor* etoit son pere, qu'il demeuroit sur la colline voisine. « Et *Zulime,* lui dis-je avec empressement, est-elle allée à la montagne d'*Alphéa?* » Voyant que je connoissois toute sa famille, il nous pria d'entrer; et après nous avoir offert quelques rafraîchissemens, il nous dit que ce n'étoit que dans quelques jours que sa sœur devoit faire ce saint pélerinage : il étoit tems de nous retrouver.

J'appris à notre hôte que nous étions les

Marchands d'esclaves qui avoient acheté sa sœur *Théophie;* qu'elle étoit partie pour le serrail du Grand Visir : j'ajoutai que nous étions si charmés de cet achat, que nous revenions au désert dans l'espérance d'y trouver encore quelques jeunes filles aussi charmantes. Il nous en indiqua plusieurs. Comme il étoit presque nuit, il nous pria de demeurer chez lui jusqu'au lendemain ; ce que nous acceptâmes avec plaisir.

A peine fut-il jour, que nous nous rendîmes à l'habitation d'*Asor,* car j'avois une impatience extrême de revoir ma chere *Zulime.* Son pere fut d'abord surpris de mon retour ; mais, lui ayant allégué les mêmes raisons que j'avois dites à son fils, il nous invita poliment à la fête qu'il devoit donner dans quelques jours, à l'occasion du voyage de sa fille au temple de *Jatab.* « Si vous voulez attendre, nous dit-il, sans courir le désert pour chercher de belles femmes, vous en verrez ici un grand nombre, qui doivent s'y rendre pour embellir cette cérémonie. »

J'acceptai la proposition avec joie, moins curieux de voir cette fête abominable, que charmé d'avoir une occasion d'entretenir *Zulime,* de la désabuser s'il étoit possible, ou de l'enlever avant son déshonneur. Cette charmante fille me revit avec un plaisir qui éclata dans ses yeux. « Je croyois vous avoir perdu pour toujours, me dit-elle avec intérêt. » Ces mots furent accompagnés d'une douce satisfaction,

qui ne pouvoit venir que de la joie secrete que lui causoit mon retour.

Cette agréable réception me fut d'un favorable augure. « Eh bien, lui dis-je, pour avoir occasion de la voir seule, vos fleurs, belle *Zulime,* sont-elles prêtes d'être cueillies ? Les avez-vous déjà visitées ce matin? — Pas encore, me répondit-elle avec simplicité, et un air d'innocence, capable d'enflammer le cœur le moins sensible : j'y allois, ajouta-t-elle, quand vous avez paru, et je ne sais pourquoi j'ai plus tôt couru à vous qu'à mes fleurs ? — Que je ne les prive pas, lui dis-je, du bonheur d'être arrosées de vos belles mains: je vous accompagnerai. — Eh bien, venez, reprit-elle ; j'aurai le plaisir de vous voir tous ensemble. » — Je ne me fis pas prier ; elle céda à mon empressement, quand je la priai de s'asseoir avec moi sous un berceau de myrthe que j'apperçus près de là ; la nature y avoit pratiqué dans le roc des siéges, sur lesquels on avoit appliqué de la mousse.

Je fus quelque tems à considérer *Zulime,* sans pouvoir lui parler. J'avois tant de choses à lui dire, que je ne savois par où commencer. C'étoit la premiere fois de ma vie que j'allois parler de religion à une femme. Peu instruit de la mienne, comment l'engager à quitter la sienne ? Mes regards embarrassés lui apprirent que j'avois quelque chose d'important à lui communiquer, et la douceur des siens m'enhardit. « Que les hommes sont charmans, me dit-

elle avec naïveté ! Je sens en leur présence un plaisir si vif, que je ne puis l'exprimer ; qu'il me tarde d'avoir fait le voyage de la montagne ! Je pourrai alors contribuer à leur bonheur. Demeurez ici, cher *Dely*, je vous en conjure ; que je vous y retrouve à mon retour ; mais quoi ! vous soupirez ! Ah ! ne me touchez pas, de grace ; je ne suis pas digne de vous ; quand je serai purifiée... — Purifiée, lui dis-je ! avec trouble ; est-il possible, belle *Zulime*, qu'on vous abuse si cruellement, et que tant de charmes soient réservés à des scélérats dignes de tout le courroux céleste ?

— Qu'entends-je ? reprit la jeune Persane en frémissant d'horreur. Est-ce bien vous, *Dely*, qui parlez ainsi des saints ministres de *Jatab?* Ne craignez-vous pas que la foudre tombe sur votre tête ? Tremblez. La terre va peut-être s'ouvrir sous vos pieds profanes. Comment ces rochers que vous voyez s'élever dans les airs ne vous abîment-ils pas de leur chûte ? Je n'ose vous quitter ; tous ces malheurs vous arriveroient sans doute, si je n'étois avec vous : c'est en faveur de mon innocence que le ciel vous épargne. Ma mere, mes sœurs et tant d'autres ont fait ce saint pélerinage avant moi, et en sont revenues plus convaincues que jamais de la sainteté de cette action : pourquoi seul la regardez-vous avec d'autres yeux ? Quel aveuglement ! »

Comment désabuser une fille si persuadée de

l'action sainte qu'elle alloit faire? Dans mon désespoir, je ne pus que plaindre son erreur, et mon amour qui prenoit encore de nouvelles forces dans ses yeux. Je n'osois plus parler des ministres de *Jatab,* de crainte d'irriter *Zulime,* et de la forcer à me fuir comme un profane : sa haine m'étoit trop redoutable. Quel parti prendre! Je devois m'attendre à tout son courroux, si je l'enlevois avant qu'elle eût satisfait à sa loi, et c'étoit le moyen de ne jamais mériter son amour. Réduit au désespoir, agité de la passion la plus violente, j'aurois voulu en effet être abîmé de la foudre, et que la terre se fût ouverte sous mes pieds. Quel tourment pour un cœur bien épris, que de voir celle qu'il aime, prête à passer avec joie entre les bras d'un autre, sans pouvoir lui en faire un crime, ni l'en empêcher!

« Eh bien, allez, lui dis-je, allez, belle *Zulime,* prodiguer vos caresses à ces hommes divins; qu'ils jouissent du bonheur de vous posséder, puisque vous le voulez; n'espérez pas de me revoir à votre retour. J'en mourrai de douleur.

— Vous en mourrez! reprit cette belle, quoi! je ne vous verrois plus, le plus aimable de tous les mortels? Je ne pourrai vous survivre.

— Ah! si ma vie vous est chere, poursuivis-je avec vivacité, au nom des Dieux, n'allez pas à la montagne! Vous m'aimez, et vous courez vous livrer à d'autres.

— Je ne vous comprends pas, reprit *Zulime;* quel homme êtes-vous donc ? Après mon retour du temple, achetez-moi, j'y consens, et ne me revendez jamais ; vous verrez si je vous aime. Que ne puis-je vous consacrer le reste de mes jours ! mais il faut servir Dieu avant les hommes. »

Je continuai d'assurer *Zulime* que si elle faisoit son pélerinage, elle ne devoit plus penser à me revoir. Je lui déclarai nettement que je ne pourrois plus l'aimer au sortir des mains des infames ministres de *Jatab.* « Il faut donc vous oublier pour toujours, me dit-elle, en laissant tomber quelques larmes, et en plaignant ma fausse délicatesse ? Pourquoi revenir vous présenter une seconde fois à mes yeux ? C'étoit assez de la premiere.

— Eh bien, quand vous serez de retour de ce temple profane, lui dis-je en gémissant, vous vous livrerez donc à mon ardeur avec joie ?

— En doutez-vous, cher *Dely?* reprit-elle. Il me sera défendu alors de rejetter les vœux des hommes. Jugez donc si les vôtres seront écoutés ! »

Autre extrêmité ! religion bizarre ! Je n'osai pousser mes emportemens plus loin, crainte d'offenser la crédule *Zulime,* qui, malgré tout son amour, ne pouvoit être à moi que quand elle seroit au premier venu. La vivacité avec laquelle elle avoit pris le parti des ministres de *Jatab* me faisoit assez connoître son respect

pour leurs odieuses loix ; et je voyois avec douleur qu'au sortir du temple, elle porteroit sans doute le scrupule jusqu'à se livrer à quiconque voudroit d'elle. De la figure la plus séduisante, à combien de rivaux ne devois-je pas m'attendre, si je persistois dans mon amour ? Et pour en guérir, j'aimois avec trop de violence. Tout ce que je pus obtenir fut qu'elle n'en verroit pas d'autres avant moi au sortir du temple ; elle me le jura par *Jatab*. Elle pouvoit faire ce serment et choisir la premiere fois son vainqueur.

Le pere de *Zulime,* qui parut avec une gaieté qui éclatoit sur son visage, m'engagea à lui demander s'il venoit d'apprendre quelque heureuse nouvelle. « Oui, me dit-il, votre ami *Azaïm* daigne honorer mon épouse de sa présence ; ils sont ensemble. Notre sainte loi m'ordonne de les laisser seuls. »

Ce discours eût surpris un François jaloux, accoutumé à croire qu'il peut voir d'autres femmes, mais que son épouse ne peut voir d'autres hommes ; je me contentai de féliciter *Asor* sur l'honneur que lui faisoit *Azaïm*, car je savois que le Prophête *Jatab* accordoit de grandes récompenses aux maris commodes : c'est le bonheur d'une famille. Il en est à peu près de même en France : une femme compatissante se fait des amis, et des protecteurs à son époux. Il faut que quelque disciple de *Jatab* ait jadis prêché à Paris ; je n'ai vu nulle part

tant de maris commodes et de femmes *Jatabistes.*

Asor me parla encore avec enthousiasme du bonheur dont alloit jouir sa fille dans quelques jours. « Oui, chere *Zulime,* lui dit-il en ma présence, graces à mes soins et au grand *Jatab,* te voilà parvenue à l'âge où tu vas commencer à savoir pourquoi tu es née. Que je suis heureux d'avoir mis au monde des créatures capables de faire le bonheur des hommes! Rends-toi, ma fille, digne de cet honneur ; tu connoîtras dans peu la vivacité de plaisirs qui te sont promis éternellement après ta mort : on ne peut trop faire en ce monde pour les mériter. »

Zulime, me regardant pendant tout ce discours, plaignoit en silence tout mon aveuglement ; elle levoit de tems en tems les yeux au ciel et les rabaissoit de mon côté.

Chaque parole d'*Asor* étoit un coup de foudre pour moi ; elle me confirmoit qu'il me seroit impossible de posséder jamais seul la belle *Zulime.* Vingt fois je voulus l'abandonner ; mais l'amour qui rioit de mes projets me retenoit toujours malgré moi dans ses fers. Je vis bien qu'il étoit inutile de tenter de désabuser *Asor,* qui, plus âgé que sa fille, seroit encore plus opiniâtre. Je fus donc réduit à me taire.

Je quittai un moment cette crédule famille, pour rêver seul à ce que je devois faire : le

tems approchoit ; déjà je voyois de toutes parts les préparatifs de cette fête criminelle. *Azaïm* ne fut pas long-tems à me venir rejoindre. Il me conta ses plaisirs, je lui fis part de mes peines. En vain voulut-il me résoudre à laisser partir *Zulime,* puisqu'il étoit impossible de s'y opposer ; je ne pus me rendre à ses conseils.

Dans l'entretien que j'avois eu avec le fils d'*Asor,* je m'étois informé du chemin de la montagne d'*Alphéa* et de la plupart des cérémonies qui se pratiquoient à la réception d'une jeune fille. Il m'avoit aussi appris que les Prêtres de *Jatab* recevoient parfaitement bien les étrangers. Je dis donc à *Azaïm* de me suivre, pour examiner les lieux et voir s'il nous seroit facile d'enlever *Zulime*. Le jour étant sur son déclin, nous remîmes la partie au jour suivant, et le lendemain le soleil à son lever nous trouva déjà en route.

Au détour d'une petite colline, je vis avec étonnement le plus beau pays du monde, que des rochers escarpés environnoient de toutes parts, comme si la nature les eût produits exprès pour cacher aux voyageurs un séjour si délicieux.

Au sein d'une riante plaine, s'éleve, en forme de théâtre, une petite montagne couverte d'un bois sacré ; c'est là que se trouve le temple de *Jatab,* dont on n'apperçoit que le faîte. Ici des fontaines jaillissantes offrent aux yeux un spectacle enchanteur ; là un ruisseau qui descend

des rochers avec bruit vient fertiliser des prairies délicieuses, et ne va se perdre dans un souterrain profond, qu'après avoir fait mille détours; le fracas qu'il fait en s'y précipitant semble marquer le chagrin qu'il a de s'arracher si-tôt à ces lieux enchantés. Charmés de tous ces prodiges, nous nous présentons à la porte du monastere : on jette un pont-levis, et nous entrons.

Mon étonnement redouble à la vue des merveilles qui s'offrent à mes yeux de toutes parts : d'un côté, ma vue se perd dans des allées d'une longueur immense ; de l'autre, elle est bornée agréablement par des berceaux, des statues ou des ruines artistement imitées. On voit que ce n'est pas seulement en France que les Moines, qui, par leur état, ont renoncé aux vanités du monde, se trouvent, par l'imbécille crédulité des hommes, les mieux partagés des biens de la fortune. Il suffit d'un pole à l'autre de voir une maison délicieuse, d'immenses jardins ou de vastes forêts, pour dire : C'est ici le séjour de quelques-uns de ces pieux enchanteurs qui vivent aux dépens d'une société, qu'ils n'ont abandonnée que pour se soustraire à ses charges.

Azaïm, aussi surpris que moi, me demanda si je n'avois pas envie de me faire ministre de *Jatab.* Différent de cette jeunesse imprudente et légere, qui se laisse souvent séduire par ces dehors trompeurs, je lui répondis que s'il étoit

assez charmé de ce séjour délicieux pour s'y ensevelir le reste de sa vie, il en étoit bien le maître ; que, pour moi, la liberté me paroissoit préferable à toutes ces beautés muettes.

L'espece de Moine qui nous conduisoit sourit de ma réponse, comme s'il eût voulu me dire qu'ils avoient d'autres plaisirs que celui de jouir de la vue de ces jardins : c'étoit un de ces hommes simples, tels qu'il s'en trouve dans tous les couvents du monde, qui, peu instruits des statuts fondamentaux et de la politique de l'ordre, croient aveuglément.

Alousi jouissoit à sa maniere ; et sans réfléchir sur la sainteté des fonctions de son état, il alloit d'aussi bonne foi au dortoir des vierges, qu'à l'autel de *Jatab*. Que j'aurois souhaité n'avoir à tirer *Zulime* que des mains de cet imbécille ! mais je sentis bien qu'elle étoit de figure à mériter les attentions des gros bonnets de l'ordre, et cette réflexion me désespéroit.

Azaïm, en se présentant, dit qu'il venoit se dévouer au culte de *Jatab*. Ce prétexte honnête servit à nous introduire ; mais je ne voyois encore que de la témérité dans notre entreprise : je me promis bien de tirer tout le parti que je pourrois de la stupidité de notre conducteur. Il faut profiter de ses avantages : le premier service qu'il nous rendit fut de nous conduire par-tout et de nous expliquer avec autant de bêtise que de franchise les saints usages de la maison.

A peine eûmes-nous passé la seconde porte, que j'apperçus dans un petit bois d'orangers une troupe de jeunes filles qui folâtroient ensemble ; c'étoit, nous dit-on, leur premier voyage au temple : le jour elles jouoient ainsi, seules dans les jardins ; mais à peine l'étoile de Vénus paroissoit, qu'elles devoient se rendre à un point de ralliement, à moins qu'elles n'eussent des ordres particuliers.

Alousi nous dit que nous arrivions fort à propos, que dans deux jours nous verrions la réception de *Zulime*, une des plus belles filles de ce désert. L'entretien commençoit à devenir intéressant, sur ce qu'*Azaïm* répéta qu'il venoit se dévouer au grand *Jatab*. *Alousi* répondit que c'étoit sans doute le ciel qui l'envoyoit pour finir la dispute élevée entre les deux principaux chefs de la communauté, qui prétendoient tous les deux posséder *Zulime*. A peine arrivée, elle étoit déjà la pomme de division : par-tout, les cloîtres sont l'asyle de la discorde.

« Ce sera donc vous, poursuivit ce bon vieillard, à *Azaïm*, qui posséderez un objet si charmant. — Lui, repris-je avec surprise ? — Lui-même, poursuivit *Alousi !* C'est un des statuts de l'ordre, que la premiere fille qui se présente au temple pour être purifiée est destinée au dernier novice, étant juste qu'il commence par s'instruire. »

Azaïm, qui avoit en effet déjà pris date, ne

put s'empêcher de rire de ma surprise, et continua de dire qu'il desiroit ardemment de prendre l'habit dès le même jour.

Jamais vocation ne fut si prompte que celle qui me vint alors de me consacrer aussi à *Jatab*, bien résolu de déserter le couvent le plus tôt possible. Je feignis d'être frappé d'un coup du ciel, à la vue d'une statue du grand *Jatab* ; je tombai à ses pieds, et j'assurai *Alousi* que je desirois aussi de prendre l'habit. Le bon vieillard cria miracle, en se prosternant avec moi devant la statue du Prophête.

Ce ne fut pas tout ; je voulois être reçu le dernier, et il le falloit pour que mon projet ne devînt pas inutile. Mes craintes cesserent quand j'appris que, selon l'ordre du tableau, *Azaïm*, inscrit le premier, devoit aussi passer le premier, et s'il ne se présentoit dans le jour personne pour mon compagnon, nous dit *Alousi*, il auroit à choisir parmi les anciennes pélerines.

On nous conduisit donc au grand maître des novices. Il seroit trop long de raconter toutes les momeries qu'il nous fallut essuyer en prenant l'habit le plus ridicule du monde ; je tremblai aux menaces terribles qu'on nous fit de la part de *Jatab*. Nous serions brûlés vifs, nous disoit-on saintement, si nous quittions jamais le sacré froc dont on nous honoroit ; je faillis le rendre : mais, faisant réflexion que c'étoit le seul moyen de posséder *Zulime*, je le

pris en frémissant à l'exemple d'*Azaïm*, toujours dans l'espérance de le quitter bientôt. La témérité et l'imprudence furent de tous tems le partage des malheureux amans. Nous soupâmes le soir au réfectoire des novices.

Enfin, ce jour si long-tems attendu arrivé, après une nuit, dont mille songes charmans avoient pris plaisir d'abréger le cours, j'attendois avec volupté l'heureux moment qui devoit offrir *Zulime* à mes yeux. Je savois qu'elle m'étoit destinée ; jamais je ne me levai avec tant d'empressement ; ma joie redoubla au bruit de différens instrumens qui se firent entendre. Je ne doutai plus que ce ne fût cette belle que l'on conduisoit au temple. Je me rendis dans l'avenue avec cette vive impatience, si naturelle aux tendres amans ; mon cœur voloit au-devant d'elle, mes yeux cherchoient à la distinguer au milieu de la foule empressée des jeunes filles qui l'accompagnoient : mon imagination se la représentoit de loin avec toutes ses graces. « La voilà, me disois-je, c'est elle-même. » Mais quelle horrible métamorphose, grands Dieux ! Quand je fus plus près, le charme cessa ; tout ce pompeux cortege n'étoit que pour une vieille, courbée sous le poids des ans ; elle marchoit à l'aide d'un bâton qui la soutenoit. Quoique je ne pusse me persuader qu'elle vînt pour moi, je ne laissai pas de reculer d'horreur à la vue de ce spectre, mais je pensai mourir de désespoir en appre-

nant d'*Alousi*, qui m'étoit venu joindre, qu'elle m'étoit destinée ; que c'étoit un coup de politique, et qu'un des deux ministres qui se disputoient *Zulime*, ayant feint de céder généreusement à l'autre, avoit engagé secretement *Sagonia* à se présenter avant la fille d'*Asor*. « Cette vieille, ajouta *Alousi*, infirme depuis l'âge de dix ans, n'avoit pas encore satisfait à la loi. Nos bons peres ne la pressoient pas, et elle ne seroit pas encore arrivée, sans un ordre particulier ; sur ces entrefaites, vous vous êtes malheureusement présenté, l'ordre étoit donné ; elle est arrivée, et c'est vous, mon frere, qui devez la purifier. »

Il est plus facile d'imaginer ma situation, que de la peindre. La rage, le désespoir s'emparerent de mon cœur. « Et que deviendra donc *Zulime ?* dis-je à *Alousi*. — Elle sera le partage de votre ami, me répondit-il, en me consolant le mieux qu'il put. « Mais étois-je en état de l'écouter ! Sans lui répondre, je courus chercher *Azaïm*, à qui je fis part de cet événement ; au lieu de s'affliger avec moi de cette nouvelle accablante, il ne fit qu'en rire et essaya aussi de me consoler, en ajoutant que c'étoit donc à lui que le ciel destinoit l'honneur de purifier *Zulime*. « Et tu ne la céderas pas à ton ami, lui dis-je, toi qui connois tant l'excès de son amour ? Quoi ! généreux *Azaïm*, tu me laisseras mourir de douleur ? »

Il avoit vu *Zulime ;* il fut insensible à tout

ce que je pus lui dire, et persista à vouloir profiter de la bonne fortune que le sort lui offroit. Ses refus obstinés ne servirent qu'à me faire connoître combien la foible amitié est au-dessous de l'impérieux amour.

« A quoi m'aura donc servi, me disois-je en moi-même, d'avoir exposé ma vie en prenant cet habit ? Ne serois-je venu de si loin, à travers des rochers et des précipices affreux, que pour la conquête de la vieille *Sagonia,* moi qui ai dédaigné les faveurs de *Théophie ?* »

Ces cruelles réflexions, loin de me soulager, ne faisoient qu'augmenter mes peines ; elles redoublerent à l'arrivée de *Zulime.* Dieux, qu'elle étoit belle ! Sa tête étoit couronnée de ces mêmes fleurs que sa main avoit cultivées. Une longue robe blanche semée de roses, et serrée d'une ceinture pourpre, qui laissoit voir sa taille majestueuse, descendoit jusqu'à terre ; elle portoit entre ses mains une guirlande ; une autre, entrelacée avec ses cheveux, venoit flotter sur son sein, et son regard doux, gracieux, embellissoit encore une parure si galante. A la vue de tant de charmes, je pensai mourir d'amour, si l'idée affreuse de savoir que *Zulime* n'étoit pas pour moi ne m'eût fait mourir de douleur. *Azaïm* me fuyoit, et transporté des grâces de *Zulime,* il abandonnoit son ami à son désespoir.

On conduisit d'abord cette jeune Persane au temple avec une pompe imposante. Je l'y suivis

les larmes aux yeux : elle fut placée sous un dais superbe, exposée aux regards de tous les ministres de *Jatab.* Un brasier ardent étoit devant elle ; tous les ministres de ce temple sacrilège se prosternerent à ses pieds successivement : quand ce fut à mon tour, avec quelle ardeur n'y volai-je pas! J'oubliai le Prophête pour n'adorer que *Zulime ;* un long voile que je portois, en qualité de novice, l'empêcha de me reconnoître et cachoit les larmes que je laissois couler, sans me priver de la douceur de voir cet objet adorable, ce voile étant d'une gaze de Perse très fine. On avoit fait les mêmes cérémonies le matin à la réception de *Sagonia.*

Alousi vint m'arracher à un spectacle si doux et si triste tout ensemble pour me conduire au lieu destiné à mon supplice ; et bientôt je vis arriver *Sagonia,* qui pouvoit à peine se traîner sur une ottomane disposée par l'amour pour ses plus doux mystères. Je me jettai aux genoux de cette vieille, et la conjurai d'abréger la cérémonie. En vain je lui représentai qu'elle pourroit nuire à sa santé. J'en reçus pour toute réponse, *que la volonté du grand Jatab soit faite : il veut être obéi.*

Comme, en me relevant des pieds de cette vieille, je m'appuyai mal-adroitement sur son bras : « Ah! s'écria-t-elle, en poussant un grand cri, sachez, jeune étourdi, que j'ai un rhumatisme. » — Nouvel agrément dont je ne m'é-

tois pas aperçu. Moine depuis deux jours, je n'avois pas encore pu oublier les statuts que l'on m'avoit donnés à méditer ; je savois qu'il étoit défendu, sous peine de mort, de renvoyer aucune femme sans l'avoir purifiée : en vain je voulus me soustraire à cette loi cruelle, il fallut m'y soumettre.

J'allois enfin subir mon sort, quand j'apperçus *Alousi,* qui me cria de suspendre la cérémonie ; rien ne me pressoit, j'attendis. « *Sagonia,* me dit-il du plus loin qu'il put se faire entendre, peut-elle encore passer entre les mains d'un autre ? » Sur ce que je répondis que oui : « Eh bien, qu'elle me suive, reprit-il avec vivacité ; vous saurez qu'on vient d'assembler le chapitre ; toujours juste, il a décidé que celui qui avoit introduit cette vieille folle l'auroit en partage, pour avoir voulu méchamment en gratifier un de ses confrères. — Des Moines, m'écriai-je avec transport, peuvent donc quelquefois être justes ! »

C'étoit bien me délivrer d'une corvée cruelle, mais ce n'étoit pas encore me rendre heureux. « Et *Zulime,* lui dis-je, que va-t-elle devenir ? — Elle est encore aux pieds des autels, reprit *Alousi*. Je ne puis vous l'amener que dans une heure. Nos bons peres ont ordonné que tout reprendroit l'ordre accoutumé, et cet ordre vous la rend. »

Jamais chapitre ne juge si raisonnablement que quand la cabale y préside.

Je fis part à *Sagonia* de ce contre-tems fâcheux; elle en frémit et se cassa de rage la derniere dent qui lui restoit. Je l'aidai à quitter l'ottomane où reposoient tant d'appas; et lui donnant sa béquille le plus poliment qu'il me fut possible, je la vis partir avec autant de joie que j'en avois peu ressenti à son arrivée.

Quelle révolution se fit tout à coup dans mon cœur! Quel passage rapide du supplice le plus cruel au plaisir le plus vif! « Quoi, me disois-je en moi-même, je serois assez heureux pour posséder *Zulime;* elle ne passeroit pas dans les bras du perfide *Azaïm,* elle tomberoit dans les miens! Ah! *Jatab, Jatab,* si tu fais ce miracle je te reconnois pour le plus grand des Prophêtes. »

Impatient de voir cette belle soumise à mes tendres désirs, j'accusois sa lenteur; je tremblois que quelque nouvel ordre cruel ne vînt encore me la ravir, ou que le chapitre divisé, selon l'usage, ne fût remis au lendemain. Un amant passionné, au moment d'être heureux, trouve le tems bien long. Après avoir encore espéré, et désespéré dix fois, livré à la plus cruelle incertitude, j'allois de nouveau m'abandonner à mon désespoir, lorsque *Zulime* parut enfin.

De quels termes me servir pour peindre l'état de mon cœur à cette vue tant souhaitée? Et quels transports furent les miens au moment où je vis cette belle s'approcher de moi, à demi

couverte d'un voile mystérieux que je brûlois d'arracher ! je la conduisis tremblante sur les marches sacrées du lit de repos que venoit de quitter *Sagonia*, et me gardai bien de me faire connoître, de crainte que *Zulime,* me revoyant hors de ce lieu saint, ne voulût plus vivre avec moi : elle savoit sans doute quel crime affreux c'étoit pour les ministres sacrés du temple d'*Alphea,* que de l'abandonner après s'y être voués.

Cette désertion sacrilège pouvoit me faire haïr pour toujours de la crédule fille d'*Asor ;* je dois rendre témoignage à son aveugle soumission à la loi de *Jatab.* Au nom de ce saint Prophête j'obtins tout ce que je voulus. « Quoi ! disoit cette belle, par intervalle et en soupirant, il a encore ordonné cela ? quelle prévoyance ! comme il pensoit à tout ! » — Elle alloit sans doute encore s'écrier :— ah ! le grand Prophête ! quand l'excès du plaisir lui coupa la parole; elle demeura immobile entre mes bras.

Je profitai de ce moment délicieux pour la contempler et approcher mes lèvres brûlantes des siennes ; j'y pris de nouvelles forces qui se communiquerent bientôt à tout mon corps : je les recevois de *Zulime,* il étoit juste de lui en faire l'hommage. « Ah ! cher *Dely,* s'ecria-t-elle, ignorant que j'étois présent, où es-tu ? Quel bonheur, si je puis un jour te revoir et partager avec toi de pareils transports, car pour de plus doux je n'en imagine pas ! on me l'avoit bien

dit, que je ne connoîtrois les hommes qu'à mon voyage à ce temple sacré. Si ce sont là les délices qui nous attendent au ciel, comme on nous l'assure, quel malheur plus grand que d'en être privé! Heureuse mort, viens m'ouvrir les portes de cette éternité délicieuse! mais fais que *Dely* m'y suive. »

Avec quelle joie secrete n'entendis-je pas de pareils transports ! Je redoublai les miens. Vingt fois je fus tenté de lever mon voile, et de me jetter aux pieds de cette belle; mais la crainte de lui déplaire me retint toujours : peut-être auroit-elle eu la simplicité de s'imaginer qu'elle n'avoit pas satisfait à la loi avec moi, et se seroit-elle crue obligée en conscience de recommencer la cerémonie avec un autre. Que n'a-t-on pas à redouter des esprits foibles et crédules? Croire tout et ne rien croire sont deux extrémités également à craindre.

Il fallut s'arracher un moment à cette douce volupté pour aller au chapitre. Tous mes nouveaux confreres m'y regarderent avec des yeux d'envie, qui me firent craindre quelque nouvel orage; mais heureusement la querelle des deux chefs partageoit si fort la communauté, que chacun, occupé à cabaler, me laissa jouir tranquillement de mon bonheur.

Après que *Zulime,* selon l'usage, eut soupé avec ses compagnes dans un réfectoire séparé, car il regne une décence infinie dans ce monastère, on me la ramena. O nuit délicieuse! je

n'en passai jamais de si douce. Le sommeil put à peine nous faire payer le tribut que chaque mortel lui doit. Il nous reçut enfin dans ses bras au sortir de ceux de l'amour, et mille rêves charmans prolongerent mon bonheur, jusqu'au lever du soleil que je fus forcé de m'arracher à *Zulime;* au son d'une impitoyable cloche qui m'appeloit ailleurs. Je quittai donc tant de charmes pour aller au temple, et les jeunes Persanes, qui avoient été reçues les jours précédens, entrerent pour assister au lever de ma divinité et la féliciter de son bonheur.

J'étois à peine sorti de ma cellule, que je rencontrai *Azaïm* aussi content que je pouvois l'être. Je voulus d'abord lui marquer quelque chagrin; mais naturellement bon, et content d'ailleurs d'avoir possédé *Zulime,* je ne pus oublier qu'*Azaïm* étoit mon ami; je courus me jetter dans ses bras : satisfait de son côté de la nuit qu'il venoit de passer, il me dit, en plaisantant, que l'ordinaire du couvent n'étoit pas mauvais. Les sept nuits qui suivirent ne furent qu'une répétition de la première, mêmes statuts, même cérémonial, et jamais on ne se répéta si souvent avec tant de plaisir.

Enfin, le huitième jour arrivé, *Zulime* se disposa à partir avec le même cortège qui l'avoit amenée; mais, au lieu de l'habit blanc qu'elle avoit en arrivant, elle en prit un de couleur de rose, semé de fleurs, qui, à côté de

la blancheur éblouissante de son teint, formoit un contraste admirable ; je voulus la voir passer d'une tribune grillée. Tous mes sens se révoltèrent à sa vue, je faillis courir me jetter à ses pieds ; ses yeux, qui avoient un peu perdu de leur vivacité, laissoient voir une tendre langueur qui pénétroit mon âme.

A peine elle eut passé l'enceinte du temple, que je commençai à craindre qu'elle ne se livrât à quelque autre par principes de religion, et n'oubliât le serment qu'elle m'avoit fait de m'attendre au retour ; c'étoit à sa façon une espèce de dévote, et je connoissois son inviolable attachement à la loi de *Jatab*. L'amour qui m'avoit seul occupé jusques-là ne m'avoit pas permis de réfléchir aux obstacles que j'aurois à surmonter pour sortir de ce monastère. Ils ne se présenterent pas plus tôt à ma pensée, qu'ils me parurent insurmontables et j'en frémis.

Je fus consulter *Azaïm,* qui devoit être aussi embarrassé que moi ; mais quel fut mon étonnement de le trouver sans inquiétude ! Ma surprise redoubla quand il m'apprit que, content du séjour d'*Alphéa,* il n'en vouloit plus sortir. « Le sort d'un Marchand d'esclaves, me dit-il, n'est pas assez brillant pour que je lui préfère celui dont je jouis ici ; qu'ai-je besoin d'aller courir la Perse pour chercher de belles femmes, qui ne sont pas pour moi, tandis que de charmantes viennent ici s'offrir à mes vœux ?

Est-il un sérail à *Constantinople* mieux fourni et plus varié que ce monastere? » Ces raisons étoient spécieuses, et j'avoue que sans *Zulime* et ma mere, que je comptois revoir quelque jour en France, elles auroient pu faire impression sur mon esprit.

« M'as-tu donc suivi, lui dis-je, cher *Azaïm,* pour m'abandonner dans ces déserts?

— Vois, me répondit-il, ces rochers escarpés de tous côtés! comment les franchir? Ces habits serviront à nous décéler dans les environs, et le moyen de ravoir les nôtres! »

Nouvel embarras que je n'avois pas prévu! Je demeurai quelque tems sans pouvoir répondre à cette objection; mais enfin, après avoir réfléchi un moment : « Cher ami, lui dis-je, reste ici; j'y consens, je ne veux pas m'opposer à ton bonheur; aide-moi seulement à en sortir. Ces rochers sont terribles, il est vrai; mais l'amour me les fera surmonter; quant à cet habit, je puis lui faire prendre une autre forme, en le taillant à la façon des nôtres; l'étoffe en est à peu près semblable. »

Azaïm me promit tous les secours qui pourroient dépendre de lui.

Ce projet formé, je brûlai de le mettre à exécution. Je vis avec impatience qu'il falloit attendre jusqu'à la nuit. Que cette journée me parut longue! je l'employai à faire le tour de la petite montagne d'*Alphéa,* pour tâcher de découvrir quel seroit l'endroit le plus facile à

escalader; tous me parurent également escarpés et impraticables. De quel affreux désespoir mon cœur n'étoit-il pas déchiré ! Je sentis tout à coup mon espérance renaître à la vue de quelques fentes qui se trouverent dans un roc un peu moins haut que les autres; cet endroit me parut d'autant plus commode, qu'il étoit environné d'un petit bois touffu ; j'espérai qu'en montant déjà fort haut, à la faveur des arbres, il me seroit facile de parvenir à la cime du rocher, en introduisant dans les fentes qui s'y trouvoient quelques branchages en forme d'échelons. Comme ce lieu étoit fort solitaire, je commençai à en planter déjà quelques-uns, et me retirai en attendant la nuit; après avoir instruit *Azaïm* de mon projet, je ne m'occupai plus que du bonheur de revoir *Zulime.*

Mais à peine dans ma cellule, j'avois commencé un habit Turc d'une de mes robes, que trois Moines vinrent m'arrêter et me conduire devant le grand *Karken.* Quelle scene affreuse va se présenter ! Ce ministre redoutable m'apprit que le bois sacré que j'avois cru me couvrir n'avoit servi qu'à me perdre en le cachant à mes yeux. Il s'y étoit retiré, sans doute, pour vaquer à quelque œuvre pie.

« Il est inutile de feindre, me dit-il d'une voix capable de faire trembler le plus intrépide, je t'ai vu te préparer à violer les sermens sacrés que tu as faits en ma présence au grand *Jatab,* en prenant cet habit; tu sais

le supplice destiné aux lâches fugitifs de ce temple. »

Ma robe, qui fut produite découpée et taillée en pieces, servit à me convaincre sans réplique de la fuite que je méditois; en vain je voulus m'obstiner à tout nier, j'avois trop de preuves convaincantes contre moi ; le danger étoit grand. J'avoue que pour cette fois la crainte fit taire l'amour; j'oubliai un moment *Zulime*, pour ne m'occuper que de mon triste sort. A mon âge on pouvoit bien regretter la vie. « A peine suis-je né, me disois-je à moi-même, qu'il faut mourir — et de quelle mort, grands Dieux ! — C'étoit bien la peine de naître. »

Je n'eus pas le tems de faire beaucoup de ces sortes de réflexions; on me conduisit sur-le-champ dans un souterrain affreux, plus propre à servir de sépulture aux morts, que de séjour aux vivans, et bien capable d'éteindre les vives impressions que *Zulime* avoit faites sur moi : les Moines portent tout à l'excès. Je ne devois être tiré de ce lieu terrible, que pour être précipité dans les flammes : que l'on conçoive, si l'on peut, l'horreur d'une pareille situation ! Que, si près de la mort, la vie nous paroît un présent du ciel bien funeste !

Ne voyant point arriver l'heure fatale de mon supplice, quelques foibles rayons d'espérance commencerent à se présenter à mon esprit; mais qu'ils se dissipoient bientôt, quand je réfléchissois que j'avois affaire à des Moines,

c'est-à-dire à des cœurs durs et sauvages ! Pour *Zulime,* quand j'aurois encore espéré la revoir, contre toute espérance, je ne pouvois plus m'attendre à la retrouver digne de moi : j'avois été absent trop long-tems.

Pendant un an que je demeurai dans cette prison terrible, j'eus le loisir de faire des réflexions de toute nature. Je me figurois bien que c'étoit *Azaïm* qui, par des ressorts secrets, cabalant dans la communauté, reculoit le jour de mon supplice. Il étoit naturellement intrigant ; mais comment espérer qu'il pût réussir contre la loi formelle qui me condamnoit ?

Voyant cependant qu'un long espace de tems s'étoit écoulé, je ne m'opposois plus que foiblement au rayon d'espérance qui cherchoit à se glisser dans mon cœur, et je commençois à me livrer au feu de mon imagination. Le premier objet qu'elle peignit à mon ame fut *Zulime* favorable à mes vœux. Je me rappellai avec joie le jour heureux que je la rendis sensible pour la premiere fois. « C'est sur cette montagne, me disois-je en moi-même, que j'ai éprouvé les plaisirs les plus grands et les peines les plus ameres. Ah ! tendre *Zulime,* que vous me coûtez cher ! Si je pouvois du moins vous revoir encore et vous raconter ce que je souffre pour vous avoir aimée, je mourrois content. »

J'étois un jour occupé de ces douces idées, lorsqu'on vint ouvrir la porte de ma prison ;

ce qui me surprit : on me descendoit ordinairement à manger par une espece de trappe, qui servoit aussi à me faire entrevoir le jour. Etoit-ce la fin de ma vie ou de mon esclavage que l'on venoit m'annoncer ? Hélas ! c'étoit ma mort.

« Il faut vous disposer à mourir, mon frere, me dit sans pitié un Moine inhumain, le bucher est prêt. » — Quelle sentence ! mes cheveux, qui avoient eu le tems de croître, se hérisserent sur ma tête, mes sens se troublerent, tout mon corps trembla et frémit à l'approche de sa destruction. Je sortis du séjour des ombres, et revis enfin la lumiere, pour la premiere fois depuis un an, pour ne la plus revoir. Je fus conduit en silence au bucher dressé autour de ma cellule ; il devoit consumer avec moi tout ce qui m'avoit touché. On me jetta sur mon lit, car je n'eus pas la force de m'y traîner. Le jour commençoit, et le feu ne devoit être allumé qu'après le soleil couché ; il falloit pour l'exemple demeurer un jour entier exposé aux yeux de tous les ministres de *Jatab,* pour que, effrayés de mon supplice, ils fussent retenus dans le devoir par la crainte d'un pareil sort.

Au milieu de ce triste appareil, où tout m'annonçoit ma fin prochaine, j'apperçus *Azaïm ;* il s'approcha de moi et m'apprit, en fondant en larmes, qu'il avoit fait tous ses efforts pour reculer mon trépas ; qu'il falloit céder à mon infortune, et que le tems étoit enfin arrivé qu'il alloit perdre le plus tendre

des amis. Je le remerciai de ses généreux soins, en le priant de se souvenir de moi. « Hélas! me dit-il, crois-tu, cher *Dely*, que je puisse te survivre? Nous n'aurons qu'un même bûcher, et c'est de ma main que partira la flamme qui nous doit consumer. — De ta main! repris-je avec étonnement. — Oui, de ma main, poursuivit-il; comme dernier novice, on m'a déjà donné le fatal flambeau. En vain j'ai réclamé les droits de l'humanité, en faisant parler l'amitié qui nous unit; les indignes ministres de *Jatab*, sourds à ma voix, ont opposé à ce nœud sacré les ordres suprêmes de leur infâme Prophête. »

A ces mots, nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre, nous nous fîmes avec attendrissement les derniers adieux, et *Azaïm* me quitta pour remplir son horrible ministère. Je demeurai dans l'abattement d'un homme qui n'attend que la mort; je me voyois prêt à être consumé par les flammes sur ce même lit où j'avois brûlé d'autres feux, environ un an auparavant. Cette réflexion fut la derniere dont je fus capable. Je pouvois à peine lever mes foibles yeux au ciel, pour lui demander la grâce de me faire expirer de douleur avant le moment destiné à mon supplice : c'étoit mourir trop de fois. Il étoit à peine midi.

Un bruit confus d'instrumens, que j'entendis tout à coup, reveilla mes esprits presque éteints. J'appris bientôt que c'étoit une jeune Persane

qui venoit consacrer son fils premier né au culte des autels, et que mon supplice seroit remis au lendemain : il étoit défendu de faire mourir personne un jour de fête ; reculer ma mort, c'étoit l'avancer. Je perdis toute connoissance, et j'allois rendre le dernier soupir, quand *Azaïm* vint me dire que c'étoit *Zulime* qui venoit offrir son fils à *Jatab*. « Fils malheureux ! m'écriai-je, mere infortunée ! et encore plus malheureux pere ! pourquoi sommes-nous nés ? — Je viens de parler à *Zulime,* ajouta *Azaïm,* et de lui conter ta funeste aventure ; elle me suit fondante en larmes, elle veut te voir : la voici. »

Quel spectacle pour un amant ! Je tâchai de rappeler mes forces : « Venez, chere *Zulime,* lui dis-je du plus loin que je pus l'appercevoir, venez recevoir les derniers soupirs du tendre et fidele *Dely ;* il meurt pour vous avoir aimée, mais il meurt content, puisque c'est entre vos bras qu'il va rendre la vie. » Je voulus à ces mots soulever mes foibles mains pour l'embrasser ; elles retomberent sans force.

« Non, tu ne mourras point ! me dit-elle d'un ton assuré. *Jatab* me doit une grace aujourd'hui, en faveur de l'offrande que je lui fais de mon fils : c'est ta vie que je lui demande. On ne peut me la refuser ; la loi l'ordonne : vis, cher *Dely,* et vis pour m'aimer. *Azaïm* m'a tout dit ; viens voir ton fils aux pieds des autels, il y leve pour toi ses mains innocentes et pures. »

Recevoir en un moment et *Zulime* et la vie étoit un bien si grand, qu'il surpassoit mes espérances. Je doutai quelque tems si je n'étois pas dans le transport, mais je fus bientôt convaincu d'une vérité si consolante; les yeux de *Zulime* avoient ranimé les miens, et sa bouche, collée sur mes levres mourantes, rappella mon ame fugitive. « C'est donc vous, belle *Zulime*, lui dis-je, qui me rendez la vie?

— Oui, c'est moi-même, reprit-elle; fidelle au serment que je t'ai fait de ne point voir d'hommes avant toi au sortir du temple, j'allois demander au grand *Jatab*, pour la grace qu'on ne peut me refuser, de me laisser sortir d'ici sans avoir eu de commerce avec le grand *Karken;* mais racheter ta vie m'est un bien plus doux, je cours la demander et me faire relever de mon serment. »

Quel assaut nouveau pour mon sensible cœur! « Non, lui dis-je dans le premier mouvement de mon désespoir, laisse-moi mourir plutôt, chere *Zulime*, et me demeure fidelle. — Quoi, cher *Dely*, reprit-elle, tu veux mourir! Mourons donc tous les deux! qu'on mette le feu au bucher. » Elle vouloit l'allumer elle-même; mais *Azaïm* l'entraîna malgré moi, et j'appris bientôt qu'elle avoit obtenu ma grace, en se livrant au grand *Karken*.

Une vie qui me coûtoit si cher pouvoit-elle m'être précieuse? Je vis, sans en marquer de joie, qu'on éloignoit de moi les préparatifs de

ma mort, et qu'on me rapportoit mes premiers habits. *Zulime* reparut à mes yeux ; mais, sans mon fils qu'elle portoit entre ses bras, je l'aurois évitée. J'embrassai ce cher fruit de ma tendresse, et vis avec douleur qu'il falloit le laisser dans ce lieu infâme ; je le recommandai à *Azaïm*, qui, instruit par mon exemple, ne devoit pas être tenté de sortir : délivré par un miracle, je fus banni publiquement du temple d'*Alphea*, comme indigne d'y rester ; mais le plaisir que j'avois d'en sortir avec *Zulime* me tenoit lieu de tout.

Il est temps de tirer mes lecteurs de ce séjour d'horreur, pour les transporter dans un lieu plus agréable. Je revis enfin l'habitation d'*Asor* et cette cabane enchantée que *Zulime* m'avoit rendue si précieuse. Mon goût pour cette belle n'étoit plus si vif à la vérité ; mais je l'aimois encore, et elle me devint bientôt aussi chere qu'auparavant. Pouvois - je la haïr de son aveugle obéissance à la religion de ses peres, et d'une infidélité commise pour me rendre la vie? Je tâchai donc à bannir cette idée de mon esprit, pour me livrer tout entier aux plaisirs qu'inspiraient les réjouissances champêtres, qui se donnerent au retour de cette Persane.

Je jouis peu de tems de ce bonheur ! Un Marchand Arménien, arrivé pour acheter des femmes, me replongea dans le chagrin le plus amer. Parmi celles qui embellissoient cette fête, il en choisit plusieurs, et *Zulime* fut la pre-

miere sur qui tomberent ses yeux. Il la mit à un prix si haut, qu'il me fut impossible d'y atteindre : je n'avois d'argent que ce qu'*Azaïm* m'avoit donné en sortant du monastère. Je connoissois *Zulime,* et j'aurois eu tout à espérer de son cœur, si elle eût pu disposer d'elle; mais son pere, de qui elle dépendoit, étoit un de ces hommes intéressés, pour qui l'argent est le premier des biens: sourd à mes prieres et aux larmes de sa fille, il lui répétoit sans cesse que, puisqu'il falloit se séparer d'elle, il étoit juste de préférer celui qui lui en offroit davantage. Ce raisonnement lui paroissoit sans réplique.

Quel coup de foudre ! Je suis né pour de semblables situations. Je ne sais si l'état cruel dans lequel je me trouvois à la montagne d'*Alphea,* quand *Zulime* vint m'y rendre la vie, étoit plus déplorable que celui où je me trouvai alors; seul et sans défense au milieu de ces déserts, quel parti prendre ? « Quoi ! me disois-je en moi-même, il y a donc des parens assez barbares pour sacrifier ainsi leurs enfants à un vil intérêt ? » Je n'avois pu encore me l'imaginer; mais depuis cette époque et mon voyage en France, je n'en puis plus douter. Il n'est que trop commun d'en voir à Paris vendre aussi leurs filles au plus offrant.

Il fallut donc céder *Zulime* au Marchand Arménien; mais ce fut dans le dessein de la lui ravir plus sûrement. Je dissimulai ma dou-

leur, pour dérober à *Asor* la connoissance du projet que j'avois formé d'enlever secrètement sa fille pendant la nuit. Le soleil avoit déjà fait plus de la moitié de sa course, il n'y avoit pas de tems à perdre : je savois que si j'étois surpris par ceux qui ne manqueroient pas de me poursuivre, il m'en coûteroit la vie ; mais j'étois résolu de mourir, plutôt que de céder *Zulime*. Je demandai qu'il me fût du moins permis de lui faire mes derniers adieux. Ce fut tout ce qu'*Asor* crut devoir accorder à mon amour. On nous laissa libres un moment : je le mis à profit.

A peine fûmes-nous seuls, que je demandai à *Zulime* si elle me quittoit à regret. « En doutez-vous ? reprit-elle avec attendrissement. — Eh bien ! lui dis-je, si vous m'aimez, il faut me suivre ! « Quelle fut ma joie de lui entendre répondre qu'elle n'auroit pas de plus grand plaisir ! L'amour est de tous les pays du monde. Ce Dieu lui fit oublier, pour cette fois, qu'il lui étoit défendu de sortir de l'habitation d'*Asor*, sans son aveu. La nature parloit sans doute à son cœur et lui disoit qu'un pere, en s'opposant au bonheur de sa fille, perd les droits qu'il a sur elle ; que si la nature lui en donne, c'est à la tendresse à les lui conserver.

Cette belle me demanda avec empressement si j'avois quelque moyen de la tirer des mains de l'Arménien. Je lui répondis que le seul qui

nous pût réussir étoit de profiter de la nuit, pour venir me joindre seule à un endroit du désert, que je lui indiquai ; que j'allois la quitter en apparence, comme si je ne devois jamais la revoir. Elle promit de me seconder. Je la laissai après ce peu de mots, dans la crainte de faire naître quelque soupçon dans l'esprit d'*Asor,* à qui je fus dire adieu.

Je quittai donc le désert, sans ami, sans maîtresse, incertain si j'aurois le bonheur de revoir jamais *Zulime ;* car mille événemens imprévus pouvoient faire échouer notre projet, quand elle ne seroit plus soutenue par ma présence et encouragée par mes conseils : d'un autre côté, ne pouvoit-elle pas encore changer de sentiment et suivre l'Arménien ? Et si, fidelle à sa promesse, *Zulime* s'échappoit heureusement de la maison paternelle, on pouvoit la suivre et me la ravir ! J'étois agité de ces différentes réflexions, quand j'arrivai à l'endroit désigné, d'où je découvrois toute l'habitation d'*Asor,* sans être vu de personne.

Quoiqu'il fût déjà tard, le reste du jour me sembla d'une longueur insupportable ; le soleil me paroissoit immobile. En vain de hautes montagnes sembloient s'élever exprès pour le cacher plus tôt, il ne cessoit point de m'éclairer de sa lumiere importune. Un rocher bienfaisant me le cacha tout à coup ; mais j'eus encore la douleur de voir long-tems ses rayons mourans dorer la cime des montagnes opposées. Il dis-

parut enfin, et la nuit, si long-tems attendue, répandit ses sombres voiles sur ces déserts.

Un simple voyageur eût sans doute tremblé de se trouver ainsi seul au milieu du silence et des ombres. Un calme profond n'effraye pas moins qu'un bruit terrible. Pendant la nuit, tout grossit à nos yeux ; notre imagination enfante des monstres qui se succedent, nous croyons voir partout des hommes armés. Le vent agite-t-il une feuille ? C'est quelqu'un qui marche. Grace à l'amour qui m'occupoit tout entier, je ne tremblai que de la crainte de ne plus revoir *Zulime*. Comme elle ne paroissoit point, je craignis qu'elle ne se fût égarée, la nuit étant fort sombre ; mais j'eus assez de bonheur pour revoir ce cher objet de mon amour. J'entendis marcher, je courus : c'étoit *Zulime* hors d'haleine. « Est-ce vous, cher *Dely?* me dit-elle, en se jettant entre mes bras; fuyons, on nous poursuit. » La force lui manquoit. Je ne pus que la transporter sous un rocher voisin, où j'avois préparé un lit de verdure pour la recevoir, et l'y faire prendre quelque repos.

Le calme profond qui régnoit me fit penser que la crainte d'être poursuivie avoit pu lui faire croire qu'on la poursuivoit en effet ; je ne me trompois pas. Après avoir encore prêté l'oreille pendant quelque tems, sans rien entendre, je remis *Zulime* de sa frayeur ; j'offris un sacrifice à l'amour, et nous nous éloignâmes à la faveur de la lune qui commençoit à paroître ;

elle étoit si belle, et le tems devint si clair, que je craignis qu'il ne nous nuisît plus qu'il ne nous seroit favorable.

Zulime, qui connoissoit le local, me conduisit en moins de trois heures au bord du Koban, qui baigne le pied du mont Caucase. « Il faut, cher *Dely*, me dit-elle, nous éloigner de ces déserts; nous n'y serions pas en sûreté; fuyons. »

Je crus que si nous pouvions traverser le fleuve, nous n'aurions plus rien à craindre; mais il faisoit un bruit si terrible, en coulant parmi des rochers, que j'imaginai la chose impossible. Nous ne laissâmes pas de le côtoyer, dans l'espérance de trouver quelque endroit plus tranquille et moins large; las de marcher en vain, nous nous reposâmes accablés de fatigue, et le sommeil nous surprit.

Il étoit grand jour quand nous nous réveillâmes; les premieres paroles que je prononçai en regardant *Zulime* furent des plaintes que j'adressai aux Dieux, sur le sort infortuné qui l'attendoit. Privés de tous secours, qu'allions-nous devenir? C'est la faute de tous les amans de ne jamais prévoir les suites funestes des premieres démarches qu'une passion violente leur inspire. « Où vous ai-je conduite? dis-je en soupirant à la fille d'*Asor*. Quel triste sort vous est réservé! Vous étiez digne du plus heureux; destinée, par votre beauté, à devenir l'ornement du serrail de quelque riche Pacha, une

foule d'esclaves empressés eût prévenu vos désirs; ici vous manquerez du nécessaire : qu'ai-je fait, malheureux! Me le pardonnerez-vous, chere *Zulime?*

—C'est à tort que vous me plaignez, me répondit-elle avec douceur ; ce désert avec vous vaut à mes yeux tous ces palais enchantés, dont on berça mon enfance; accoutumé à vivre dans des villes opulentes, vous ignorez les ressources de la vie champêtre. De quoi vivois-je à l'habitation de mon pere? De fruits, de légumes, enfin de tout ce que la nature nous offre ici. Ce fleuve même n'a-t-il pas des poissons de toute espece? On est assez riche, quand on possede ce qu'on aime. »

De dire que *Zulime* me tint ce discours mot pour mot, c'est ce que je ne puis assurer, je n'ai pas assez bonne mémoire: j'en rends le sens; c'est tout ce qu'on peut exiger de l'Historien le plus exact.

J'admirai de quelle ressource est pour un homme une fille élevée à la campagne; et comparant la modeste *Zulime* à toutes nos femmes du bon ton de *Constantinople,* qui, par leur luxe, sont capables de ruiner la fortune la mieux établie , je vis quel trésor j'avois acquis en m'attachant cette Persane.

« Quoi! belle *Zulime,* lui dis-je, vous me pardonnez mon imprudence, vous me rassurez; contens de nous aimer, vivons inconnus à l'univers entier; l'amour nous y tiendra lieu de

tout; loin de vous, je ne regretterois que *Zulime*, avec elle je ne dois plus rien désirer : mais pour plus de sûreté, ajoutai-je, il faudroit mettre ce fleuve entre *Asor* et nous ; le mont Caucase, que nous découvrons, nous offre une retraite assurée; il est, dit-on, inhabité. Le soleil ne s'y levera que pour nous, nous le verrons naître et mourir, en nous donnant de nouvelles preuves de notre amour. — Marchons, me dit *Zulime* avec fermeté ; je suis prête à vous suivre. »

Nous remontâmes le Koban encore pendant quatre jours. Plus nous avancions, plus son lit diminuoit de largeur ; enfin, le trouvant qui couloit lentement parmi des roseaux, nous le traversâmes. Arrivés à l'autre bord, nous nous enfonçames dans les gorges du Caucase, et un petit bois charmant, arrosé d'une claire fontaine, qui en sortoit à travers des rochers, nous engagea à choisir ce lieu pour notre demeure.

Jusque-là nous n'avions encore servi de Dieu que l'Amour. *Zulime* commença à se prosterner du côté de la montagne de *Jatab* et à prier ce Prophête de nous être favorable.

Comme j'étois seul et sans rival en ce désert, il m'importoit peu que *Zulime* fût *Jatabiste ;* je n'avois pas à craindre qu'elle abusât du précepte de cet imposteur en faveur d'un autre.

Je me mis à bâtir une petite cabane, couverte

de feuillages, à la façon du pays; tandis que j'étois occupé de ce soin, quel plaisir pour moi de voir l'aimable *Zulime* préparer de son côté un repas frugal! apprêté par des mains si cheres, que ces mets champêtres me sembloient délicieux! J'eus préféré, à la fastueuse table des Rois, l'humble gazon sur lequel ils étoient servis; et l'eau pure qui nous désaltéroit, au nectar des Dieux.

Toujours persuadé que ce désert étoit inhabité, je m'éloignois quelquefois de *Zulime,* pour jouir du plaisir de la voir redoubler ses caresses à mon retour, et me conter ses craintes. Je me cachois même souvent, et sans la perdre de vue, je me plaisois à l'entendre m'appeler à haute voix, par les noms les plus tendres. Je n'avois pas de joie plus sensible que celle de venir me jetter à son col, au moment que, croyant m'avoir perdu, ses larmes commençoient à mouiller sa paupiere. Quelle satisfaction pour moi de les essuyer, après les avoir fait naître! elles m'étoient d'autant plus précieuses, que ce même amour qui les faisoit couler les essuyoit encore.

Cet heureux tems fut le plus beau de ma vie. Que n'a-t-il été plus durable! mais il n'est pas de bonheur constant; à peine un mois se fut écoulé, que je retombai dans le plus grand des malheurs. Quel funeste revers! quelle scene affreuse va succéder à ces beaux jours!

Un matin que je m'étois éloigné plus qu'à

l'ordinaire, pour reconnoître les lieux qui nous environnoient, quelle fut ma douleur de ne plus retrouver *Zulime* à mon retour ! Je crus d'abord qu'accoutumée à mes jeux, elle s'étoit aussi cachée quelque part, pour jouir de mon inquiétude ; mais ce fut inutilement que je la cherchai le reste du jour, et que je fis retentir ce désert de mes cris : je n'entendis par-tout que ma voix, qui, réfléchie par les échos, me renvoyoit le nom de *Zulime,* sans qu'elle s'offrît nulle part à mes yeux, et le soleil se coucha sans nous trouver réunis. Quelle nuit affreuse ! Furieux, je courus les bois, je franchis les rochers, les précipices. La crainte de la mort peut-elle arrêter les amans désespérés ? l'amour qui veille autour d'eux les sauve sans doute de leur propre fureur.

Je tombai enfin de fatigue, incertain du chemin que je devois prendre ; ma voix mourante alloit répéter le nom de *Zulime* pour la derniere fois, lorsque l'éclat d'un grand feu, qui tout à coup vint frapper mes yeux, me les fit porter attentivement sur l'endroit d'où il partoit. Un amant se désespere d'un rien, un rien lui rend l'espérance. Je crus que *Zulime* s'étant égarée, elle avoit allumé ce feu pour m'indiquer où elle étoit. J'oubliai en un moment le chemin que j'avois fait, pour en entreprendre encore un plus considérable ; je ne marchai pas, je volai, guidé par la flamme, sans qu'aucun obstacle pût m'arrêter. De tems en tems, je

prêtois l'oreille, et croyant entendre sa voix, je lui criois de m'attendre, Que de tendres embrassements je lui préparois ! mais ce furent des larmes de douleur qu'il me fallut répandre.

Le soleil étoit déjà levé quand j'arrivai à l'endroit où j'avois aperçu le feu ; je n'y trouvai que de la cendre et quelques ossements épars, restes malheureux d'un cadavre dévoré par la flamme. Il ne me fut plus permis de douter que ce désert ne fût habité par quelques Tartares, et que *Zulime* ne fût tombée entre leurs mains. Étoient-ce ses membres déchirés que j'appercevois ? Je n'osois y penser sans frémir.

A cette idée accablante, mes cheveux se hérissoient sur ma tête. Comment éclaircir ce doute cruel, plus affreux mille fois que la mort ? j'interrogeois en vain cette cendre muette et fumante, en l'arrosant de mes pleurs, je n'en tirois aucun éclaircissement. « *Zulime,* ma chere *Zulime,* m'écriai-je, dans les transports de la douleur la plus amere, est-ce votre cendre infortunée que je foule au pied ? » A quelques pas de là j'apperçus sur le sable les traces de plusieurs personnes ; je m'étudiai à démêler si je ne reconnoîtrois point les pieds de *Zulime :* il étoit remarquable par sa petitesse, et elle portoit un soulier d'une forme singuliere. A peine eus-je fait quelques pas, que je l'apperçus en effet gravé sur le sable ; à cette vue je reculai d'horreur et de crainte, en m'écriant : « C'en est donc fait, je ne la verrai plus ! »

A ces mots, je tombai sur une des especes de bancs qui environnoient le lieu de cette scene abominable, et laissai aller ma tête contre un des arbres qui l'ombrageoient, sans penser que si *Zulime* avoit été la proie des flammes, j'avois à craindre un semblable sort; j'étois incapable de la moindre réflexion.

Je ne sortis de cet assoupissement mortel, qu'à la voix d'un respectable vieillard qui parut tout à coup devant moi. Sa présence inattendue m'effraya d'abord ; mais sa parole touchante me rassura bientôt. « Qui es-tu, jeune étranger ? me dit-il. Quelle tempête a pu te jetter sur ce rivage ?

— Qui que vous soyez, repartis-je avec vivacité, daignez m'apprendre si *Zulime* vit encore, et qui me l'a ravie ? Je ne cherche qu'elle.

— Cesse de craindre pour ses jours, interrompit *Hussein* (c'est ainsi que se nommoit ce vieillard), tu la reverras; mais ce lieu n'est pas sûr, suis-moi, que j'entende le récit de tes malheurs, et que je te conte les miens. » A ces mots, il me prit par la main et me conduisit dans une caverne voisine où j'entrai en tremblant.

— Est-ce ici, lui dis-je, que je dois revoir *Zulime?* — A cette vive impatience, reprit *Hussein,* je vois que cette fille t'est chere. — Plus que ma vie, lui répondis-je. — Eh bien ! ajouta-t-il, qu'il te suffise, pour un moment, de savoir que jamais elle ne fut moins en danger.

« Je suis un Prince infortuné, issu du sang

malheureux des *Sophis* de Perse. Cet aventurier *Thamas Koulikan,* qui occupe le trône de mes ancêtres, regne-t-il avec tranquillité sur ses nouveaux sujets? Est-il possible que tous les Rois de la terre ne se soient pas réunis pour soutenir un Prince opprimé par un sujet rebelle? Ils apprennent qu'un heureux téméraire, n'ayant rien à hasarder, peut tout entreprendre. Contraint de fuir pour éviter le sort de *Schah Thamas,* je me suis retiré dans ces déserts inconnus. »

J'appris à *Hussein* que *Koulikan*, solidement établi sur un trône usurpé, sembloit n'y plus chanceler. « Qu'il regne, me répondit cet infortuné Prince en poussant un profond soupir, puisque les Dieux protegent de semblables Rois, et que les Rois, intéressés à cette querelle, n'en tirent pas vengeance : j'aurois honte de regner; le trône est déshonoré. Les habitans de ces montagnes, tout sauvages qu'ils sont, m'ont reçu parmi eux, sans me connoître; ils ont conçu pour moi une telle vénération, que le Chef de leur religion étant mort, ils m'ont forcé de prendre sa place. Ces peuples, poursuivit-il, adorent une Idole ridicule, à qui je fais rendre tous les oracles que je crois nécessaires à leur tranquillité ; par cette voie, je regne en ces lieux avec plus d'empire que si j'en étois le Roi, puisque l'espece de Souverain qui commande vient prendre l'ordre de l'Idole, qui ne parle que par ma voix.

« Je vois, grand Prince, lui repondis-je, que vous êtes tout-puissant en ce désert, et que vous pouvez me rendre *Zulime.*

— Avant de t'instruire de son sort, ajouta *Hussein,* il faut que tu saches que les femmes du mont Caucase sont épouvantables, et qu'elles ont la présomption de prétendre à la beauté ; aussi les hommes ont-ils rarement commerce avec elles, et sans leur religion, qui leur ordonne de les visiter certains jours de l'année, ces montagnes manqueroient bientôt d'habitans. Il y a quelque tems que *Kakoukan,* chef de ces sauvages, vint se plaindre à la Divinité de ce désert, de ce qu'elle leur donnoit des femmes si ridicules : le hasard voulut que, pour ne pas le désespérer, je lui répondis, par la bouche de l'Idole, qu'une jeune beauté lui seroit accordée quelque jour, pour peupler avec lui ce désert de femmes adorables. *Kakoukan* trouvant hier ta *Zulime* dans ces forêts, et la croyant cette aimable mortelle qui lui est promise par l'oracle, la conduisit au temple, pour la recevoir de ma main. »

Surpris à cette vue, autant qu'on peut l'être, et curieux de savoir de cette belle son origine, avant de la livrer à ce brutal, je répondis à *Kakoukan,* pour gagner du tems, qu'il falloit offrir un sacrifice solemnel au Dieu protecteur de cette contrée : un grand bûcher fut allumé, et une biche blanche y fut immolée.

« C'est donc là, lui dis-je avec étonnement,

le sujet des flammes que j'ai vues cette nuit s'élever de cet endroit ?

« Oui, me dit *Hussein ;* après ce sacrifice, je conduisis ta *Zulime* dans un endroit secret du temple, où elle est restée seule depuis, en attendant la fête sauvage que *Kakoukan* lui prépare dans les vastes jardins qu'il a sur les bords de la mer Noire.

« Elle m'a confié qu'elle fuyoit de chez son pere avec un jeune Turc, nommé *Dely,* pour qui elle avoit conçu l'amour le plus tendre, et m'a conjuré de mettre tous mes soins à te chercher ; ce que je lui promis, après l'avoir instruite du rôle qu'elle devoit jouer devant les Sauvages, en affectant une joie qui pût leur laisser ignorer le sujet de ses allarmes. »

J'étois accoutumé depuis quelque tems à passer rapidement de la joie à la tristesse et de la tristesse à la joie.

« Elle n'est donc pas morte, m'écriai-je avec transport, et ce n'est pas sur sa cendre que j'ai versé des pleurs ? Dieux qui l'avez conservée, rendez-la-moi fidele ! »

Je me jettai en même tems aux genoux de *Hussein*, et le conjurai, les larmes aux yeux, de sauver *Zulime* de l'amour de *Kakoukan.*

« Il ne faut rien précipiter, mon fils, me dit ce vieillard avec bonté ; ne crains point de violence : les habitans de cette contrée conserveront pour ta *Zulime* un respect infini ; je l'ai mise sous la protection des Dieux de ce désert. »

Il ajouta que, résolu de quitter entièrement la Perse, de crainte d'être enfin reconnu, il n'attendoit que le moment favorable pour passer en Turquie, et qu'il seroit charmé de nous y accompagner. « J'ai préparé, poursuivit-il, tout ce qu'il faut pour ce voyage, dont je suis uniquement occupé depuis un an. Quand la nuit sera venue, je vous conduirai l'un et l'autre dans un petit navire, dont *Kakoukan* se sert pour aller chasser dans une isle voisine. Comme cette mer est fort tranquille, il n'y a dans l'espece de port couvert par ce petit bois sacré, que quelques barques de pêcheurs; nous les coulerons aisément à fond, pour n'être pas suivis. Tu m'aideras à mettre ce projet à exécution. »

Prêt à mourir de douleur, un moment me rendoit l'espérance de revoir *Zulime,* et Constantinople avec elle. « Grand Prince, dis-je à *Hussein* en me jettant à ses genoux, fussiez-vous assis sur le trône de vos peres, il ne seroit pas en votre pouvoir de me faire un plus riche présent que celui que je vais recevoir de vous en ce désert. *Zulime,* que vous allez me rendre, m'est plus précieuse que tous vos trésors; mais daignez l'offrir à mes yeux : n'est-ce point une illusion ? Non, vous ne pouvez me tromper; je vois briller en vous cette majesté sacrée, que le ciel grave sur le front de ceux qu'il destine à nous commander. Pardonnez, Seigneur, un doute causé par un excès d'amour : oui, le bien que j'attends de vous est si grand, il sur-

passe si fort mes espérances, que j'ai peine à le croire. Quoi ! je reverrois *Zulime?*

— Oui, tu la reverras, poursuivit *Hussein;* je vais te cacher dans un endroit secret, d'où, sans être vu, tu pourras découvrir la fête qu'on lui prépare. »

A ces mots, il me conduisit dans une caverne sombre, fabriquée dans le roc, d'où l'on découvroit, à travers un feuillage épais, une petite plaine environnée d'arbres; plusieurs Sauvages y étoient occupés à former des guirlandes de fleurs ; *Hussein* me les fit remarquer, et m'ayant donné quelque nourriture, il me quitta en me promettant de revenir bientôt me joindre.

Après avoir attendu quelque tems avec toute l'impatience d'un amant, *Zulime* parut enfin : *Kakoukan* la fit monter avec lui sur une espece de trône champêtre, fait de branchages entrelacés ; j'aurois bien voulu entendre ce que ce Tartare lui disoit et la réponse qu'elle lui fit : je remarquois seulement avec plaisir, à travers la gaieté feinte de *Zulime,* une secrete mélancolie, qui me fit connoître combien elle étoit touchée de ma perte. Mais *Hussein* n'eut pas plus tôt trouvé le moment de lui dire que j'étois témoin secret de cette fête, qu'elle ne put modérer l'excès de sa joie ; elle en donna des marques si sensibles, que *Kakoukan* prit pour lui les transports qu'elle laissa éclater. De jeunes Tartares formerent des danses, firent

divers tours de force, d'adresse, sur une espece d'arene, et *Zulime* couronnoit les vainqueurs.

En vain ses yeux cherchoient à me découvrir; ils perçoient jusqu'à mon cœur, mais ils ne pouvoient m'appercevoir, malgré toute leur vivacité. Quel doux spectacle, et qu'il étoit différent de celui que j'avois éprouvé quelques heures auparavant, lorsque je pleurois *Zulime* devant le bûcher, que je croyais l'avoir consumée! Je voyois avec joie que cette belle étoit embrasée d'un autre feu. Que d'amoureux regards allerent lui rendre compte de tout ce que j'avois souffert depuis que je l'avois perdue! Je lui contois mes peines, mes craintes, mes espérances, souvent conçues et détruites en un instant, sans faire réflexion qu'elle ne pouvoit m'entendre. *Zulime* me savoit présent, j'étois satisfait. Je n'aurois pu la laisser dans la cruelle incertitude de mon sort, si je n'avois su qu'elle en étoit instruite; je savois, par ma propre expérience, combien cet état est terrible. « Je vous revois donc enfin, chere *Zulime,* lui disois-je en moi-même, je vous revois fidelle! Il me sera bientôt permis de vous serrer dans mes bras. » — Les seuls amants peuvent imaginer ces sortes de situations : quel moment plus doux que celui qui présente à nos yeux celle que nous aimons après l'avoir pleurée!

Le bruit de quelqu'un, que j'entendis mar-

cher assez près de moi, m'obligea de me retirer dans le fond de la caverne. Je reconnus bientôt que c'étoient des femmes de cette contrée, au portrait affreux que *Hussein* m'en avoit fait. Il n'avoit rien exagéré; elles me firent frayeur. Petites naines, leur teint est jaune et livide, leurs yeux enfoncés paroissent à peine sous un front d'une largeur énorme; elles ont le nez en récompense si petit, qu'il disparoît au milieu de deux joues des plus rebondies, entre lesquelles il est comme enseveli; leur menton, extraordinairement pointu, se rapproche de leur bouche, qu'elles ont d'une largeur démesurée. Que la fille d'*Asor* devoit paroître belle à *Kakoukan!* Elle, dont les yeux vifs et tendres tout ensemble sont couronnés du plus beau front du monde, sur lequel les jeux et les ris paroissent avoir établi leur cour. Quelle dût être la surprise de ce barbare, à la vue des graces touchantes de ma chère *Zulime!*

Je n'eus pas le tems de penser à ce que j'avois à redouter d'un semblable rival; à peine eus-je apperçu les femmes de cette contrée, que leurs propos me plongerent dans bien d'autres craintes.

« Voyons donc, dit à sa compagne la premiere qui se présenta, voyons si cette beauté si vantée l'emporte sur nous. » — Elles étoient deux; s'étant placées dans l'endroit que je venois de quitter, elles commencerent par critiquer *Zulime*. « Qu'a-t-elle donc de si étonnant

pour nous être préférée? que ce blanc est fade, inanimé! — C'est sans doute cet air étranger, reprit l'autre, qui charme nos époux. Vengeons-nous de l'injuste préférence qu'ils lui donnent sur nous; il doit, dit-on, naître d'elle, pour peupler ces montagnes, des femmes qui lui ressembleront; le souffrirons-nous? Qu'elle meure avant cet outrage fait à nos charmes! »

Quel horrible projet! et quelle situation plus horrible encore pour un amant qui l'écoute! Triste jouet du caprice du sort, je n'étois pas au bout de mes malheurs; je devois encore, chere *Zulime,* te donner bien des pleurs! Pourquoi étois-je sans armes? Au péril de mes jours, j'aurais immolé à ma vengeance ces deux furies. Si je ne suivis pas le premier mouvement de la fureur qui me transportoit, ce fut dans l'espérance de pouvoir m'opposer plus sûrement à leur barbare dessein, en écoutant le reste de leur complot; l'une vouloit précipiter *Zulime* dans la mer, l'autre mettre le feu à l'endroit où elle passeroit la nuit, fût-ce dans le temple même. Ce dernier sentiment prévalut. De quoi une femme jalouse et cruelle n'est-elle pas capable? La religion est un foible obstacle pour servir de frein à sa rage.

Je ne pus entendre sans frémir ces redoutables mégeres; si elles ne fussent sorties, j'allais paroître, et, par un coup d'imprudence, perdre peut-être et ma vie et celle de *Zulime.* A peine eurent-elles disparu, que je me remis

à leur place pour revoir l'innocente victime de leur jalouse fureur. Toujours satisfaite de me savoir présent, hélas ! elle ignoroit les nouveaux malheurs qui nous menaçoient. Qu'un moment avoit apporté de changement dans mon cœur !

« Faut-il échouer si près du port, me disois-je à moi-même ! encore quelques heures, et *Zulime* étoit entre mes bras ; mais non, le ciel impitoyable ne m'a pas fait pour jouir d'un bonheur constant. »

Un amant perd difficilement l'espérance ; ces tristes réflexions étoient de tems en tems suivies de plus consolantes. « Non, le ciel, me disois-je, n'est pas injuste : que lui ai-je fait, pour m'accabler de tant de maux ? Il ne veut pas que *Zulime* périsse : il n'a sans doute conduit ici ces furieuses, que pour me donner connoissance de leur détestable complot, afin de pouvoir le rendre inutile. »

Ce n'étoit là que des espérances, et l'arrêt de mort étoit prononcé. Avec quelle impatience ne désirois-je pas de revoir *Hussein,* pour prendre avec lui des mesures capables de prévenir un sort si funeste !

Zulime disparut enfin avec *Kakoukan* et me laissa seul plongé dans la tristesse la plus profonde. J'allois expirer de douleur, sans *Hussein* qui parut. « Qu'avez-vous donc ? me dit-il ; d'où peut venir cette fureur qui vous posséde, si près de revoir votre *Zulime ?*

— Hélas ! mon pere, lui repondis-je en sou-

pirant, nous ne fûmes peut-être jamais si loin du port; les femmes de cette contrée ont juré la perte de *Zulime;* elles doivent cette nuit l'ensevelir sous les ruines du temple, si nous ne la sauvons de leur fureur. »

J'appris tout de suite à *Hussein* comment j'avois découvert cette horrible conspiration; la surprise que lui causa cette nouvelle trame lui fit garder quelque temps un profond silence, en levant les yeux vers le ciel. Enfin, après un moment de réflexion: « Cher *Dely,* me dit-il, il ne faut désespérer de rien; je répandrai partout que l'étrangere passe la nuit dans le temple. En vain l'impatient *Kakoukan* veut, dit-on, la retenir et se livrer à toute la passion qu'il a conçue pour elle: je ferai parler l'Idole, pour gagner du temps; je saurai par cette voie rendre inutiles les fureurs de l'amour et de la jalousie. Quand le soleil sera couché, je conduirai *Zulime* dans ce petit bois sacré, dont l'entrée n'est permise qu'à moi seul; il couvre le rivage sur lequel nous devons nous embarquer. Ne manque pas de t'y rendre, à la faveur des premieres ombres de la nuit. Que ces furies brûlent après, et leur temple et leur Dieu, elles cacheront par là notre fuite, et *Kakoukan,* me croyant devenu la proie des flammes avec sa nouvelle épouse, nous plaindra, au lieu de nous poursuivre. Oui, cher *Dely,* c'est le ciel, sans doute, qui leur inspire ce dessein pour favoriser le nôtre. »

A ces mots *Hussein* me quitta pour aller préparer le dénouement de cette tragédie.

Il se flattoit qu'en faisant parler l'Idole, il retireroit encore *Zulime* des mains de *Kakoukan;* je me défiois de sa puissance. C'étoit contre l'impérieux amour qu'il avoit à combattre, et je sentois trop qu'un amant, dans ses transports, ne reconnoît de Dieu que l'objet aimé, n'envisage de bien que sa jouissance, et n'a d'autres craintes que celle d'en être privé. J'en jugeois par moi-même; tous les oracles du monde n'eussent pu me faire abandonner *Zulime.* Le peu d'espérance qu'il me restoit n'étoit fondé que sur la sotte crédulité de ces peuples.

Hussein, par mille exemples de son autorité suprême, avoit ranimé mon espérance, et j'espérois revoir *Zulime:* l'amour me conduisit bientôt jusqu'à n'en plus douter; mais ce même amour, inspiré par la crainte, détruisoit souvent mes espérances, en combattant lui-même les raisons qu'il m'alléguoit.

Pendant tout le temps que je demeurai seul, la crainte et l'espérance furent les deux mouvements qui partagerent mon cœur; il s'arrêta enfin au dernier, comme au plus conforme à ses désirs.

La nuit commençant à tomber, mon impatience m'emporta bientôt vers le petit bois qui devoit offrir *Zulime* à mes yeux. Il y avoit plus de deux jours que je ne l'avois vue ; que j'avois

de choses à lui dire! que je lui préparois de tendres caresses !

Comme je quittois la caverne, j'apperçus une troupe de femmes qui y venoient tenir leur abominable conseil. Que de graces n'eus-je pas à rendre au ciel de m'en avoir fait sortir! j'aurois sans doute péri impitoyablement par les mains de ces furies. Je me cachai pour les laisser passer; mais à peine eus-je fait quelques pas du côté d'où elles venoient, que j'apperçus *Hussein* sans vie, étendu sur la poussiere. Je frémis à cette vue et reculai saisi d'horreur.

« Ah ciel! m'écriai-je, voilà donc la fin de toutes mes espérances! *Zulime* est sans doute demeurée entre les mains de *Kakoukan*. Qui l'en délivrera maintement? Ah *Hussein! Hussein!* c'est pour m'avoir voulu conserver ce que j'aime, que ces femmes cruelles viennent de vous faire périr. Prince infortuné, *Dely* ne vous survivra pas: *Zulime,* ma chere *Zulime,* faut-il donc que je meure sans te faire mes derniers adieux? *Kakoukan* triomphe, et au sortir des bras de ce barbare, tu seras exposée à toute la rage des furies de ce désert. Les flammes dévoreront ces traits divins, ces graces adorables, dignes de l'homme et du culte de tous les mortels; et moi je vivrois, chere *Zulime,* pour voir s'élever les feux criminels de ton fatal bûcher! Mes yeux pourroient-ils soutenir un semblable spectacle? Périssons, puisqu'il ne me reste plus d'espérance de te revoir; malheu-

reuse contrée! désert affreux! c'est vous qui me la ravissez; encore si vous lui faisiez un sort digne d'elle, si elle régnoit en ces lieux, tout sauvages qu'ils sont; je mourrois content: mais hélas! sa cendre infortunée couvrira vos campagnes et deviendra le jouet des vents. Mourons, courons m'ensevelir dans le sein de la mer, qui devoit la porter: c'est trop vivre, puisque je ne vis plus pour *Zulime.* »

L'espérance de mourir bientôt me soutint et me donna la force de gagner le rivage; à peine l'eus-je découvert, que, m'applaudissant de l'avoir trouvé, j'y volai: à la vue du navire destiné à nous passer en Turquie, toutes mes plaies se rouvrirent, je ne pus retenir mes larmes, et la douleur étouffa ma voix. Résolu de m'embarquer et de m'exposer seul à toute la fureur des ondes, que je conjurois de m'ensevelir, j'arrachai le câble qui tenoit le vaisseau amaré, et furieux, je m'y précipitai; où tombai-je? entre les bras de *Zulime*, que *Hussein* y avoit déjà conduite: quel passage rapide du plus affreux désespoir au comble du bonheur!

« Te voici donc enfin, cher *Dely,* me dit-elle, en me serrant contre son sein! »

A cette voix touchante, je demeurai immobile, accablé du poids de mon bonheur.

« Quoi! le sort, m'écriai-je enfin, se plaît donc à se faire un jouet de mon cœur, en le rendant le théâtre de tant de sentiments divers? Ah! *Zulime,* conçois tout ce que j'ai souffert!

Que de larmes tu m'as coûté ! si tu m'en vois encore répandre, je les dois à *Hussein,* à ce respectable vieillard qui nous a réunis. Ce généreux mortel n'est plus, je viens de le voir expirant.

— Quoi ! *Hussein* est mort ? s'écria *Zulime.* Il ne m'a quittée un instant que pour courir te chercher et hâter le moment qui devoit nous réunir.

— Hélas ! poursuivis-je avec douleur, les furies qui ont conjuré ta perte viennent de l'assassiner presque à mes yeux. »

Je n'eus pas la force d'en dire davantage. Nous le pleurâmes ; nous n'avions, hélas ! que des larmes à lui donner.

Outre que *Hussein* avoit abondamment fourni le navire de toutes sortes de provisions de bouche, il y avoit encore mis des armes et une boîte pleine de pierreries d'un prix considérable : c'étoit tout ce qui lui restoit des immenses trésors qu'il avoit possédés en Perse.

Le vent qui secondoit nos vœux nous éloigna bientôt de ce funeste rivage, et nous vîmes de la pleine mer les flammes dévorer le temple qui devoit ensevelir *Zulime* sous ses ruines : c'est ainsi que le Maître de l'univers se rit des vains projets des mortels et se sert de leurs propres mains pour détruire leurs ouvrages profanes.

Nous avions tant de choses à nous dire, que nous nous fîmes d'abord mille questions sans

ordre et sans suite; enfin, après avoir raconté à *Zulime* tout ce que j'avois souffert depuis que le sort nous avoit séparés, je la priai de me dire à son tour comment j'avois pu la perdre.

« Je me rappelle avec douleur, mon cher *Dely,* me dit-elle, le jour malheureux que tu sus reconnoître le pays; à peine tu m'eus quittée, que, dans la crainte de te perdre, je quittai imprudemment notre cabane pour te suivre, en sorte qu'il me fut impossible de la retrouver et de te joindre; plus j'avançois dans la forêt, plus je m'égarois. Après avoir marché inutilement pendant plusieurs heures, et t'avoir appelé à haute voix en pleurant, j'allois tomber, accablée de fatigue, lorsque j'apperçus un homme, que je crus d'abord être toi. Je volai à sa rencontre; mais je ne vis bientôt qu'un Tartare, qui, se jetant à mes genoux, les embrassa avec respect, en me conjurant de le suivre. C'étoit *Kakoukan* lui-même, le chef de ce peuple : en vain je voulus fuir, bientôt une troupe d'esclaves m'environna, et il me fut impossible de retourner sur mes pas; on me conduisit malgré moi dans un temple, où *Hussein,* que j'instruisis de mes malheurs, sut me retenir, je ne sais sur quel prétexte, sous la protection du Dieu qu'on y adore. »

Je demandai à *Zulime* si *Kakoukan* ne lui avoit fait aucune violence. Elle m'assura que non; mais que ne pouvant rien refuser aux hommes, sans déplaire au grand *Jatab, Hussein*

étoit heureusement arrivé fort à propos. Étrange crédulité !

Enfin, après huit jours de navigation la plus heureuse, nous entrâmes dans le port de Constantinople. J'y trouvai des Marchands de toutes les nations, à qui je vendis une partie des pierreries de *Hussein,* dont je tirai une somme fort considérable ; de façon que je me trouvai en état de faire à *Zulime* un sort des plus heureux. Les amis de mon pére qui m'avoient abandonné dans ma misere, me voyant dans l'opulence, me reçurent avec joie. Il en est à peu près à Constantinople comme à Paris : l'or y tient lieu de tout.

Je commençai par acheter une maison de campagne à Seguian, où je conduisis *Zulime,* et lui donnai des esclaves pour la servir. Un de mes premiers soins fut de faire toucher à *Asor* la somme que le Marchand Arménien lui avoit offerte de sa fille, avec un présent honnête, pour satisfaire cet homme intéressé, et jouir en paix de ma conquête.

Comme on parloit d'envoyer un Ambassadeur en France, je me rendis à la ville, pour m'informer si ce bruit se confirmoit. J'appris avec plaisir que l'ambassade étoit résolue. Ma joie redoubla, quand je sus que c'étoit *Said Effendi, Beyberbex de Romelie,* qui en étoit chargé. Ami de mon pere, ils avoient fait ensemble le voyage de France, vingt ans auparavant, avec *Effendi Testerdar,* pere

de *Said*. Je fus faire mon compliment au nouvel Ambassadeur, et le prier de me mettre du voyage, ce qu'il m'accorda avec plaisir; j'étois en état de lui faire honneur, par la dépense que je pouvois faire : il m'assura même, avec bonté, qu'il me serviroit de pere en toute occasion, comme au fils de son ancien ami.

Sans avoir jamais vu ma mere, j'avois pris pour elle, à la simple lecture de ses lettres, une amitié si tendre, que je ne voulois point laisser échapper l'occasion de l'aller embrasser.

Je retournois à Seguian, tout plein de ce projet, lorsqu'en passant sur la place du marché de Pera, j'apperçus beaucoup de monde assemblé; je m'informai de ce que ce pouvoit être. C'est, me dit-on, une esclave d'une beauté rare, que l'on expose en vente; comme amateur, je m'avançai et reconnus *Théophie*. Un Eunuque, que je savois être à *Safar*, fils d'une des femmes de mon pere, marchandoit cette esclave; persuadé que *Zulime* seroit charmée d'avoir sa sœur pour compagne, je la mis à un prix si haut, que je l'obtins sur-le-champ du Marchand à qui *Aray* l'avoit vendue. Cette Belle me reconnoissant, me suivit, sans me demander des nouvelles de *Zulime* ni de son pere; elle ignoroit que je fusse retourné à l'habitation d'*Asor*. Je lui en fis encore un mystere, pour lui ménager le plaisir de la surprise, en offrant *Zulime* à ses yeux, au moment qu'elle s'y attendoit le moins. Je conduisis d'abord

Théophie à l'appartement que j'avois à Constantinople ; elle m'apprit qu'*Aray* avoit été fort inquiet de moi et d'*Azaïm*, qu'il nous croyoit péris.

« Par quel heureux sort, poursuivit-elle, suis-je tombée entre vos mains ? Marchand d'esclaves comme votre maître, vous allez sans doute me vendre ? »

Je lui appris que j'étois en état de la garder ; elle en parut si satisfaite, qu'elle sauta à mon col, en me disant qu'elle se croiroit la plus heureuse de toutes les femmes, si elle avoit le bonheur de passer sa vie avec moi.

Il est difficile à un Turc, né sensible, de ne pas ressentir de secrets mouvemens, à la vue d'une personne aimable. Un jeune homme de vingt ans, dans tous les pays du monde, quelque attache qu'il ait ailleurs, ne refuse guere un bonheur auquel il peut se livrer ; il n'y a que les héros de romans au-dessus de ces sortes de foiblesses. *Théophie* me parut encore plus belle que la premiere fois que je l'avois vue à l'habitation d'*Asor*. Je regardai donc ma nouvelle esclave avec complaisance. J'oubliai qu'*Aray*, et sans doute beaucoup d'autres, l'avoient possédée, pour ne penser qu'au plaisir de la posséder moi-même.

« Après tout, me disois-je, *Zulime* n'est pas jalouse, elle aime à me voir heureux : que lui importe qu'elle ou une autre fasse mon bonheur ? »

A ces sentimens un peu turcs, en succédoient de tems en tems de plus généreux. Je voulois quelquefois lui demeurer fidele : « Mais l'en aimerai-je moins, me disois-je, un moment après, pour me livrer à *Théophie ?* » — Après bien des combats, incertain de ce que je ferois, je pris le parti de ne pas retourner ce jour-là à Seguian ; c'étoit m'exposer à tout.

Zulime absente ne pouvoit qu'avoir tort : amoureux de ma nouvelle esclave, nous soupâmes ensemble, et, le dirai-je ? nous passâmes la nuit comme nous avions soupé : mes belles réflexions m'abandonnerent, et je fus infidele ; mais *Zulime* fut toujours la plus chere à mes yeux.

A peine fut-il jour, que je partis pour ma campagne avec ma nouvelle esclave. Chemin faisant, je fis tomber la conversation sur l'habitation d'*Asor*.

« Et *Zulime,* lui dis-je enfin, car c'étoit là où j'en voulois venir, l'aimez-vous toujours ?

— Ah ! reprit *Théophie* en soupirant, élevée dès l'enfance avec elle, pourrois-je ne pas l'aimer ? notre sort n'est-il pas bien à plaindre ? Hélas ! peut-être ne nous reverrons-nous jamais ; je suis à Constantinople, elle est peut-être à Ispahan ; quels pays immenses nous séparent ! »

Plus cette triste idée l'affligeoit, plus nous approchions de Seguian. Je préparois ainsi la scene touchante, dont j'allois être le spectateur.

Je me plaisois à attendrir *Théophie,* pour augmenter l'excès de sa joie, à la vue de sa sœur que j'allois offrir à ses yeux.

Nous n'eûmes pas plus tôt mis pied à terre, qu'ayant conduit cette belle dans un appartement, je volai à celui de *Zulime;* mais elle étoit déjà accourue par un escalier dérobé pour me recevoir : en sorte que, retournant sur mes pas, je l'apperçus qui traversoit en courant l'appartement où j'avois laissé sa sœur. Elle passoit si rapidement, qu'elle ne l'apperçut pas; mais l'aimable *Théophie,* qui la reconnut, sauta à son col avant que de lui donner le tems de savoir qui l'embrassoit. Quelle heureuse rencontre! quelle douce situation pour deux cœurs tendrement unis! Elles tomberent dans les bras l'une de l'autre. Je joignis mes embrassemens aux leurs, les termes manquoient à leur reconnoissance. Ce n'étoient qu'exclamations, que discours commencés, étouffés par la joie.

Enfin, revenues du premier trouble de leurs sens, elles se prodiguerent de nouveaux les plus tendres caresses, et après que *Zulime* eût raconté à sa sœur tout ce qui nous étoit arrivé, *Théophie* lui apprit à son tour que je l'avois achetée à Constantinople, avouant ingénument qu'elle avoit passé la nuit avec moi. Je jettai d'abord les yeux sur *Zulime,* pour voir quelle impression ce discours feroit sur son esprit : à mon grand étonnement, loin d'en être jalouse, elle s'écria, en me serrant dans ses bras :

« Que je suis heureuse, mon cher *Dely*, vous commencez à croire au grand *Jatab!* C'est sans doute à mes prieres que ce miracle est dû. J'espere que vous ne me ferez plus un crime de contribuer au bonheur de tous les hommes : qu'il me sera doux, au lieu de combattre vos préjugés, de n'avoir plus qu'à suivre votre exemple ! »

Je n'étois cependant pas *Jatabiste;* je n'étois encore que François. Persuadé que les hommes seuls avoient le privilege exclusif de pouvoir changer, j'allois faire cette réponse à *Zulime :* mais ne trouvant pas de raisons pour l'appuyer, j'aimai mieux me taire ; sans approfondir cette question importante, je voulois bien jouir de cet avantage ; nullement disposé à l'accorder à *Zulime,* ma naissance me donne quelque droit de penser et d'agir à la Françoise.

N'ayant donc rien à répondre de raisonnable, je changeai adroitement de conversation et parlai du voyage que je devois faire en France avec *Said Effendi.* « Quoi! vous allez me quitter? me dit *Zulime* troublée. Hé! que deviendrai-je pendant ce tems? J'en mourrai de douleur. »

Sur ce que je lui demandai si elle vouloit me suivre, elle répondit qu'elle le desiroit ardemment; je ne le souhaitois pas avec moins d'ardeur, mais je doutois qu'il me fût possible de pouvoir exécuter mon projet. Il falloit l'agrément de l'Ambassadeur, et je ne pouvois le

voir que dans quelques jours; ainsi je ne pus rien résoudre pour le moment.

Je passai quelque tems à Seguian avec ces deux charmantes filles, à qui je donnois toute liberté ; elles mangeoient avec moi et se disputoient le bonheur de contribuer le plus à mes amusemens. J'aimois *Zulime;* mais je n'avois pour *Théophie* que le goût qu'ont généralement les hommes pour toutes les femmes aimables : si je la voyois avec plaisir en certains instans, mon cœur ne prenoit que peu de part aux entretiens que j'avois avec elle.

Le départ de *Said Effendi* ayant été fixé au 2 du mois d'août, et ayant obtenu la permission d'emmener *Zulime,* je pensai sérieusement à préparer ce qu'il nous falloit pour ce voyage; j'étois surtout occupé de la façon dont je m'y prendrois pour retirer des mains de *Safar,* autre fils de *Mulex,* les lettres d'*Euphémie,* et quelques autres effets qu'il se trouvoit avoir, dans l'espérance que tout cela me seroit d'un grand secours pour m'aider à reconnoître ma mere. Dans une visite de politique que je lui rendis, il parut fâché contre moi, de ce que j'avois acheté une esclave qu'un de ses gens marchandoit. Je lui dis qu'ayant sa sœur, j'avois été charmé de les réunir; mais que s'il vouloit me rendre quelques lettres qui lui étoient inutiles, un portrait et quelques bijoux que je lui indiquai, je lui céderois volontiers *Théophie;* à condition cependant

qu'il lui permettroit quelquefois d'entretenir sa sœur.

Il étoit juste de faire voir cette esclave à *Safar;* je la lui fis conduire le lendemain : il en fut si charmé, qu'il m'envoya sur-le-champ tout ce que je lui avois demandé et garda *Théophie. Zulime* en eut d'abord quelque chagrin ; mais l'espérance qu'elle eut de revoir sa sœur quand elle le desireroit la consola ; et la nouvelle que je lui apportai en même tems, qu'elle me suivroit en France, dissipa bientôt le reste de son chagrin.

Nous examinâmes ensemble le portrait de ma mere, que je baisai mille fois; c'étoit une brune piquante, qui, avec le plus beau teint du monde, avoit les yeux d'une vivacité surprenante. *Zulime* en fut enchantée et avoua qu'elle n'avoit rien vu de si charmant; elle trouva que je ressemblois à *Euphémie :* on se ressemble de plus loin. Outre le portrait, *Safar* m'avoit encore envoyé une bague, des bracelets, une jarretiere, jusqu'à des rubans, et un grand porte-feuille de velours bleu, brodé en argent, qui renfermoit toutes les lettres de ma mere, la plupart des copies de celles de mon pere, et plusieurs autres papiers relatifs à leurs amours.

Avec quel enthousiasme n'en pris-je pas lecture ! Je les traduisois à *Zulime,* qui n'entendoit pas encore le François, et nous nous attendrissions ensemble à chaque ligne : elle aimoit déjà *Euphémie* autant que moi.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Dans une visite que je rendis à *Achmet Dely Azet,* un de mes parens, et qui devoit être du voyage, j'appris qu'il se trouvoit dans le même cas que moi. Il aimoit éperduement une jeune Esclave, nommée *Atalide;* il auroit aussi désiré qu'elle pût le suivre, mais comme elle étoit Françoise d'origine, il craignoit que, charmée de revoir sa patrie, elle ne voulût y rester. Enfin, après avoir changé vingt fois de sentiment, il résolut de la laisser à Constantinople, aimant mieux s'en priver quelque tems, que de risquer de la perdre pour toujours.

Je priai *Achmet* de permettre à *Zulime* d'entretenir *Atalide,* pour apprendre de cette Françoise les mœurs et les coutumes de sa nation. Ces deux charmantes filles ayant eu occasion de se voir plusieurs fois, se lierent de l'amitié la plus tendre et se quitterent les larmes aux yeux. *Zulime* me suivit, et *Atalide* resta ; mais les lettres qu'*Achmet* lui écrivit de France, et que j'espere donner à la suite de ces Mémoires, dédommageront mes lecteurs du chagrin qu'ils auront de ne pas revoir à Paris une si aimable Françoise avec son cher *Achmet.*

Le jour fixé pour le départ de l'Ambassadeur arrivé, nous nous embarquâmes ; et après une navigation des plus heureuses, et quelques chagrins que j'eus à essuyer de la part de mon ami, qui devint amoureux de *Zulime,* nous arrivâmes à Toulon le 17 de septembre. Notre vaisseau entra le même jour

au Lazaret, pour y faire sa quarantaine, et en sortit le 14 du mois suivant. *Said Effendi* reçut en cette ville les honneurs les plus distingués; mais je ne voyois que *Zulime,* surprise de tout ce qui s'offroit à ses yeux; elle gardoit un profond silence, elle regardoit surtout les femmes avec une attention particuliere. Les voyant répandues dans les rues sans voiles, au milieu d'une multitude d'hommes, avec qui elles parloient sans contrainte : « Voyez, me dit-elle, comme toutes ces Françoises parlent, jouent, folâtrent avec tous les hommes; on adore sans doute ici le grand *Jatab.*

— Ces Françoises, lui dis-je, que vous voyez si libres en public, sont plus réservées dans leur particulier; et mon pere m'a dit cent fois que si j'allois jamais en France, rien ne m'y causeroit plus d'étonnement que les femmes; qu'il falloit les fréquenter pour les connoître, et n'en pas juger par les apparences. Oui, chere *Zulime,* si je te voyois, comme toutes ces jeunes personnes, courir les rues et prendre le premier venu par le bras, je ne t'aimerois plus. Étudie les Françoises, j'y consens; mais laisse ce qu'elles peuvent avoir de trop libre : d'ailleurs ce n'est pas ici qu'il faut faire cette étude; Paris t'offrira dans peu de plus beaux modèles. »

Arrivé à Lyon, je commençai à concevoir une haute idée de la France. Tout ce que *Zulime* voyoit redoubloit son étonnement. « Hélas!

me disoit-elle à chaque instant, qu'est-ce que l'habitation d'*Asor* au prix de tout ceci ? »

S'appercevant que par-tout on cédoit l'honneur du pas aux Dames : « Il est donc un pays dans le monde, poursuivoit-elle, où les hommes nous sont soumis? Ils semblent ici honorés d'un de nos regards, ils sont respectueux ; notre présence leur en impose ; une femme d'une condition commune est même distinguée par les hommes du premier rang : je vois par-tout que nous sommes ici des especes de divinités, qu'il n'y a d'esclaves que les hommes : Les Françoises en auroient-elles plusieurs dans des serrails? »

Je ne pus m'empêcher de rire de la question et lui dis en plaisantant que, n'étant jamais venu en France, je n'en connoissois pas encore les usages et les mœurs.

Comme nous étions en compagnie quand elle me fit cette demande, à laquelle je ne satisfis apparemment pas à son gré, elle proposa la question tout haut et ne laissa pas de se faire entendre, malgré le peu de françois qu'elle savoit. Tout le monde éclata de rire, ce qui lui fit juger que sa demande étoit ridicule ; elle en rit elle-même avec esprit, et l'on crut qu'elle plaisantoit, personne ne s'imaginant qu'on pût faire sérieusement une pareille question.

Déjà de jeunes Officiers François commençoient à lui faire des agaceries, auxquelles elle répondoit sans trop de façon.

De crainte que ces commencemens n'eussent des suites, sous prétexte de lui faire voir ce qu'il y avoit de curieux dans la ville, je la tirai de ce cercle; un petit-maître lui offrit son carosse, elle l'accepta, et je ne pus honnêtement m'y refuser, heureux qu'on voulût bien me mettre de la partie! Je savois déjà qu'en France ceux qui ont le plus de droit d'en être n'en sont pas toujours : j'étois enfin une espece de mari.

Nous quittâmes Lyon, sans avoir, à ce que je crois, partagé les bontés de *Zulime* avec aucun François. Plus nous approchions de la Capitale, plus mes craintes redoubloient. Nous arrivâmes enfin à Paris le 16 décembre : on nous assigna d'abord des logemens au fauxbourg Saint-Antoine, où nous demeurâmes quelque têms, pour nous remettre de nos fatigues, et préparer ce qui étoit nécessaire pour l'entrée publique de notre Ambassadeur.

Pendant le séjour que nous fîmes à la maison *Titon,* tout Paris vint nous visiter; et comme je parlois françois assez facilement, c'étoit à moi que chacun se plaisoit à faire des questions, auxquelles je répondois le plus poliment qu'il m'étoit possible.

Un jour, entre autres, deux Dames d'un certain âge me prierent de leur faire voir l'Ambassadeur. Après que je les eus conduites à l'appartement de Son Excellence, qui les reçut avec politesse, je les menai prendre le café. Ces

Françoises, dans la conversation, me dirent qu'elles avoient été charmées de revoir *Said Effendi,* qu'elles avoient fort connu la premiere fois qu'il vint en France avec *Mehemet Tefterdar* son pere; elles me demanderent des nouvelles de plusieurs Turcs de nom, qui firent pour lors le voyage avec lui; comme je leur en dis de tous ceux qu'elles me nommerent, parmi lesquels se trouvoit *Muley*, mon pere, je leur appris le triste revers qu'il avoit essuyé; et dans l'espérance que ces Dames pourroient de leur côté m'aider à découvrir ma mere, je les priai de me permettre de leur rendre visite et de leur présenter une amie tendre que j'avois avec moi; car je quittois peu *Zulime :* elles me l'accorderent avec bonté, en me disant poliment qu'elles étoient d'un âge à ne plus craindre les propos, quelque aimable que je parusse à leurs yeux.

Je ne fus pas plus tôt seul, que, réfléchissant à l'entrevue que je venois d'avoir avec ces Françoises, mille idées me passerent par l'esprit. « Pourquoi, me disois-je en moi-même, ont-elles été si sensibles aux malheurs de mon pere? Aurois-je vu quelques amies de la tendre *Euphémie,* ou peut-être elle-même? Pourquoi m'ont-elles quitté si précipitamment? Hélas! c'étoit peut-être pour cacher les larmes que leur arrachoit le triste sort de l'infortuné *Muley !* »

En vain je regardois le portrait de ma mere, pour y chercher quelque trait de ressemblance

avec ces Françoises, je n'en trouvois aucun; mais faisant bientôt réflexion au changement de vingt années, je retombai dans ma cruelle incertitude.

Mon impatience de revoir ces Dames étoit si grande, que j'eus bien de la peine à me résoudre à attendre au lendemain pour leur rendre ma visite.

Je fus d'abord trouver *Zulime,* à qui j'avois donné un appartement dans notre voisinage, une femme de chambre, un laquais et des habits à la Françoise, pour qu'elle excitât moins la curiosité du public. J'assistai ce jour-là à ce qu'on appelle ici sa toilette; comme je lui avois fait acheter tous les pompons et les colifichets de mode, qui servent à la parure des Françoises, j'avois un plaisir infini à lui entendre dire à chaque instant : « Encore cela!... Ce ne sera donc jamais fait!... perdre ainsi la moitié du jour à arranger le matin ce qu'on dérange le soir! quel abus! »

Quand elle en fut au rouge et qu'on lui eût dit qu'il en falloit mettre absolument pour être à la mode, elle ne put s'y résoudre. En effet, je ne peux encore comprendre comment de jeunes personnes aimables peuvent avoir recours à un art aussi grossier, au sortir des mains de la nature : c'est être peu reconnoissantes.

« Bon pour les vieilles, disoit *Zulime,* qu'elles rachetent par cet artifice une dizaine d'années, à la bonne heure. Pour moi, de l'eau

fraîche suffit; c'étoit à la fontaine voisine de l'habitation d'*Asor* que j'allois faire ma toilette, et chercher mon fard. »

Je lui fis entendre que je pensois comme elle, mais que chaque pays ayant ses usages, il falloit se conformer aux mœurs de celui où l'on vivoit, pour ne pas être ridicule. Elle obéit.

Je trouvois *Zulime* infiniment plus belle, habillée à la Persane, qu'avec toutes ses parures étrangeres. Ce ne fut pas tout ; elle ne pouvoit se résoudre à mettre un panier, malgré toute la bonne grace qu'on prétend qu'il donne au beau sexe.

Comme nous étions à disputer à ce sujet, un Abbé du bon ton, musqué, frisé, entra : je savois déjà que ces petits Messieurs sans conséquence, et l'on peut dire sans état, se produisoient par tout familierement, à la faveur de l'habit qu'ils portent; j'appris que celui en question avoit un logement dans l'hôtel où j'avois logé *Zulime,* et qu'il étoit déjà venu la veille lui demander la permission de lui faire sa cour : il prit un siége sans façon et, sans en être requis, dit librement son goût. Cet homme divin nous fut d'un grand secours ; il commença par faire le panégyrique des paniers[1], en termes qui engagerent *Zulime* à

1. Les paniers étoient alors la mode dominante en France, et c'etoit à qui en auroit de plus ridiculement grands.

se laisser enfin emprisonner dans ce triple cercle. En vain se croyoit-elle ridicule dans cet équipage; M. l'Abbé soutint toujours qu'il la trouvoit adorable. « Mais comment passer par les portes? disoit-elle. — Tournez-vous de côté, reprenoit l'Abbé, en embrassant votre panier comme une idole; êtes-vous obligée de vous asseoir dans un cercle, les paniers se croisent, et le temps se passe à les arranger. La Duchesse couvre la Comtesse, la Comtesse éclipse la Marquise, et ainsi de suite : voilà l'usage reçu. »

Un jeune Mousquetaire, qui entra sur ces entrefaites, me causa quelques surprises; il me parut d'abord si familier, que je crus qu'il connoissoit déjà *Zulime* fort particulierement. J'appris cependant par la suite de ses discours qu'il ne l'avoit pas encore vue ; mais qu'étant entré chez l'Abbé, où il avoit appris qu'il étoit chez une jeune étrangere, qui logeoit dans l'appartement voisin, il étoit venu sans façon lui offrir ses services et parler en même tems à son ami.

Cet excès de familiarité me fit connoître, mais un peu tard, le tort que j'avois eu d'amener *Zulime* en France : dans ses principes ne pouvant rien refuser aux hommes, je commençai à m'apercevoir qu'elle auroit bien des demandeurs. En vain je lui fis signe de congédier son monde, je fus obligé de dire tout haut que j'avois une visite à faire avec elle. Ces

Messieurs, quoiqu'à regret, tirerent enfin leur révérence, en lui offrant de la conduire à l'Opéra. « A l'Opéra, dit-elle, très volontiers ; c'est, dit-on, le spectacle par excellence. » Elle finit par prier ces Messieurs de l'y accompagner. J'enrageois de bon cœur. Un Mousquetaire et un Abbé, bonne compagnie. Enfin, la partie se trouva liée sans que j'eusse le mot à dire.

« Qu'avez-vous donc, *Dely?* me dit *Zulime*, quand nous fûmes seuls. — Ce que j'ai, repris-je avec humeur, vous aimez tout le monde. — Et pourquoi voulez-vous que je haïsse ces deux François? me dit-elle ; ils sont si aimables! Avez-vous vu toutes les politesses qu'ils m'ont faites? D'ailleurs ne venez-vous pas encore de me dire qu'il falloit suivre l'usage du pays où l'on étoit? C'est la coutume en celui-ci de recevoir tout le monde poliment. En France, une Dame à sa toilette est comme sur un trône; entourée d'adorateurs, elle ordonne et parle en Reine : sûre d'être obéie, d'un regard, d'un geste, elle fait des heureux. Oui, cher *Dely*, la France est le plus beau pays du monde ; demeurons-y toujours, croyez-moi; malgré toutes ses modes bizarres, j'aime Paris à la folie : il est, dit-on, le paradis des femmes. »

Comme j'étois pressé de rendre ma visite, le carrosse étant arrivé, je remis ma réponse à une autre fois ; nous nous rendîmes donc chez Madame *de Corcelange* (c'est le nom d'une de

ces aimables Françoises à qui j'avois parlé la veille) ; j'y trouvai son amie, ce qui me fit croire qu'elles demeuroient ensemble. Nous fûmes reçus on ne peut pas mieux. Les dames commencerent à s'embrasser, et tout le monde s'étant assis, *Zulime* ne manqua pas de jetter sans façon son panier sur mes genoux; et comme une Dame se trouvoit de l'autre côté, elle fit avec elle toutes les petites cérémonies prescrites par M. l'Abbé, dont on suivit les conseils de point en point.

D'abord on félicita beaucoup *Zulime* sur sa beauté, en l'assurant que l'habillement à la Françoise lui alloit à merveille. Enfin, après bien des discours vagues et peu intéressans, la sœur de Madame *de Corcelange*, que j'avois prise jusque-là pour son amie, ramenant la conversation au point où nous l'avions quittée la veille, me pria de leur conter plus au loug la disgrace de *Muley*, qu'elles avoient fort connu. Je la conjurai de dispenser un malheureux fils du triste récit des infortunes de son pere.

« Mais vous, Madame, lui dis-je, vous qui avez connu *Muley*, ne connoîtriez-vous point sa chere *Euphémie ?* vit-elle encore ? ne vous a-t-elle jamais parlé de *Dely ?*— Quels noms me nommez-vous ? s'écria Madame *de Corcelange;* qu'entends-je ! *Euphémie ! Dely !* Hélas ! *Euphémie* ne vit plus !

— Elle ne vit plus ! repris-je en pleurant; je venois dans ses bras me consoler de la perte de

mon pere, et la mort les a réunis! mort cruelle, que ne m'enlevois-tu avec eux!

— Quoi! vous êtes le fils de ce généreux Bacha, ajouta cette dame en retenant des larmes qui vouloient se mêler aux miennes; pourriez-vous me dire des nouvelles de ce *Dely* dont vous me parlez? *Euphémie* m'a confié cent fois qu'il étoit ce qu'elle avoit de plus cher au monde, après *Muley*.

— Vous le voyez devant vos yeux, lui dis-je: c'est moi, Madame, qui suis le fruit malheureux de cet amour si tendre dont vous fûtes témoin.

— Ah! permettez, reprit-elle en se livrant aux plus doux transports, permettez que j'embrasse l'aimable fils de mon amie. Oui, *Dely*, je veux vous servir de mere; vous pouvez me donner un nom si doux; j'en ai déja les sentimens: vous serez mon cher *Dely*, et je serai votre chere *Euphémie*. »

Pénétré de la vive reconnoissance, je remerciai cette Françoise compatissante des bontés qu'elle me témoignoit, et la priai, en lui présentant *Zulime*, de vouloir bien aussi la regarder comme sa fille, puisqu'elle étoit ce que j'avois de plus cher. Madame *de Corcelange* l'embrassa tendrement et l'invita à la venir voir le plus souvent qu'elle pourroit. Depuis ce jour nous lui rendîmes de fréquentes visites.

Nous fûmes le soir à l'Opéra; le jeune Mousquetaire qui épioit toutes nos démarches nous

y joignit, et je fus très mécontent de *Zulime*, qui ne cessa de le lorgner et de lui parler bas pendant tout le Spectacle. Lorsqu'à notre retour je voulus lui en faire quelques reproches, elle se mit à rire et me répéta, comme quelque chose de fort amusant pour moi, toutes les impertinenses que cet étourdi lui avoit débitées.

« Savez-vous, me dit-elle avec transport, que cet aimable François m'adore? il me l'a juré plus de vingt fois, et ses yeux me l'ont dit autant. Il m'a demandé de la reconnoissance. Hélas! pourrai-je ne pas en avoir?

— Vous ignorez sans doute, dis-je à *Zulime*, à quelle reconnoissance vous vous engagez?

— Je le sçais, reprit-elle avec tranquilité; mais il m'adore, et il doit venir me voir demain matin. »

J'étois prêt d'entrer en fureur; puis faisant réflexion que j'obtiendrois peut-être davantage par la voie de la douceur, je me modérai: « Quoi! *Zulime*, lui dis-je en lui baisant les mains, vous voulez donner un bien qui m'appartient! n'ai-je pas payé à votre pere le droit de vous posséder? n'êtes-vous pas mon Esclave: ignorez-vous que je suis maître de vous tenir renfermée dans le fond d'un Serrail, et de vous arracher pour toujours du commerce des hommes? Quoi! parce que je vous aime, vous voulez abuser de la liberté que je vous donne, pour trahir mon amour? est-il bien possible?

— Moi, vous trahir, reprit-elle en soupirant, y pensez-vous, *Dely?* obliger un autre, est-ce vous désobliger? quel est donc ce bien que je vous ravis? en serai-je moins à vous, quand vous le voudrez? quelle étrange chimére! pourquoi voulez-vous que je me perde? vous savez les menaces du grand *Jatab;* je serois éternellement privée du bonheur qu'il promet aux femmes fidelles à sa Loi. Cher *Dely,* si vous m'aimez, laissez-moi tenir ma parole! enfermez-moi après, vous le pouvez; je le sçais, je suis votre esclave; pour lors, ne voyant aucun homme, je ne serai pas exposée à les refuser, et je ne passerai pas pour une femme sans religion. »

En finissant ces mots, elle se mit à pleurer, et moi à rire d'un semblable discours, malgre le peu d'envie que j'en avois; car je ne laissois pas d'être fort embarrassé. J'aimois *Zulime;* je ne voulois pas lui parler avec aigreur.

Je me contentai de lui répéter qu'étant dans un Royaume où l'on adoroit un autre Prophête que *Jatab,* elle devoit se conformer aux Loix du pays où elle vivoit, et craindre la juste fureur du Dieu des François, qui défend aux femmes le commerce des hommes à qui elles n'appartiennent pas.

« Il en est donc des Dieux comme des Princes de la terre? me dit-elle après un moment de réflexion. — Oui, lui dis-je, les Dieux, ainsi que les Rois, ont chacun leur empire et leurs su-

jets : jaloux de leur puissance, malheur à ceux qui veulent s'y soustraire. Vous savez qu'à la montagne d'*Alphéa,* j'étois *Jatabiste* moi-même.

— Hé bien, reprit *Zulime*, je veux aller voir Madame *de Corcelange* et lui demander s'il est vrai qu'en France on défend aux femmes le commerce des hommes, car depuis peu à Paris, vous pourriez être mal informé. »

Je connoissois les sentiments de cette Dame; je commençai à avoir l'esprit un peu plus tranquille : « En attendant, dis-je à *Zulime,* vous aurez la bonté de remettre la partie. — Si vous vouliez, reprit-elle, m'excuser auprès de ce jeune François, je n'en aurai jamais la force... »

Plaisante commission ! je m'en chargeai; cependant je craignois que ce fat ne persuadât encore à *Zulime* qu'il y avoit encore des quartiers privilégiés, où tous les Dieux étoient les bienvenus, et où *Jatab* lui-même avoit plus d'un Autel, tel que le quartier de l'Opéra : on n'auroit peut-être pas manqué de le lui indiquer pour mettre sa conscience en sûreté.

Le soir du même jour, sur les onze heures, on vint frapper à une petite porte secrete de l'appartement de *Zulime.* Je courus ouvrir, c'étoit M. l'Abbé; comme ce n'étoit pas moi qu'il cherchoit, ma présence le déconcerta un peu. Il étoit en robe de chambre à prétention; un ruban couleur de rose ceignoit élégamment

sa tête ; un autre, attaché à son col, tenoit sa chemise entr'ouverte; on en voyoit aussi pendre à ses manches; enfin c'étoit le plus joli Abbé du monde, en déshabillé: il me dit sans trop d'embarras qu'il venoit passer la soirée avec sa voisine et entra.

« Je suis bien mortifiée, lui dit *Zulime*, de ne pouvoir tenir la parole que je vous ai donnée ; je veux savoir auparavant si, selon les Loix du pays, je peux recevoir un homme. »

M. l'Abbé, déconcerté d'une réponse à laquelle il ne s'attendoit pas, ne sçut d'abord que répondre. Pour le tirer d'embarras, je pris la parole et lui demandai si une femme pouvoit en France honorer également de ses bontés tous les hommes : il me répondit qu'en France il y avoit deux choses, les Loix et l'usage ; mais que, comme ils n'étoient pas toujours d'accord, chacun avoit la liberté d'agir à sa fantaisie et d'en user selon son goût.

« Vous pouvez, Monsieur, reprit *Zulime*, revenir demain à pareille heure ; je consulterai, et si j'apprends qu'il me soit permis de vous recevoir, je suis honnête femme. »

L'Abbé, persuadé qu'on se moquoit de lui, ne pouvant s'imaginer qu'elle parloit sérieusement, se leva, sortit en pirouettant sans faire de réponse, et je n'ai pas entendu parler de lui depuis.

Le lendemain matin, autre scène. On annonça, sous le nom de M. le Chevalier, notre Mous-

quetaire, que j'étois encore au lit. Surpris d'abord de me voir où il ne m'attendoit pas, il ne laissa pas de s'asseoir, et, prenant la main de ma compagne, la baisa sans façon.

« Je crois, dit *Zulime*, en se tournant de mon côté, que Monsieur veut baiser ma main !

— Plaisante question ! dit ce jeune étourdi. Monsieur doit être content. Seroit-il votre époux par hazard ? S'il se fût levé plus matin, nous ne nous serions pas rencontrés. On voit bien qu'il ne connoît pas encore la coutume de Paris.

— Cette fille est mon esclave, dis-je avec fierté au Chevalier.

— Quand je vous ai permis, Monsieur, poursuit *Zulime,* de venir me voir, j'ignorois qu'il fût défendu en France d'accorder ce que vous demandez.

— Hé, d'où diable tenez-vous cela, Madame? reprit le Mousquetaire ; je vous citerois tout Paris pour exemple du contraire, et même la Province : je veux vous faire connoître une douzaine de femmes de tous les états, qui suivent une maxime toute contraire, et je n'en suis pas moins le meilleur ami de leurs époux.

— Entendez-vous, *Dely?* me dit *Zulime,* une douzaine de femmes de tous les états !

— Oui, morbleu, de tous les états, reprit notre François ; des Duchesses, des Marquises, des Comtesses ; enfin de toutes les femmes que je vous montrai hier à l'Opéra, il n'y en a pas

une qui ne se fasse honneur et plaisir de recevoir chez elle un galant homme .

— Quoi! interrompit *Zulime,* cela seroit-il bien vrai? et ces Demoiselles qui chantoient et dansoient avec tant de graces sont-elles aussi polies que vos Dames de condition?

— Pour celles-là, reprit le Chevalier, c'est la fleur du beau sexe Parisien. Je veux bien en passer par leur décision; nous ne pouvons choisir de meilleurs Juges : elles décident souverainement et en dernier ressort, en matiere de galanterie.

— Non, reprit *Zulime,* j'ai une Dame de confiance que j'aime beaucoup : je dois la voir aujourd'hui, je lui en parlerai; revenez demain. »

Ce jeune homme très persuadé, ainsi que M. l'Abbé, que *Zulime* le jouoit, se retira assez mécontent.

« Vous l'avez fâché, me dit *Zulime,* quand il nous eut quittés; il ne reviendra plus; et si Madame *de Corcelange* vient à me dire que cela est permis, comment ferai-je pour tenir parole? faudra-t-il que je l'aille chercher moi-même? voyez à quoi vous m'exposez. »

Comme je connoissois les sentimens de la Dame que *Zulime* devoit consulter, je ne craignis pas de lui dire que je m'en rapportois à sa décision.

Elle se leva en toute diligence, s'habilla de même, et nous nous rendîmes chez l'aimable

Françoise, qui devoit décider cette singuliere question. Après le dîner on proposa la Comédie, qui devint le lieu d'une nouvelle scène, dont je ne pus être temoin, n'ayant pas pu être de la partie.

Zulime, qui avoit proposé ses doutes au spectacle, en revint toute rêveuse. J'aurois voulu lui parler un moment en particulier; mais comme il y avoit beaucoup de monde à souper, il me fut impossible : ce ne fut qu'à notre retour à la maison, que je pus savoir le résultat de la conférence; le rapport que *Zulime* m'en fit commença par des larmes.

» Il n'est que trop vrai, cher *Dely*, me dit-elle, qu'il est ici défendu aux femmes d'avoir commerce avec les hommes, qui n'ont pas un droit sacré sur elles, sous peine de devenir la proie des flammes éternelles, allumées par la main d'un Dieu vengeur : ce sont là les propres paroles de Madame *de Corcelange*. Les Loix du Dieu de ce Royaume, poursuivit-elle, sont encore plus rigides que vous ne pensez; elles vous excluent même de mon lit; le Dieu des François ne reconnoît point d'esclaves; nous sommes également, comme vous, l'ouvrage de ses puissantes mains. Tant que nous serons sous les Loix de ce Dieu sévere, cher *Dely*, je ne pourrai même être à vous : quel pays! quelles mœurs! »

Qu'avois-je à répondre! j'avois moi-même dit à *Zulime* qu'elle devoit se conformer aux

Lois du pays qu'elle habitoit, et craindre la juste vengeance du Dieu des François ; j'avois prononcé contre moi. « Quoi ! dis-je à la trop crédule *Zulime*, ne craignez-vous pas aussi Mahomet ?

— Sans doute, reprit-elle ; mais si j'avois le malheur de mourir en France, ce ne seroit pas lui qui me jugeroit : les Dieux, ainsi que les Rois, m'avez-vous dit aussi, ont chacun leur empire, et ils sont tous également jaloux de leur puissance. »

C'étoient mes propres paroles que cette Belle me répétoit : pouvois-je les combattre avec quelque avantage ? autre extrémité. Réduit aux prieres, on fut sourd à mes vœux ; *Zulime* refusa constamment de vivre avec moi ; la difficulté d'obtenir allumoit mes desirs ; je sollicitois avec fureur ce que j'avois négligé cent fois.

Zulime tint ferme ; il me fut impossible de la fléchir. J'étois inconsolable de lui avoir fourni des armes contre moi. Elle s'écrioit aussi de tems en tems : « Dieux du Ciel, pourquoi ne vous accordez-vous pas ? comment ce qui plaît à l'un de vous peut-il déplaire à l'autre ? »

Ses tendres regards me disoient sans cesse qu'elle souffroit autant que moi, et sa bouche me le confirmoit à chaque instant ; mais je n'en étois que plus à plaindre, puisque cette douce langueur que je lui voyois, en allumant de nouveaux feux dans mon cœur, n'y faisoit passer aucun rayon d'espérance.

Je me disposois à aller chez Madame *de Corcelange* lui faire quelques reproches sur les nouveaux sentimens qu'elle avoit inspirés à *Zulime* et lui conter mes peines, lorsqu'un Laquais m'apporta un billet de sa part, par lequel elle me prioit de l'accompagner à sa campagne, où quelques affaires l'appelloient : je renvoyai le Domestique en lui disant que j'allois le suivre.

De quel étonnement ne fus-je pas frappé en croyant reconnoître dans le billet que je venois de lire l'écriture d'*Euphémie?* j'avois de quoi éclaircir mes doutes. Je courus chercher les lettres que j'avois retirées de *Safar,* pour les confronter. Je vis bientôt que je ne m'étois pas trompé.

« Quoi! chere *Euphémie*, m'écriai-je dans les transports de ma joie, vous vivriez encore? c'est vous qui avez voulu me servir de mere! comment ai-je pu vous méconnoître aux tendres sentimens que mon cœur m'inspiroit pour vous? et devois-je attribuer à la simple amitié ceux que la nature vous inspiroit pour moi? Que j'étois aveugle! je vole embrasser vos genoux, et en vous montrant votre portrait et vos lettres, vous forcer à me reconnoître pour votre fils. »

Zulime, à qui je fis part de cette heureuse découverte, partagea avec moi le plaisir qu'elle me procuroit.

Après un moment de réflexion, je compris

que c'étoit par prudence qu'*Euphémie* m'avoit célé son véritable nom, et qu'ayant été mariée depuis son aventure avec mon pere, le nom de *Corcelange* étoit sans doute celui de son époux. Je ne pouvois accuser sa tendresse; j'en avois trop de preuves. Persuadé qu'*Euphémie* n'étoit plus, je n'avois encore fait aucun usage de ses lettres. Elle ignoroit sans doute qu'elles étoient en mes mains, quand elle m'écrivit cet heureux billet. Content de savoir que ma mere vivoit, je feignis d'ignorer un secret qui cessoit de l'être pour moi, et qu'on vouloit me cacher.

Quoique je n'eusse plus rien à craindre pour *Zulime,* je ne m'en séparois pas volontiers. Je me rendis donc avec elle chez Madame *de Corcelange,* qui nous mena à sa campagne. Un jour que je me trouvai seul avec elle, je la priai de me dire ce qu'elle savoit des amours d'*Euphemie* avec mon pere, et comment j'avois passé de France à Constantinople.

« Ah! mon cher *Dely,* me dit-elle en jettant un profond soupir, que demandez-vous à la meilleure des amies de votre tendre mere? Elle n'avoit, il est vrai, rien de caché pour moi

— Ne me refusez donc pas, lui dis-je, la douceur d'entendre parler d'elle puisque je ne puis lui parler moi-même.

— Il faut donc vous satisfaire, reprit Madame *de Corcelange* en pleurant : jugez, mon fils, par les larmes que je répands, combien *Euphémie* m'étoit chere.

— Ah ! Madame, interrompis-je en embrassant ses genoux, puisque vous daignez m'appeller votre fils et me servir de mere, daignez me permettre aussi de vous donner un nom si doux : oui, ma tendre mere, *Euphémie* elle-même ne me seroit pas plus chere. Entretenons-nous de ses malheurs et de ceux de mon infortuné pere.

— Votre mere, me dit cette aimable Françoise, avoit environ dix-huit ans quand *Mehemet Effendi Tefterdar* vint en France, il y a vingt ans, en qualité d'Ambassadeur de la Porte ; *Seid Effendi,* son fils, que nous voyons aujourd'hui chargé de l'Ambassade, étoit pour lors très jeune et ami de *Muley* votre pere ; il ne restoit à *Euphémie* qu'une tante très riche, qui l'aimoit uniquement ; comme cette Dame, qui lui tenoit lieu de mere, étoit fort répandue dans le monde, elle eut occasion de voir plusieurs fois *Mehemet Tefterdar* et *Seid Effendi*, qui se firent un plaisir de lui rendre des visites de tems en tems. *Muley,* le plus aimable de tous les hommes, les accompagnoit souvent ; la jeune *Euphémie* eut le malheur de lui plaire ; il ne lui déplut pas : voilà l'origine et la source des pleurs que je lui ai vu répandre tant de fois en secret. Bientôt les visites de votre pere devinrent plus fréquentes, et *Euphémie* n'étoit pas insensible.

« Quand on s'aime véritablement, on trouve toujours le moment de se le dire : rien de si

redoutable qu'un amant aimé. Votre mere trembloit de se trouver seule avec *Muley* et ne laissoit pas d'en chercher l'occasion; bien résolue de fermer son cœur à ses vœux, elle se prêtoit à les entendre. C'en étoit déjà trop. On n'écoute jamais un tendre amant sans danger. Le Dieu des cœurs en connoît le foible, et ce n'est pas par la raison qu'il triomphe. *Euphémie* étoit jeune, sans expérience, et *Muley* d'une figure séduisante ; quand on s'aime véritablement, qu'on se l'est dit, il est des moments où la vertu la plus sévère s'endort au bruit flatteur des passions; et si elle se réveille, ce n'est que pour gémir de sa foiblesse. Cher *Dely,* que de larmes vous coutâtes à *Euphémie!* faut-il que le souvenir de vous avoir donné le jour ait fait de son cœur le siége des remords les plus cruels?

« Sa tante qui l'aimoit, s'appercevant, mais trop tard, d'un penchant qu'il n'étoit plus possible d'arrêter, conduisit la triste *Euphémie* dans une de ses terres. Votre pere l'y suivit, et, feignant une maladie, laissa partir l'Ambassaceur. Ce fut près de Dijon que vous vîtes le jour pour la premiere fois. Vous passâtes du sein de votre mere dans les bras de *Muley*. Il vous remit lui-même entre les mains d'une nourrice et ne quitta la France que quand il put vous emmener avec lui. L'inconsolable *Euphémie* n'eut que des pleurs à donner à votre départ; son honneur perdu ne lui fournissoit

que trop de matiere à en répandre. Indigne de passer dans les bras d'un époux, elle rejetta long-tems tous les partis que ses grands biens et sa naissance lui attiroient. Forcée enfin de céder aux volontés de sa tante, qui savoit distinguer le crime de la foiblesse, elle épousa, il y a environ deux ans, un homme d'un âge fort avancé. A peine ont-ils été six mois ensemble, qu'*Euphémie* survécut à son mari et à ses malheurs. Bientôt elle eut à pleurer son honneur, son amant et son époux. Vous eûtes aussi, cher *Dely*, beaucoup de part à ses larmes; car ne recevant plus de nouvelles de votre pere, elle n'en recevoit plus de vous. Incertaine si *Muley* vivoit encore, ou s'il l'avoit entiérement oubliée, elle en bénissoit le Ciel. Mais l'instant d'après, elle aimoit mieux le croire parmi les morts : étrange effet d'une passion violente ! »

A ces mots, Madame *de Corcelange*, laissant échapper un profond soupir, s'arrêta, en passant son mouchoir sur ses yeux.

« *Euphémie* est donc morte, lui dis-je; menez-moi arroser sa cendre de mes pleurs. — Contentez-vous, reprit-elle, de pleurer à mes genoux. — Il est vrai, poursuivis-je, que je la retrouve en vous, puisque vous m'avez permis de vous appeller ma mere. Hélas! ma tendre mere, puissé-je ne vous plus quitter, nous parlerions sans cesse d'*Euphémie*. Je conserve son portrait : le voilà, c'est tout ce que j'ai hérité

de mon pere. Cette peinture ressemble-t-elle à ma mere ? sont-ce là ses traits ?

— Quel changement affreux ! s'écria-t-elle à cette vue, je vous reconnois bien, *Euphémie ;* c'étoient là vos traits à cet âge heureux... que les chagrins et les pleurs vous ont changée ! voilà votre fils devant vous, c'est l'image vivante de votre *Muley*. Pourquoi ne pouvez-vous pas dire à ce cher *Dely* que vous êtes sa mere ? »

Je tirai ensuite ses bracelets et sa bague. « Je reconnois encore ces bijoux », me dit Madame *de Corcelange,* en mêlant ses larmes aux miennes.

Je la priai de les accepter, en mettant moi-même la bague à son doigt et les bracelets à ses bras. Elle me laissa faire machinalement et les regarda un moment en soupirant; puis laissant tomber sur moi ses yeux mouillés de larmes :

« Hélas! s'écria-t-elle, que les tems sont changés, que celui où nous sommes est différent de celui auquel je vis *Euphémie* parée de tous ces ornemens ! ce fut par mes mains qu'elle en fit don à *Muley*. »

Vingt fois je fus tenté de me jetter au col de cette sensible Françoise et de lui dire qu'elle étoit ma mere ; mais la crainte de l'affliger encore et de lui déplaire en renouvellant ses douleurs me retenoit toujours.

Enfin, le jour de notre entrée publique étant

fixé au 7 janvier, je me rendis à l'hôtel de l'Ambassadeur. J'y trouvai une lettre de Constantinople. Impatient de savoir de qui elle pouvoit être, je l'ouvris : quel fut l'excès de ma joie quand je reconnus la signature de mon pere! « Vous vivez donc, cher *Muley*, m'écriai-je, et vos ennemis vous ont épargné. En quelle contrée passez-vous vos jours malheureux, que j'aille vous y rejoindre? »

Je lus sa lettre avec précipitation et tremblement, incertain de ce que j'allois apprendre : mon pere me marquoit que le sort, las de le persécuter, s'étoit enfin adouci à son égard; que le grand Visir lui avoit écrit de revenir à Constantinople, et qu'il y étoit remis dans toutes ses charges.

Dans la lettre de *Muley*, il y en avoit une pour *Euphémie*. Mon pere m'apprenoit que cette Françoise étoit ma mere. Il m'ordonnoit de la chercher par-tout, et si j'étois assez heureux de la retrouver, d'avoir pour elle l'amitié la plus tendre et le plus profond respect.

Aprés avoir fait part à *Zulime* de ces heureuses nouvelles, et avoir partagé avec elle le plaisir qu'elles me procuroient, transporté de la joie la plus vive, je volai chez Madame *de Corcelange*, qui s'évanouit en apprenant que *Muley* n'étoit point mort.

« Il vit encore! s'écria-t-elle, en regardant le Ciel languissamment; mais hélas ! il ne vit plus pour *Euphémie* ; il l'a sans doute oubliée .

— Non, Madame, lui dis-je, voici une lettre pour elle : à qui la rendrai-je ?

— Donnez, interrompit Madame *de Corcelange,* en l'arrachant de mes mains avec précipitation, donnez que je la lise. »

Elle l'ouvrit en effet et en fit la lecture à haute voix. A chaque ligne, la joie de son cœur venoit se peindre dans ses yeux et en faisoit disparoître cet air de langueur qui caractérise si bien les infortunés. Voici une copie de cette lettre ; on ne sera peut-être pas fâché de la voir ici.

BACHA MULEY

A EUPHÉMIE

M'aimez-vous encore, tendre Euphémie ? n'avez-vous pas eu l'injustice de me croire inconstant? Privé de tous mes biens et des emplois brillants que je possédois, le ciel m'est témoin que dans l'horreur de ma prison je ne regrettois que vous et notre cher Dely : il est en France ; c'est un secret que je lui ai célé : il doit vous remettre cette lettre. Si vous vivez encore, entretenez-vous ensemble du plus tendre des amans et du plus fortuné des peres. Je jouis de tout l'éclat de ma première fortune. Le tems a découvert mon innocence : mes ennemis sont confondus. Il ne manque à mon bonheur

que d'être sorti plus tôt de ma prison, pour accompagner en France Said Effendi et mon fils. Je vous aurois revue, ma chere Euphémie; nous aurions rappelé ces tems heureux où l'amour nous procuroit les douceurs qu'il nous a depuis fait payer si cher, en nous séparant l'un de l'autre. Puisse mon fils me retracer à vos yeux! Il vous aimoit sans vous connoître; nous lisions vos lettres ensemble. Lisez les miennes de même. Parlez-lui de moi, comme je lui parlois de vous. Adieu, chere Euphémie; je ne fais qu'arriver à Constantinople; je me dérobe aux affaires les plus pressantes pour vous écrire. Cette lettre sera dans peu suivie d'une plus étendue. Adieu; embrassez Dely pour moi.

Madame *de Corcelange* n'y manqua pas.

« Puisque je vous tiens lieu d'*Euphémie*, mon cher *Dely*, me dit-elle, je dois faire ce qu'elle feroit si elle étoit ici. »

A ces mots, elle me prodigua mille baisers.

« Je vais donc mander à *Muley*, lui répondis-je, que ma mere n'est plus; vous connoissez son amour pour elle, il en mourra de douleur. »

En prononçant ces derniers mots le plus tendrement qu'il me fut possible, j'examinai ma mere. Elle me parut un moment balancer si elle me dévoileroit son secret : ne pouvant plus y tenir, je la tirai d'embarras en me jettant à ses genoux, que je tins embrassés jusqu'à ce qu'elle m'eût fait un aveu si doux.

« Pourquoi, tendre *Euphémie,* lui dis-je, refuser de me reconnoître pour votre fils ? m'en suis-je montré indigne ? je sais que c'est à vous et à *Muley* que je dois ma naissance. Ah ! ma mere, ma tendre mere, vous pleurez !

— Ah ! mon fils, me dit-elle enfin, en me serrant dans ses bras, quand le Ciel vous rend un pere, quoi qu'il m'en puisse coûter, je serois cruelle et barbare de ne pas vous rendre une mere ; oui, ce sont les genoux d'*Euphémie* que vous tenez embrassés. Votre grande jeunesse m'empêchoit de vous confier un secret dont dépend mon honneur ; mais la nature, plus forte que toutes les bienséances, l'emporte dans mon cœur ; venez, mon fils, mon cher fils, venez, que nous écrivions de concert à *Muley :* apprenons-lui que le sort nous a heureusement réunis. »

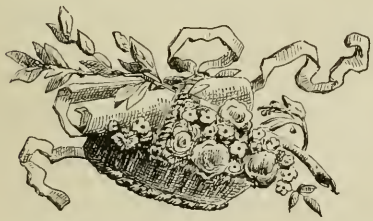
Au comble de la joie, que me restoit-il à désirer ? *Zulime* fut bientôt du secret. Madame *de Corcelange* lui a donné un appartement chez elle : elle la regarde comme sa propre fille.

Tous ces plaisirs tant vantés de la Capitale, et qu'on s'efforce de nous procurer, me sont insipides, au prix de ceux dont je jouis dans les bras de ma tendre mere. Mon bonheur seroit parfait, s'il pouvoit durer toujours, et si *Zulime* ne s'obstinoit pas à s'opposer à mes vœux. J'en suis réduit à soupirer à ses pieds, comme bien d'autres François, qui n'obtiennent

heureusement pas plus que moi, ce qui me console, préférant d'être privé de ses caresses au malheur de les partager avec des rivaux.

En vain *Achmet* a voulu faire de nouvelles tentatives auprès d'elle, *Zulime* l'a remis à son retour à Constantinople. J'aurai soin qu'il s'y contente de son *Atalide,* sa belle passion. J'espere qu'on ne sera pas fâché de voir à la suite de ces Mémoires les lettres qu'il écrit de Paris à cette Françoise : elles suppléeront au silence que je garde sur cette Capitale et serviront à détromper les François, qui s'imaginent que les Turcs sont peu propres à la galanterie.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



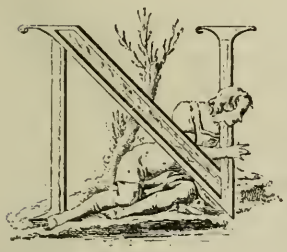
MÉMOIRES TURCS

SECONDE PARTIE

SECONDE PARTIE

PREMIÈRE LETTRE

D'Achmet Dely-Azet, Bacha à trois Queues, à Atalide, son esclave favorite.



ous sommes enfin arrivés à Paris, chere *Atalide :* quel pays ! quelles mœurs ! on nous regarde ici comme des hommes extraordinaires, d'un caractere singulier, d'une humeur mélancolique. Les François, élevés dans des idées qui leur sont particulieres, nous blâment de n'avoir pas ces façons vives.

ces légeretés, ces caprices, qui nous paroissent ridicules en eux, et qu'ils érigent en vertus.

Que je trouve la France différente du portrait enchanteur que je m'en étois formé, sur le récit charmant que tu m'en fis cent fois ! la terre, à t'entendre, n'a pas d'habitans plus accomplis. Non, belle Françoise, dans toute ta Nation, je ne trouve rien que tu ne surpasses à mes yeux. Te possédant dans mon serrail, je possede ce que la France a de plus aimable. J'en puis parler mieux qu'un autre; je mets toute mon étude à la connoître. De quel secours ne m'est pas à présent la langue de ta patrie, qui m'est devenue assez familiere, par l'habitude que j'ai eue si long-tems de te l'entendre parler et de te la parler moi-même!?

Content du rôle sans conséquence que je joue dans ce pays, de tous mes titres, je n'ai gardé que celui d'ami de *Said Effendi*. Sous *l'incognito* le plus sévere, je puis me dérober, quand je veux, au faste et à l'éclat qui l'environnent. Moins honoré, mais plus libre que lui, je suis maître de mes démarches et de mon tems. La bienséance et sa qualité d'Ambassadeur de la Porte le retiennent sans cesse avec ce qu'on nomme ici les gens de condition. Je puis les voir avec lui, et la gravité de son ministere l'empêche de descendre avec moi parmi le peuple et de jouir du plaisir d'en connoître les ridicules: amusemens plus agréables à mes yeux

que tous ces honneurs importuns qui le tiennent enchaîné dans une perpétuelle contrainte.

Je t'ai promis, belle Esclave, l'histoire fidelle de mon séjour en France et de toutes mes folies; il est juste de remplir mes engagemens, puisque ton cœur, au-dessus de la jalousie, ne connoît que le bonheur de me rendre heureux.

Rien de plus brillant que notre réception dans les villes qu'il nous a fallu traverser pour arriver à Paris. Je passe sous silence tous ces honneurs flatteurs, charmans à la vue et fort ennuyeux à lire, pour m'arrêter à une petite aventure assez plaisante, qui m'est arrivée sur la route.

Comme j'avois toujours coutume de précéder la marche de l'Ambassadeur, suivi de quelques-uns de mes esclaves, j'apperçus un jour, à l'approche d'un hameau, des hommes et des femmes en grand nombre, qui s'avançoient au-devant de moi sur deux colonnes assez mal rangées; celui qui marchoit à leur tête portoit un morceau d'étoffe blanche, suspendue à un bois assez long, en forme de drapeau; c'étoit, me dit-on, une Banniere; un autre le suivoit avec une croix. Je ne sçais ce que ces bonnes gens chantoient tous ensemble; cette espece de cérémonie étoit nouvelle à mes yeux. Je m'arrêtai un moment pour examiner si c'étoit à nous qu'on en vouloit, et je vis bientôt qu'on me prenoit pour l'Ambassadeur. Cette multitude d'hommes grossiers se mit à genoux.

Le plus respectable, sans doute, revêtu d'une espece de tunique blanche et portant un bonnet noir, s'approcha de moi : c'étoit ce qu'on appelle en France le Curé de la paroisse. Il me salua avec respect et me dit, en me donnant à baiser je ne sais quoi, qu'il portoit très précieusement :

« Le grand Prophête que je viens vous annoncer est autant au-dessus de *Mahomet,* que les cedres du Liban sont au-dessus de l'Alcoran : votre *Mahomet,* j'ose le dire devant le soleil qui nous éclaire, oui, votre *Mahomet,* tout grand que vous le croyez, n'est qu'un nain auprès de nos Prophêtes. Depuis huit jours entiers tous mes paroissiens, que vous voyez prosternés devant vous, font des vœux au Ciel pour obtenir le salut de votre ame. »

En finissant ces mots, il prit un petit bâton environné de crins par un bout, qu'il trempa dans de l'eau, et nous en jetta à travers le visage, en disant : *Kyrie Eleison.* Si ce bon vieillard n'eût pas fait cette auguste cérémonie avec autant de gravité, j'aurois cru qu'il vouloit se moquer de nous. Je me contentai d'essuyer ma barbe qu'il avoit mouillée et de me mettre en devoir de suivre mon chemin ; mais il ne me fut pas possible, les *Kyrie Eleison* continuerent, et on recommença à nous laver le visage tout de nouveau : c'étoit apparemment pour nous purifier. Après un bon quart d'heure, le Chef de cette troupe rustique reprit sa harangue, qu'il continua ainsi :

« Nous venons de prier tous les Anges du Paradis de vous prendre sous leur protection, de vous porter sur leurs ailes dans la Jérusalem céleste. Je l'espere de la bonté du Tout-Puissant ; s'il daigne vous convertir, gardez-vous de devenir Janséniste. *Jansénius* étoit un vrai Mahométan, et peut-être encore pis. Que sait-on? Ce n'est pas sans sujet qu'il a été excommunié par notre très saint Pere le Pape, qui a succédé à saint Pierre et aux Empereurs Romains. »

A ces mots, la mémoire manqua heureusement à notre harangueur. Il voulut recourir à son papier (car ce ne sont pas là de ces discours qui se font sur-le-champ) ; mais je le priai de me le donner en l'assurant bien que nous lirions à loisir ce qui lui restoit à nous dire. Il me le remit très dévotement, après l'avoir arrosé de cette eau qui étoit de toutes les cérémonies. Le reste de ce discours contenoit mille extravagances plus ridicules les unes que les autres. Je te l'envoie pour tes menus plaisirs : c'est une piece curieuse à garder.

Je crus en être quitte ; mais point du tout. Comme nous approchions du hameau, le bon Pasteur me pria de mettre pied à terre et de marcher à côté de lui, sous une espece de dais; ce que je refusai. Un homme en chemise et vêtu à peu près comme le vieillard qui nous rendoit ces ridicules honneurs, si ce n'est qu'il avoit la tête nue, faisoit de tems en tems

arrêter mon cheval pour me jetter, non plus de l'eau, mais du feu avec de l'encens au visage. Ce mal-adroit faillit vingt fois me brûler la barbe. Jusques-là cette marche m'avoit amusé; mais elle commença par m'incommoder, et comme ces honneurs étoient naturellement destinés à notre Chef, je déclarai à ces bonnes gens que je n'étois point l'Ambassadeur. *Said Effendi*, qui parut tout à coup avec une suite beaucoup plus nombreuse et plus brillante que la mienne, me délivra de ces importuns. Son Excellence ne voulut pas s'arrêter; ce qui désespéra le bon vieillard, qui alloit sans doute recommencer ses *Kyrie Eleison*.

Un dîné nous attendoit chez le plus opulent de cette bourgade. *Said Effendi* voulut faire mettre à sa table le respectable vieillard qui étoit venu lui rendre les mêmes honneurs qu'il m'avoit prodigués; mais il répondit très gravement qu'il seroit damné s'il mangeoit avec des Turcs.

« Je vous donnerois bien quelque argent, lui dit *Said* en plaisantant, pour soulager votre paroisse, que vous dites être très pauvre; mais je craindrois que l'argent d'un Turc ne vous damnât. — Oh ! ne craignez rien, interrompit le Curé avec zèle, je le tremperai dans de l'eau bénite, et je défie le Diable de s'en servir après pour nous nuire. »

Il présenta en même temps un plat à l'Ambassadeur, qui y mit quelques pièces d'or dans

un turban, que le bon Prêtre promit de faire servir de bonnet au Patron du village le jour de sa fête, après l'avoir purifié, bien entendu.

Nous continuâmes notre route. A peine fûmes-nous arrivés à la Capitale, belle *Atalide*, que mes premiers soins furent de chercher ta famille pour lui remettre les secours dont tu m'as chargé pour elle. Qu'elle en avoit besoin! que tu trouverois ton sort heureux, si tu pouvois le comparer avec celui de tes sœurs ! elles ne sont pas toutes également à plaindre ; mais le plus beau de leurs jours ne vaut pas le plus triste des tiens.

Ce ne fut pas sans peine que je découvris ta pauvre mere : reléguée dans le haut d'une maison presque inhabitable, où regnent la pauvreté et la misere, elle y traîne une vie languissante. A la vue de ces tristes lieux, mes entrailles s'émurent: tu m'as communiqué, chere *Atalide*, tes généreux sentiments. Mon cœur, formé par le tien, en a pris la douceur. Les Turcs ne sont pas toujours ce qu'ils paroissent. Tu peux leur rendre plus de justice qu'on ne leur en rend dans ta patrie. C'est dans le serrail qu'il faut nous voir pour nous connoître.

Ta mere frémit à ma vue ; toi-même ne frémis-tu pas la premiere fois que tu me vis?

« N'avez-vous pas, lui dis-je, une fille nommée *Atalide?* »

A ce tendre nom, elle soupira et me demanda

en pleurant, si j'en savois quelques nouvelles ! « Hélas ! me dit-elle, il y a près de cinq ans que je n'en ai ouï parler ! Un jeune François qui l'avoit enlevée périt, dit-on, en traversant la mer pour se rendre en Italie. Je n'en sais pas davantage. D'où connoissez-vous *Atalide ?* vivroit-elle encore ? qui vous a dit que j'étois sa mere ? comment avez-vous pu me trouver, et que venez-vous m'apprendre de son sort ? »

— Qu'*Atalide* n'est point morte, lui répondis-je, et qu'elle vous envoie des secours que vous n'attendez pas ».

En même temps je lui remis une bourse de ta part et lui promis de ne la laisser manquer de rien. Elle l'accepta avec une joie proportionnée au besoin qu'elle en avoit. Que ne fit pas cette respectable mere pour me remercier ! Plus curieuse qu'auparavant de savoir de tes nouvelles, elle me pria de lui en apprendre. Je lui dis que je t'avois mise auprès de mes filles et lui sauvai ainsi le désagrément de te savoir dans un serrail. Je lui en ai fait un mystere, parce que les François s'imaginent que nous régnons en tyrans sur les belles que nous y tenons captives. Tu le sais, chere *Atalide,* qui de nous deux donne des Loix à

La lettre que je remis à ta mere de ta part acheva de la convaincre que tu n'es point malheureuse. Elle en baisa mille fois les caracteres et voulut savoir par quelle étrange aventure tu

étois tombée entre mes mains. Je n'eus garde de lui dire que je t'avois achetée d'un Marchand d'esclaves, qui t'avoit fait prisonniere sur nos côtes, où une horrible tempête t'avoit jettée : je lui contai, ainsi que nous en étions convenus, que ton ravisseur ayant changé de dessein, t'avoit conduite à Constantinople, et que tu t'étois délivrée de ses mains pour t'engager de toi-même, et non comme esclave, au service de mes enfans ; elle parut satisfaite de ma réponse.

Une jeune fille des plus aimables, que je vis entrer, me frappa par la simplicité de ses habits, qui sembloient donner un nouveau lustre à ses charmes. La beauté, comme la vertu, n'a pas besoin d'ornemens pour paroître avec avantage. Nous croyons aussi bien que les Chrétiens, dont tu m'as vanté si souvent la morale, qu'on cesse d'être vertueux dès qu'on veut le paroître. J'ose dire qu'il en est de même de la beauté : veut-on la surcharger d'ornemens, elle s'évanouit. Les hommes, avec tout leur art, peuvent-ils prétendre de perfectionner ce que le Créateur a pris soin d'embellir ?

Je reconnus bientôt que la jeune beauté que je voyois étoit ta sœur : séduit par sa ressemblance avec toi, je ne fus pas maître de modérer mes transports. Elle recula au mouvement que je fis pour baiser une de ses mains : « Remettez-vous, lui dis-je, de votre frayeur ; ne craignez point de violence. Jugez mieux du motif qui me conduit ici. »

Ta mere lui dit que je venois de ta part leur faire du bien. Cette tendre fille se jetta à mes genoux en me demandant, les larmes aux yeux, si elle ne te reverroit plus. « Il ne tiendra qu'à vous, lui dis-je: voulez-vous venir avec moi ? je vous ferai un sort heureux.

— Non, me dit-elle, le Dieu que j'adore m'appelle ailleurs. Je brûle de me consacrer à lui pour toujours. J'en ai la volonté : pourquoi faut-il que je n'en aie pas la puissance?

— Quoi! ma fille, lui dit ta mere; cet Abbé respectable à qui je viens de t'envoyer, et qui m'avoit promis de t'aider de ses secours, après avoir éprouvé ta vocation, n'a donc rien fait pour toi ?

— Ah ! ne m'en parlez pas, reprit *Émilie,* c'est un monstre digne du courroux céleste. Qui l'eût cru ? » — Elle n'en dit pas davantage. Ses yeux mouillés de larmes exciterent ma curiosité et celle de ta mere. Nous pressâmes ta sœur de nous raconter ce qui lui étoit arrivé.

« Un Laquais ne m'eut pas plus tôt annoncée, nous dit-elle, que je fus introduite dans l'appartement de M. l'Abbé. Je traversai d'abord une antichambre, dont le luxe m'annonçoit que le Maître étoit bien en état de me faire du bien. J'entrai, pleine d'espérance, dans un cabinet superbe : l'Abbé de L*** se chauffoit, couché négligemment sur un sopha, environné d'un double paravent. « Approchez, belle enfant,

me dit-il. » J'avançai en tremblant et me tins un moment debout devant lui, les yeux baissés et les bras croisés, avec cette timidité, compagne des malheureux. M. l'Abbé, sans lever sa tête de dessus le triple carreau qui la soutenoit, me regardoit fixément. J'ignorois ses indignes desseins. Que l'on juge mal du monde! me disois-je en moi-même! A voir cet extérieur, qui semble ne respirer que la mollesse, qui diroit que cet Abbé ait tant de charité, et que c'est pour mon bonheur éternel qu'il me fait venir ici? Que je me trompois! « Approchez, ma chere, me dit ce monstre, avec une « bonté apparente, après m'avoir bien examinée. Vous voulez donc vous faire Religieuse? « Quel dommage! Dieu n'exige pas de si grands « sacrifices. On peut se sauver sans courir « s'ensevelir toute vivante! Vous me paroissez « si délicate, si aimable; que ne vous mariez-« vous plutôt. Vous savez ce que saint Paul dit « du mariage. Vous êtes bien capable de faire « le bonheur d'un tendre amant. Se peut-il que « vous cherchiez à fuir les hommes dans l'âge « des plaisirs? asseyez-vous sur ce sopha, petite, « ajouta-t-il en me serrant la main. Que crai-« gnez-vous? il faut bien que j'éprouve si votre « vocation vient d'en haut. »

« A ces mots, il me saisit d'une main, et de l'autre.... Je reculai d'indignation. Il me retint de force, et me tirant sur ses genoux : « Ne craignez rien, charmante *Emilie,* me dit-il; je

suis honnête homme. — Faites-le donc voir, lui répondis-je avec fierté. » En même tems il me présenta, pour me calmer, l'argent qu'il me falloit pour entrer dans un Couvent. « Je « verrai, poursuivit-il, si vous êtes reconnois- « sante et si vous refuserez de rendre heureux « un moment celui qui vous donne généreuse- « ment de quoi l'être toute votre vie, et pendant « une éternité. Ce n'est pas un crime si grand « que vous vous l'imaginez peut-être, que ce « que j'exige de votre bon cœur. Un peu de « foiblesse sera assez bien réparée par la vie « austere et retirée que vous menerez le reste « de vos jours. On ne peut que gémir foible- « ment sur des fautes que l'on n'a pas faites. » En finissant ce discours, il voulut me tirer sur ses genoux ; mais je m'arrachai de ses bras, et sortis en pleurant. »

J'ai appris depuis que les Abbés composoient une sorte de république d'hommes inutiles à l'État, sans talens pour la plupart, dont tout l'emploi est de ne point en avoir, et qui, sous l'habit sacré des Ministres de votre Religion, déshonorent les Autels qui les font vivre, en prêchant la pauvreté et la chasteté dans le sein de l'opulence et du libertinage.

Je frémis d'horreur au récit d'*Emilie,* en levant les yeux au Ciel, et rendant graces au grand *Mahomet* de m'avoir fait naître dans le sein des Musulmans. « Désabusez-vous, *Achmet,* me dit ta mere, nous avons, et en

grand nombre, des Ministres saints, dignes de votre vénération, de tous nos hommages et du Dieu qui les inspire. Pour un qui déshonore l'habit qu'il porte, j'en connois mille dignes de le porter : je ne me plains que du malheur d'avoir mal rencontré; mais il faut espérer que le Ciel me sera plus favorable. Il en est qui, pleins de zèle et de charité, pourront...

— Arrêtez, lui dis-je, c'est moi qui ferai le bonheur de la vertueuse *Emilie.* Je veux lui donner de quoi se consacrer à son Dieu; ses projets sont trop nobles, trop beaux, pour n'être pas couronnés de succès; la seule humanité suffit pour y contribuer; la vertu, l'honneur et la générosité sont de toutes les religions de l'univers. Non, *Mahomet* ne me fera point un crime d'avoir procuré un asyle à l'innocence. Il est de certaines vertus morales qui doivent s'exercer envers tous les hommes, en quelque religion et en quelque climat que le Ciel les ait fait naître. »

On nous traite ici de barbares, chere *Atalide :* qui des François ou de nous méritent mieux ce titre? que devenoit sans moi ta jeune sœur? que ne fit-elle point pour me témoigner sa reconnoissance? Faut-il que chez une Nation avide de gloire et qui se vante d'être policée, la vertu indigente et malheureuse ne puisse trouver un asyle qu'en payant? mais parmi des Peuples, chez qui l'on vend le droit de sépul-

ture au mort, on peut bien vendre une prison aux vivans.

Emilie, par mes soins, va être renfermée avec des vierges. Elle me vante sa félicité prochaine; mais je suis plus heureux qu'elle, puisque j'en suis l'auteur, et que j'ai le plaisir de t'apprendre une nouvelle qui ne peut manquer de t'être agréable.

Je voulus savoir de ta mere combien elle avoit d'enfans. « Il me reste encore deux autres filles, me dit-elle; mais que leur sort est à plaindre! et que je le suis moi-même de ne pouvoir faire cesser leur infamie! » Elle ne prononça ces dernieres paroles qu'en pleurant. Je fis ce que je pus pour arrêter ses larmes, en lui promettant de donner aussi des secours à tes autres sœurs. « Hélas! me dit-elle, avec le malheur de se perdre, elles ont encore celui de ne manquer de rien; de jeunes Seigneurs fournissent à leurs dépenses et sont les compagnons de leurs débauches. Pour achever de me désespérer et de se perdre, la cadette, *Lucile,* brigue une place à l'Opéra. »

Comme je ne faisois qu'arriver à Paris, je demandai ce que c'étoit que l'Opéra?

« L'Opéra est un de nos Spectacles, me dit ta tendre mere, où de jeunes filles voluptueusement parées s'assemblent sur les cinq heures du soir, pour étaler sur un théâtre tout ce qui est capable d'exciter des desirs violens et des

passions criminelles. Là, elles dansent avec indécence, chantent d'une voix luxurieuse et déclament d'un ton passionné, employant tous les arts séducteurs à allumer des feux, sur lesquels sont fondés les plus sûrs de leurs revenus. Enfin, c'est en public qu'elles commencent ces scenes licencieuses qu'elles achevent dans leurs boudoirs, avec ceux des spectateurs qui sont curieux d'en voir le dénouement. Plusieurs femmes servent à vos plaisirs ; plusieurs hommes servent aux leurs. »

Le sort de ces esclaves de tout un Peuple, chere *Atalide,* te flatteroit-il plus que le tien? Elles ont le public pour maître, et tu n'as que moi. Ce qu'elles font sur un théâtre, aux yeux du public, vous le faites en secret dans nos serrails. N'est-ce pas par vos chants, par vos danses que vous allumez nos desirs? maîtres que nous sommes de les éteindre avec celles d'entre vous qui nous a plu davantage, notre Loi nous le permet, et ce n'est que dans le secret que nous vous donnons la liberté d'exciter nos passions. La Loi des Chrétiens défend ces sortes de plaisirs, et c'est en public que des filles à leurs gages s'étudient à verser dans leur cœur des feux qu'ils appellent criminels. Peut-on raisonnablement penser qu'ils sont fermes dans leur croyance? Ton esclavage n'est-il pas plus heureux que la honteuse liberté de ces esclaves publiques? leur sort est envié : elles jouissent ici de quelque considéra-

tion ; elles y donnent même un certain ton à l'aveugle vulgaire : quel pays !

« Et vous avez une fille, dis-je à ta mere, qui veut entrer à l'Opéra ?

— Je suis assez malheureuse, me dit-elle, pour ne pouvoir l'empêcher. Les reproches que je lui en ai faits cent fois l'ont éloignée de moi. J'ignore jusqu'à sa demeure. Je languis en ce galetas. Elle le sait et ne daigne pas penser à moi. Une jeune personne veut-elle se perdre, tout lui rit ; mille protecteurs intéressés s'offrent à l'envi ; elle se trouve bientôt en état de se passer de ses parens. Est-elle vertueuse, chacun l'abandonne. Que devenoit *Emilie* sans vos généreux secours ? puisqu'un Ministre sacré de notre Religion accorde au crime ce qu'il refuse à la vertu, où trouvera-t-elle des protecteurs ?

« *Éloïse,* l'aînée de toutes mes filles, ajouta ta mere en fondant en larmes, est entretenue par je ne sais quel Duc, qui lui fait un sort brillant ; elle a changé jusqu'au nom de sa famille, elle le croit sans doute indigne d'elle. Mais elle se rend justice ; elle est indigne de le porter. »

Ta sœur, belle *Atalide,* jouissoit avec ce Seigneur d'un sort à peu près semblable au tien. Elle eût été heureuse, si les François pouvoient être constans. Une foule de Domestiques, ardens à la servir, prévenoient jusqu'à ses moindres desirs. Les habits les plus superbes,

les équipages les plus lestes étoient pour elle. Il sembloit qu'elle dédaignoit la terre; à peine vouloit-elle la toucher du bout du pied. On ne la voyoit que dans des chars dorés; ses regards portés de côté et d'autre, avec fierté, ne daignoient s'arrêter sur rien? Etoit-elle en compagnie, elle commençoit à parler à plusieurs et sortoit sans prendre la peine d'achever avec aucun. Venoit-elle au Spectacle, elle avoit les premieres loges et se plaignoit quelquefois de ce qu'on ne commençoit pas quand elle arrivoit. Dans un après-midi, elle paroissoit successivement dans toutes les promenades. Appercevoit-elle une robe d'un nouveau goût, il lui en falloit une semblable; plus riche encore, si cela se pouvoit.

Tes souhaits, charmante *Atalide,* sont plus bornés. Je t'en souhaiterois de plus grands encore, pour avoir le plaisir de te prouver que je ne céde en rien au généreux François qui adoroit ta sœur. Paris retentissoit du bonheur d'*Eloïse.* Toutes les femmes ambitionnoient son sort. A qui son amant n'avoit-il pas conté les faveurs qu'il en avoit reçues? Les François sont naturellement indiscrets. Un bonheur qu'on ignore cesse de l'être pour eux. Délicats en apparence, ils savent rarement jouir. Ils paroissent plus heureux que nous; mais nous le sommes plus qu'eux. Le principe de notre félicité, indépendant du public, se trouve au fond de notre cœur. Ont-ils fait une nouvelle

conquête, ils la produisent. On la voit aux Spectacles avec eux. Ils lui parlent confidemment aux yeux de tout le monde. Combien cet amour si vif en apparence et qui fait tant de bruit dure-t-il? un printems; quelquefois moins encore. En voici la preuve.

Le Duc de B***, dégoûté d'*Eloïse,* chercha bientôt à s'en défaire et trouva des prétextes pour servir de voile à son inconstance. En manque-t-on quand on cesse d'aimer? Une femme commence-t-elle à plaire à un François, c'est un prodige à ses yeux ; veut-il la quitter, elle a mille défauts.

Eloïse, abandonnée, tomba du faîte des grandeurs; son orgueil s'évanouit. En vain eut-elle recours aux larmes, on ne daigna pas les essuyer. Contrainte de quitter son appartement, il fut occupé par une nouvelle conquête : sa vanité mal entendue fut quelque tems à se défaire de la douce habitude d'avoir tout en abondance. Elle continua ses folles dépenses, dans l'espérance de pouvoir encore plaire. Ici les femmes se croient jeunes à tout âge. Mais son tems étoit passé. Les graces fugitives avoient fait place à la misere, lorsqu'un petit-maître suranné daigna encore jeter les yeux sur elle. Il vient de la mettre dans ses meubles; on dit qu'il change tous les mois, ta sœur vieillit tous les jours. Bientôt elle deviendra la proie des Laquais qui l'ont servie.

Tel est, dit-on, en France le sort de celles

qui sont consacrées à l'amour; et Paris est plein de ces vieilles coquettes, qui, manquant de tout, ne conservent que le triste souvenir d'avoir été heureuses, et l'idée d'un homme qui les dédaigne après les avoir adorées. Voit-on parmi nous, chere *Atalide,* quelque chose de semblable? Nous jouissons, il est vrai, de plusieurs Esclaves, que nous tenons renfermées; mais nous passons de l'une à l'autre, sans abandonner celles que nous quittons.

Que *Mahomet* connoissoit bien le cœur de l'homme, quand il ne voulut point le borner dans ses plaisirs! Ce grand Législateur ne pouvoit s'imaginer que le Souverain de l'univers n'eût mis tant de desirs impérieux dans notre cœur que pour l'unique plaisir de nous les faire combattre. Que nous jouissions d'une femme de plus ou de moins, dit ce Prophête dans un chapitre de l'Alcoran, qu'en revient-il de plus à la gloire du Créateur, pourvu que son nom soit sacré parmi nous, que nous célébrions sa puissance et que nous chantions ses louanges? Pourquoi supposer un Dieu jaloux qui s'offense de notre félicité, après nous avoir créés pour être heureux? N'en doute pas, belle Esclave, c'est le caprice des hommes qui a produit cette vertu bizarre, qui condamne l'homme à la jouissanee d'une seule femme. Que m'importe que la Religion des Chrétiens soit plus parfaite que la nôtre, si nous sommes

plus parfaits qu'eux? Nous manquons à moins de devoirs, puisqu'ils ont de plus que nous la plus séduisante des passions à combattre, et qu'ils la combattent si peu.

Où m'emporte mon zèle, aimable *Atalide!* ce discours te déplaira sans doute; je sais que les préjugés de ton enfance ne sont pas encore bien effacés de ton cœur, que ta Religion lui parle encore; je me dis tout ce que tu me dirois si tu pouvois me répondre. Peut-être que le sort de ta sœur *Emilie* te paroît préférable au tien. Ne regretterois-tu pas ta patrie? Si tu connoissois les hommes qui l'habitent, tu oublierois bientôt une terre qui ne mérite pas de te posséder. Vois le sort d'*Eloïse!* n'es-tu pas ce qu'elle fut dans le tems le plus brillant de sa vie? Sans rien craindre de mon inconstance, quand mon goût pour toi deviendra moins vif, les douceurs de l'amitié succéderont aux transports de l'amour, et l'amour renaîtra de l'amitié. Si tu me conduis toi-même quelquefois de jeunes Esclaves pour rallumer mon amour éteint dans tes bras, avec quelle ardeur ne retourné-je pas à tes pieds, quand mes feux rallumés me font espérer d'être encore heureux avec toi!

Adieu, belle *Atalide;* repose-toi sur ton cher *Achmet* du soin de ta famille. Je la visite souvent: elle t'est chere; pourroit-elle ne me l'être pas? Toujours occupé de bonheur de te plaire, je ne pourrois vivre éloigné de toi, si je ne te

rendois mon absence précieuse, en te donnant en ces climats éloignés des preuves de mon amour.

Vivez toujours toutes en bonne intelligence. Amusez-vous à la peinture, à la broderie, à la danse et à la musique. Parlez souvent de moi dans vos entretiens. Desirez ma présence. Préparez de nouveaux jeux. Inventez de nouvelles façons de combler mes désirs. Faites-en votre étude principale. Que de jours heureux vont suivre mon retour! C'est à toi, belle *Atalide,* que je brûle de consacrer le premier. — Adieu.

RÉPONSE

D'Atalide à Achmet, son Seigneur.

QUOI! Seigneur, vous daignez penser à votre Esclave et vous abaisser jusqu'à lui rendre compte de votre séjour [en France]? quel excès de bonté! il semble que vous n'ayez entrepris ce long voyage, que pour m'attacher à vous par de nouveaux bienfaits. Hélas! comment voulez-vous que je les reconnoisse jamais? je ne possede rien que je ne tienne de votre générosité: triste état pour une ame reconnaissante. Tombée dans l'esclavage, devois-je m'attendre à un sort si heureux? Soit que je me rappelle le passé, ou que je jette les yeux sur le présent,

tout me dit que je n'y suis point confondue parmi cette foule de femmes de toutes les Nations qui peuplent votre serrail. Qu'ai-je fait qui ait pu me mériter cette faveur insigne ?

A peine fus-je en votre puissance, que vous me distinguâtes de mes compagnes. Permettez-moi, Seigneur, de me rappeler ces temps heureux : c'est adoucir la peine que me cause votre absence. Je ne vous reçus point dans mes bras comme un maître impérieux ; mes larmes vous toucherent. Il étoit nouveau pour vous de trouver de la résistance dans une Esclave. Mes refus exciterent vos désirs, et mes prieres modérerent vos transports. « Hé bien, me dites-vous, attendri par mes pleurs, je te jure par *Mahomet* que je n'obtiendrai jamais tes caresses qu'à titre de faveur : assez d'autres briguent l'honneur de me prodiguer les leurs : puisque je trouve dans ma vie une femme qui me résiste, c'est à force de bienfaits que je veux la vaincre. »

Je ne m'étois pas attendue, je l'avoue, à trouver de si généreux sentimens dans un Turc : je m'en étois fait un portrait redoutable. Mais dès ce jour, Seigneur, je devins votre Esclave à plus d'un titre ; et ces idées barbares que je m'étois formées d'un serrail s'évanouirent en un instant. Vous partîtes pour commander l'armée qui marchoit contre les Perses. La douleur que j'eus de me voir séparée de vous m'apprit combien je vous aimois déjà, et les alarmes où me jetta votre absence me le

confirmerent de plus en plus. Vous revîntes couvert de lauriers, vainqueur de vos ennemis et de mon cœur. Vous dûtes vous attendre à plus d'une victoire. La fortune n'abandonne et ne favorise jamais à demi. Ses excés sont connus.

Je fus la premiere de vos Esclaves que vous daignâtes visiter à votre retour. Vous jurâtes même de n'en voir pas d'autres, que vous ne m'eussiez rendue sensible. Le moment n'étoit pas loin. Les étoffes superbes que vous me rapportâtes de Perse, ne furent point ce qui me fit céder à vos transports. De tous vos dons, celui de votre cœur me fut le plus précieux. Enfin, un jour, je ne me le rappelle, Seigneur, qu'avec un doux frémissement; quel jour! vous entrâtes à votre ordinaire dans l'appartement séparé que j'occupois. J'étois encore couchée. Je ne vous vis pas plus tôt, que je présageai ma défaite. J'avois alors l'imagination échauffée des rêves charmans qui m'avoient occupée toute la nuit. Que ne vous dirent point mes yeux! vous demandâtes ma main; je vous la donnai en tremblant; vous la baisâtes. Je n'eus pas la force de la retirer. Quel moment! « Je vais donc triompher, chere *Atalide,* me dites-vous! » Si je ne vous répondis rien, que mes regards embarrassés furent éloquens et servirent bien d'interprête à mon cœur! j'aurois voulu que les ombres de la nuit m'eussent dérobée à moi-même; mais bientôt dans vos bras, occupée de

vous seul, je ne pensai plus au jour qui nous éclairoit. Vous fûtes heureux. Pourrois-je dire que je ne le fus pas moi-même? Depuis ce jour, que je ne crains pas d'appeler le plus beau de ma vie, eûtes-vous à vous plaindre de moi? Ardente à prévenir jusqu'à vos moindres désirs, à les exciter même, n'ai-je pas mis toute ma gloire à vous en procurer ?

Ce sont là, Seigneur, les idées délicieuses qui m'occupent pendant votre absence. Pensez-vous quelquefois à la plus tendre de vos Esclaves? Mais, que dis-je? ma mere à qui vous avez rendu la vie, la plus jeune de mes sœurs mise, par vos libéralités, dans un asyle sacré ; tous ces bienfaits versés sur ma famille me permettent-ils d'en douter ? Oui, vous pensez à moi, Seigneur; vous m'aimez, je ne puis en douter; et cette douce idée met le comble à mes vœux.

Le tems que je dérobe à mon cœur sans cesse occupé de vous, je le donne à la peinture; et pour vous retrouver, je m'amuse à tracer sur une toile ces traits aimables qui m'ont charmée en vous ; c'est au fond de mon cœur que je vais les chercher ; ils y sont si fortement gravés, qu'il n'en échappe pas un seul à mon pinceau. Je défie le Peintre le plus habile de mieux réussir que moi. L'amour me répond du succès : ce Dieu est un bon guide.

La jeune Géorgienne, si adroite en ouvrages de tapisserie, travaille aussi à vous retracer à

ses yeux par le secours de ses laines artistement nuancées. Elle se flatte que son aiguille l'emportera sur mon pinceau. Je la crois plus habile que moi : mais je vous aime plus qu'elle. L'Italienne vous compose des chansons, qu'elle mettra, dit-elle, en musique. L'Espagnole, rêveuse et mélancolique, cache ce qu'elle fait et dit seulement qu'elle pense à vous. Toutes les autres s'occupent, chacune selon son talent, à faire quelque ouvrage digne de vous être présenté à votre retour.

Envoyez-nous quelques livres François. Pour nous amuser, sur-tout des Piéces de théâtre. Nous vous les jouerons, cher *Achmet :* puissent-elles vous faire oublier les délices de Paris ! Engagez, s'il se peut, quelques jeunes Comédiennes à vous suivre, pour multiplier vos plaisirs, de concert avec nous.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de vos amours en France : Paris est le centre des plaisirs. Craindriez-vous de me rendre jalouse ? mais non, vous savez que depuis près de cinq ans, accoutumée à vous voir passer de mes bras dans ceux d'une autre, et revenir ensuite dans les miens, vous savoir heureux m'a toujours tenu lieu de tout : de tous les plaisirs, c'est le plus grand dont puisse jouir une âme généreuse.

Que la force de l'habitude ne peut-elle point sur notre cœur et sur notre esprit ! elle nous conduit par des chemins inconnus, qui, d'abord

révoltans, finissent par nous accoutumer insensiblement à tout voir d'un œil égal : avec le tems, les préjugés disparoissent. Quand j'étois en France, qui m'eût proposé de vivre dans un serrail m'eût fait frémir. La seule idée de me livrer à un Turc eût été capable de me faire mourir d'effroi. Quelle prévention ! aujourd'hui à Constantinople, dans un esclavage que vous avez su me rendre aimable, le serrail, vu de plus près, me paroît un séjour délicieux. L'habitude d'y jouir d'une vie exempte de soins et toute consacrée à l'amour a totalement changé mon cœur. La liberté n'a plus de charmes pour moi : oui, qui m'offriroit de me conduire à Paris dans le sein de ma famille, je refuserois d'y suivre un autre que vous, Seigneur.

Si quelque jeune Françoise avoit les mêmes préjugés que je me reproche sans cesse d'avoir eus, daignez lui communiquer ma lettre. Puisse-t-elle la rendre plus sensible à vos desirs, et jalouse du bonheur dont je jouis, il lui paroîtra sans doute bien surprenant de me voir souhaiter une rivale de plus. Dites-lui, pour l'étonner encore davantage, que j'en ferois mon amie. Adieu, Seigneur ; vous pouvez sans craindre m'apprendre le bonheur dont vous jouissez. Je ne suis jalouse que de votre cœur.

Ne me parlez plus de ma sœur *Émilie,* la vie retirée qu'elle mène dans un cloître me reproche trop la mienne. Je ne suis pas maî-

tresse de certaines idées qui naissent malgré moi dans mon esprit à ce sujet. Oui, j'ai envié son sort, tout heureux que soit le mien. Telle est la force d'un préjugé né avec nous, et fortifié par l'éducation : le pourrez-vous croire, Seigneur? j'ai eu besoin de tout mon amour pour.... je finis. Le bonheur de ma sœur se peint à mes yeux avec trop de charmes. Je cours, pour le bannir de mon esprit, donner quelques coups de pinceau à votre portrait. C'est le remede à tous mes maux. Adieu.

SÉCONDE LETTRE

D'Achmet à Atalide.

Tu le veux, belle *Atalide,* je vais te rendre compte du tems que je passe loin de toi. Le plaisir n'en occupe qu'une partie. Je consacre l'autre à la connoissance des ridicules de ta Nation. Ce n'est pas une petite étude. Quelle variété dans les caracteres et dans les mœurs! source inépuisable de réflexion pour moi.

Cette grande Ville n'est peuplée que de Comédiens, qui se donnent sans cesse en spectacle les uns aux autres. Les maisons, les promenades, les rues, voilà les théâtres que je fréquente le plus : chaque jour y fait voir à mes yeux de nouvelles scenes, et des plus intéres-

santes. La Comédie n'en est qu'une image imparfaite. Si l'ennui m'y conduit quelquefois, pour voir jouer les précieuses ou les coquettes, en tournant le dos aux Acteurs, j'en trouve dans les loges de bien plus ridicules encore : joue-t-on le fat? j'en vois dix sur les gradins * et dans les balcons, cent fois plus fats que celui que l'on représente. L'art n'imite qu'imparfaitement la nature. Suis-je à l'Opéra? même spectacle. J'aime mieux entendre la conversation de ce qu'on nomme ici un petit-maître, que la voix la plus brillante. Qu'apprendrai-je, en écoutant ces voluptueuses Syrenes? quelques fadeurs sans cesse rebattues; mais si je prête l'oreille à ce qui se dit à mes côtés, je connois en un moment le caractere et les aventures d'une douzaine de femmes. Je sais que dans la loge vis-à-vis la mienne, est une fille sans nom, entretenue par un Seigneur de la Cour; qu'il lui donne cent louis par mois, qu'elle a le secret de doubler par les infidélités qu'elle lui fait.

« Ah! voilà Madame *d'Armel,* s'écrie un jeune étourdi : cette vieille folle continue toujours d'entretenir le petit Marquis. Le voilà avec cette creature que j'ai moi-même entretenue autrefois. Il la fait, dit-on, passer pour une femme du bon ton : elle est vraiment gentille. Je l'avois prise, après cette Danseuse sémillante

1. Les Gradins subsistoient alors sur nos théâtres.

que caresse le Comte de B... qui vient de céder enfin sa précieuse au Duc de T... — Voici l'Abbé de Saint-D..., dit un autre. Parbleu! il en tient. On dit qu'il est amoureux de la nouvelle Actrice, et qu'il lui a déjà proposé de partager avec elle une vingtaine de mille livres de rente que lui rend l'Abbaye qu'il vient d'obtenir.

Tous ces sots propos, chere *Atalide,* ne valent-ils pas bien une ariette? J'enrage quelquefois contre la symphonie qui me fait perdre quelque chose de plus intéressant que toutes les sottises que débitent les Acteurs d'un ton héroïque.

C'est ainsi que toutes les fois que je vais aux Spectacles, j'apprends quelque chose de nouveau. Au commencement de mon séjour à Paris, quand je voyois une Dame dans une loge avec un homme, je le croyois son mari. Que je m'abusois!

« Détrompez-vous, me dit un jour un certain fat, à qui je faisois part de mes réflexions; ce que vous dites là est du plus mauvais ton. Un époux avec son épouse, y pensez-vous? on diroit par-tout qu'il en est amoureux. Jugez s'il se feroit siffler. Il n'est rien de si bourgeois. A peine cela se voit-il aux Secondes : pour le Paradis, passe.

— Quoi! lui dis-je, un François d'un certain état, qui a choisi une femme pour sa compagne, qui doit, selon sa Religion, se contenter

d'une seule et ne faire avec elle qu'un corps et qu'une ame, se feroit siffler, dites-vous, s'il l'accompagnoit aux Spectacles? avec qui donc veut-on qu'il aille! les autres lui sont interdites.

— Ah! vraiment, me répondit ce jeune fou, vous pensez plus à notre Religion que nous n'y pensons nous-mêmes. Je n'avois, parbleu! pas encore fait cette réflexion-là. Elle n'est pas mauvaise; mais je ne vous conseille pas de la communiquer à d'autres : on se moqueroit de vous. Vous ne savez pas apparemment, vous diroit-on, qu'il y a deux choses dans une Religion : la spéculation et la pratique. Je suis un bon Chrétien en spéculation, par exemple.

— Mais, Monsieur, dis-je à cet homme, que sert de croire, si l'on n'agit pas selon sa croyance?

— Je n'en sais pas tant, me répondit-il; je n'ai pas fait ma théologie. Parlez à Monsieur l'Abbé que voilà. Il vient d'être reçu tout récemment Docteur de Sorbonne. Il sait encore ses cahiers par cœur.

— Qui! moi, dit l'Abbé, parler de théologie à l'Opéra? cela seroit nouveau; je ne suis pas si pédant : je prêche dimanche aux Cordeliers, Monsieur peut venir m'entendre. »

Je promis d'y aller et n'y manquai pas. Croirois-tu, belle Esclave, que cet homme, après avoir ordonné des jeûnes et des mortifications, s'étendit sur le danger qu'il y avoit

d'aller aux Spectacles et soutint qu'il n'y avoit point de salut pour ceux qui les fréquentoient? En sortant de là, un bon équipage le conduisit chez lui, et le soir je le vis se promener au Luxembourg avec des Dames, en attendant l'heure de la Comédie. Quel Ministre! rien de si commun à Paris que d'en trouver qui lui ressemblent.

Ce sont les Abbés, dit-on, qui ont amené la mode en France d'entretenir des femmes et de les mettre dans leurs meubles, ne pouvant décemment en avoir chez eux. Ils ont eu bientôt des jaloux de leur bonheur : chacun s'est empressé de suivre leur exemple. Un homme qui passe pour galant dans le monde ne manque jamais d'avoir quelques-unes de ces femmes, que l'on prend par air, que l'on garde sans amour, et que l'on quitte sans peine. Un Seigneur de la Cour en a-t-il abandonné une, c'est à qui l'aura au sortir de ses mains sacrées. Les favoris de Plutus se la disputent.

Les François qui nous blâment à l'égard du beau sexe se rapprochent ainsi insensiblement de nos mœurs. Nous réunissons plusieurs femmes dans un seul endroit, pour servir à nos plaisirs. Ils ont aussi plusieurs Belles; mais ils les dispersent dans différents quartiers, pour en faire le même usage que nous. Ils les rassembleront bientôt dans un serrail. Un Prince n'a qu'à en donner l'exemple : peut-être quelqu'un l'a-t-il déja fait. Voyageur curieux,

j'ai voulu suivre la mode du pays où je me trouve, pour être en état de juger si la méthode Françoise est meilleure que la nôtre.

L'occasion de trouver de ces femmes qui servent l'amour sans le connoître n'est pas ce qui manque ici. Rien de plus respectable et de plus méprisable à la fois, que le sexe en France. Il porte tout à l'excès. Une femme retenue l'est ici plus qu'un homme. S'abandonne-t-elle au plaisir, elle donne dans l'autre excès. En renfermant les femmes, nous les empêchons, il est vrai, de faire éclater leur vertu ; mais comme la plupart sont fragiles, nous les mettons à l'abri de leur propre foiblesse : chaque pays a ses usages, et quoiqu'ils paroissent opposés en apparence, ils tendent souvent également au même but : au bien.

Ce que je ne puis comprendre, c'est que les François, qui trouvent je ne sais quoi de sauvage dans la Loi qui permet à Constantinople de vendre des jeunes filles, ne sont pas étonnés de les voir ici se vendre elles-mêmes au plus offrant, et trafiquer encore de leurs appas en détail avec le premier venu. S'il est vrai qu'une de nos deux Nations soit encore barbare, à laquelle doit-on donner ce nom? J'ai plus de femmes sous mes loix, en cette Capitale, que dans mon serrail. Voici la différence que je mets entre elles et vous. Celles que j'entretiens en France ne se connoissent point, et vous vous connoissez toutes : accoutumées à ne plaire

qu'à votre maître, l'impossibilité de pouvoir le tromper vous attache à lui seul. La liberté dont jouissent ici les filles dévouées au plaisir les rend incapables d'un vrai attachement. L'argent me donne ici le même pouvoir sur elles que celui que *Mahomet* m'accorde sur vous : ce que vous faites par obéissance, par devoir, elles le font par intérêt.

Quand nous vous avons une fois achetées, vous êtes à nous, et cela est juste; mais une femme à Paris, après s'être vendue vingt fois, est encore libre de s'exposer à l'encan, sans que personne y puisse trouver à redire. Ainsi la plus belle d'entre vous n'a pas tant rapporté à celui qui me l'a vendue, qu'une jeune Parisienne peut gagner ici en quinze jours, — pouvant se vendre quinze fois, sans cesser d'être à elle.

Toutes les Françoises ne se ressemblent pas. Il en est d'un caractère doux, aimable et digne de faire le bonheur du plus accompli des hommes. Telle est la première Dame que j'ai connue en France. Je te posséde, belle *Atalide :* je m'applaudis d'avoir en ma puissance peut-être l'unique qui lui ressemble.

La marquise *de Chambertin,* que je mets en parallèle avec toi, est une de ces brunes piquantes dont les graces de l'esprit le disputent à celles du corps. Comme l'appartement de cette Françoise donne sur la rue de l'Hôtel de notre Ambassadeur, j'eus occasion de l'appercevoir plusieurs fois à sa fenêtre pour nous

voir; car un Turc est ici quelque chose de si extraordinaire, qu'on ne peut assez le considérer. Tout Paris se moque de cette sotte curiosité, et tout Paris ne laisse pas de l'avoir.

Un soir que je m'avisai de passer plusieurs fois sous les balcons de cette Belle, je rencontrai une de ses femmes. Je l'abordai et la priai poliment de m'apprendre qui étoit la Dame qu'elle servoit. « C'est une jeune Veuve, me dit-elle, qui est venue à Paris pour un Procès, qu'elle vient d'avoir le malheur de perdre. Je suis avec elle, il est vrai; mais je vais la quitter. Elle m'a donné mon congé, n'étant plus en état de me garder. Elle s'obstine à rejetter avec aigreur mes avis salutaires. Que je la plains! ne faut-il pas s'accommoder au tems? Si elle vouloit m'écouter, elle feroit bientôt la meilleure maison de Paris, et je ne donnerois pas alors sa condition pour une autre. Pour moi, ajouta cette fille, ne sachant depuis long-temps comme est l'argent de ma maîtresse, je fais ce que je peux. Madame, toujours retirée seule dans le fond de son appartement, en proie aux chagrins qui la rongent sans cesse, me laisse assez libre de mon tems. Une maîtresse qui paye mal n'est pas exigeante. »

Je demandai à cette fille officieuse si on ne pourroit pas voir cette belle affligée? « Il est assez difficile, me répondit-elle; le charme de la solitude est l'unique plaisir auquel se livre ma trop sensible maîtresse, digne, hélas! d'un

meilleur sort; mais écoutez, monsieur le Turc, car vous me paroissez galant-homme, nous avons donné congé au maître de la maison que nous occupons : vous pouvez venir demain matin, sous prétexte de vouloir louer; je vous introduirai moi-même, et comptez sur moi. »

Je trouvai ce moyen simple et assez bien imaginé; j'eus cependant regret de voir qu'il falloit attendre. Tu sais, belle *Atalide,* combien je suis vif et ardent dans mes desirs : les obstacles m'irritent; il fallut cependant m'armer de patience.

Je ne manquai pas le lendemain de me trouver au rendez-vous, sur les onze heures; la Marquise étoit à sa toilette. Cette aimable Françoise me reçut avec politesse et, me conduisant elle-même par-tout, me vanta la commodité du logement qu'elle quittoit, disoit-elle, à regret.

« Hé pourquoi le quitter, Madame? lui dis-je. — Hélas! un Procès de conséquence perdu, me répondit-elle en soupirant, jette bien du dérangement dans les affaires d'une famille. »

L'ingénieuse *Manon,* qui apporta le café, obligea sa maîtresse, qui étoit polie, à me prier d'en prendre. On sait notre passion pour cette liqueur. Il fallut s'asseoir. *Manon* se retira, et je repris la conversation où nous l'avions quittée. Je continuai de plaindre la Marquise de la nécessité qui l'engageoit à quitter un si

beau quartier; et il fallut essuyer tout le récit de son Procès, dont elle n'oublia pas la moindre circonstance : il me parut si juste, que j'eus peine à comprendre comment elle avoit pu le perdre.

« Quels Juges assez barbares, lui dis-je, ont osé vous condamner, Madame? Comment ce que vous venez de me dire n'a-t-il pu les convaincre? Au défaut de vos raisons, vos charmes ne devoient-ils pas les séduire?

— Hélas, reprit cette Belle en poussant un profond soupir! ces restes malheureux d'une beauté passée m'ont peut-être été bien funestes. Une femme vertueuse ne se fait que trop d'ennemis. Que sais-je si mes refus!.... mais, non, j'aime mieux croire que le bon droit n'étoit pas de mon côté. Ne noircissons pas la conduite de ceux à qui le Ciel a remis le soin de décider de nos fortunes. Plus éclairés que nous, ils peuvent voir plus loin.

— J'ai vu, Madame, lui répondis-je, des Françoises qui ne pensoient pas si généreusement que vous, et qui m'ont peint la justice qu'on rend en ce pays avec d'autres traits.

— Elles pouvoient se tromper, interrompit l'aimable Marquise; croyez-moi, Monsieur, changeons de discours. »

Je ne pus m'empêcher d'admirer la modération de cette Dame, après la perte d'un procès considérable, qui la réduisoit à un état des plus tristes : tant la vertu a de puissance sur les

cœurs dont elle s'est une fois emparé. « Qu'espérez-vous faire? lui dis-je. La vertu, comme vous le voyez, est d'un foible secours en ce pays, puisque ceux qui devroient être ses protecteurs la persécutent.

— J'ignore le parti que je dois prendre, me répondit-elle en essuyant ses yeux baignés de larmes; mais je ne vois que trop que le chagrin qui me dévore me débarrassera bientôt d'une vie importune.

—Vivez, Madame, lui dis-je; la fortune peut changer : elle ne fait pas la guerre au mérite. »

Elle me répondit qu'elle étoit résolue d'aller passer le reste de ses jours malheureux, inconnue à tous les hommes, dans le fond de quelque Province. « Le Seigneur, ajouta-t-elle, ne m'abandonnera pas; ce n'est plus qu'en lui que j'espere; toute ma Patrie n'est que corruption. »

Je ne voulus pas abuser plus long-temps, pour cette fois, de la patience de la Marquise. Je la priai de me permettre, en qualité de voisin, de venir la voir de tems en tems. Elle me répondit obligeamment que je lui ferois toujours beaucoup d'honneur. Une coquette eût feint de ne le pas vouloir; mais une femme vertueuse est plus hardie qu'une autre; il lui échappe souvent de ne pas penser au mal, n'en étant pas capable.

Au sortir de chez Madame *de Chambertin,* je me rendis au Luxembourg, pour y rêver à

l'entrevue que je venois d'avoir avec cette Françoise. Je ne sentois plus la même violence dans mes desirs. La vertu malheureuse inspire aux hommes généreux plus de respect que d'amour. Je conçus le dessein de donner quelques secours à cette Dame. Mais comme je ne fis jamais le bien que pour lui-même, différent de la plupart des François, qui ne cherchent, en donnant, que la gloire de passer pour généreux, je rêvai long-temps comment je pourrois, sans être connu, faire tenir à la Marquise l'argent que je lui destinois. Jamais l'esprit de l'homme n'est plus fertile, que quand il est inspiré par l'envie de bien faire.

Outré, chere *Atalide,* de la présomption des François, qui nous regardent comme des hommes sans mœurs, je suis charmé quand je puis trouver en moi quelques vertus que je ne vois pas en eux. L'histoire d'*Émilie,* qu'un Ministre de leur Religion voulut séduire, le Procès de Madame *de Chambertin,* perdu par l'injustice de ses Juges, me porterent à exercer des vertus contraires.

« Si la Religion et la Justice, me disois-je quelquefois, qui sont les fondemens les plus solides d'un Etat, et ce qui doit lui être le plus sacré, sont violés impunément chez les François, quel est le sujet de l'orgueil de cette Nation dédaigneuse? De quoi se glorifie-t-elle? Quel est donc son avantage sur la nôtre? »

Les exemples que je viens de citer ne sont

pas rares en ce pays. Tu peux le savoir par toi-même, chere *Atalide;* c'est de ta Patrie dont je parle. Combien de veuves et d'orphelins gémissent sous le poids de l'oppression! Combien de femmes doivent leur séduction à des Ministres de leur Religion!

Plein de zèle pour faire respecter la mienne, muni d'une somme d'argent assez raisonnable, je me rendis le lendemain chez la Marquise. Elle étoit absente. Je ne trouvai que *Manon.* « Hé bien, lui dis-je, comment se porte ta belle maîtresse?— Elle ne vit plus, me dit cette fille, elle languit. Je viens d'apprendre à l'instant qu'elle n'avoit plus à compter sur une petite somme qu'elle attendoit avec impatience. Cette nouvelle va lui coûter la vie. Je n'oserai jamais la lui apprendre. »

Je remis à *Manon* la somme que Madame *de Chambertin* attendoit et la priai de dire à la Marquise que cet argent étoit de la personne qui le lui devoit. Je finis par lui défendre de faire connoître à sa maîtresse qu'il venoit de moi. « Hé pourquoi? reprit cette fille; ce seroit le moyen de l'engager à la reconnoissance. — Ce ne seroit plus un bienfait, lui dis-je, si elle me le payoit. J'ai plus de plaisir à donner, qu'elle n'en aura à le recevoir. Une bonne action porte sa récompense avec elle. »

Cette femme de chambre parut surprise de ma réponse. « J'avoue, me dit-elle, que je ne connoissois pas encore les Turcs.

— Ce sont des hommes comme les autres, lui répondis-je; tous, à ma place, en agiroient de même. Pour secourir les malheureux, il ne suffit que d'avoir de l'humanité. »

Je sortis, de crainte que Madame *de Chambertin* ne soupçonnât la vérité en me trouvant chez elle à son retour. Un honnête homme est plus soigneux de cacher le bien qu'il fait qu'un libertin de cacher ses débauches.

Je n'allai revoir cette aimable Dame que deux jours après, sous prétexte de savoir quand elle comptoit quitter son appartement. Elle me reçut avec toute la politesse possible et me dit qu'ayant reçu quelque argent qu'elle attendoit, elle restoit. « Si cependant vous ne pouvez attendre, ajouta-t-elle, je chercherai à me loger ailleurs. — Trop charmé, belle Françoise, lui dis-je, de pouvoir encore jouir quelquefois de l'honneur de vous entretenir, je serois au désespoir de vous gêner, et je gagnerai trop à n'être pas éloigné de vous. »

Lié plus étroitement que jamais avec l'aimable *de Chambertin,* je la vois tous les jours; je goûte avec elle les douceurs de l'amitié la plus parfaite. Par mille innocents stratagêmes, je trouve le moyen de satisfaire à ses besoins. *Manon,* qui paye bien, dit à sa maîtresse que tout le monde lui fait crédit avec plaisir. On croit aisément à ce qu'on souhaite.

Si j'étois né sans passions, content des douceurs de l'amitié, la Marquise eût fait seule

mon bonheur en France. Sans cesser de l'estimer, de la respecter et de la soutenir, je suis le doux penchant qui m'entraîne vers le plaisir. L'homme a des passions qui le maîtrisent : tu le sais, belle *Atalide*. La nature a ses droits, ils sont impérieux.

A voir l'air dédaigneux avec lequel nous regardoient les Belles de cette Capitale, je crus d'abord que ces beautés fières avoient juré de ne pas se prodiguer avec nous; c'étoit du moins à qui commenceroit. Elles attendoient que quelqu'une eût frayé le chemin, pour savoir si nous valions la peine qu'on s'humanisât en notre faveur. Les intéressées, qui ne sont pas en petit nombre, étoient sur-tout curieuses d'apprendre si la paye étoit bonne. Je sus leurs pensées par *Manon,* qui est faufilée parmi tout ce qu'il y a de mieux en filles dévouées au plaisir. La misere l'avoit portée à tirer parti de ses charmes. La condition de sa maîtresse, devenue meilleure par mes bienfaits, ne la fit pas changer. Tel est l'attrait de la volupté : a-t-on commencé à s'y livrer, on ne peut plus s'en défendre. Cette fille ne m'est pas inutile; elle est devenue l'agente et la surintendante de mes petits soupers.

Ce fut un jour que nous tenions conseil ensemble, et que je lui demandois si, par son moyen, je ne pourrois pas avoir quelques-unes de ses amies, qu'elle m'apprit leur répugnance à se livrer à un Turc. Elle ajouta qu'elle en

avoit déja détrompé plusieurs, et qu'elle espéroit dans peu mettre les autres à la raison. « J'ai parlé pour vous, poursuivit-elle, à une jeune fille des plus aimables, qui demeure ici près. C'est une assez bonne personne. Elle est entretenue par un homme d'affaires, à qui la fortune commence à tourner le dos : elle va le lui tourner aussi, c'est l'usage.

— Je veux voir cette fille », dis-je à *Manon.* Comme la nuit commençoit à tomber, elle m'y conduisit, après avoir été reconnoître les lieux, et s'informer s'il n'y avoit pas compagnie. Je me rendis donc chez cette Françoise. Les premiers complimens faits, il fut question de dire ce que je prétendois donner par mois. Je m'expliquai clairement, et mon offre fut acceptée. Cette artificieuse Coquette me parla en termes si éloquens de son bon cœur, et me dit avec tant de naïveté que c'étoit la nécessité qui l'engageoit à m'écouter, que je la crus. Je me figurai même qu'elle avoit pris du goût pour moi. On aime à se flatter. Comment ne m'y serois-je pas trompé? Tant de François le sont tous les jours! La sincérité, chere *Atalide,* n'est pas la vertu de ta Nation.

Nous nous mîmes à table. Le souper fini, comme j'allois commencer mon mois et entrer dans mes droits, on frappe à grands coups à la porte. On ouvre, par mon ordre. C'étoit le Financier. Ma vue l'embarrassa, et la sienne ne laissa pas que de me déconcerter; mais la

Belle me rassura et m'étonna en même tems par l'accueil qu'elle fit à mon rival.

« Ah! ma chere, lui dit-il avec douceur, j'ai une prise de corps. Je viens chercher ici un asyle contre mes créanciers.

— Je ne puis vous garder, lui dit cette fille avec une dureté qui me fit peine. Je me suis arrangée avec Monsieur, ajouta-t-elle en me montrant; il est chez lui. »

Je ne pus soutenir plus long-tems la noirceur de ce procédé. Je me levai en colere, et prenant ce François par la main : « Suivez-moi, lui dis-je; je vais vous donner l'asyle qu'on vous refuse. Pour vous, la Belle, ajoutai-je, je vous conseille de chercher fortune ailleurs : si j'étois maître ici, vous pouvez mettre appartement à louer. »

Je sortis en même tems et conduisis M. *Derval,* c'est le nom du Financier, à l'Hôtel de notre Ambassadeur. Je l'y gardai près d'un mois dans mon appartement, où j'eus soin de ne le laisser manquer de rien. J'en fis un ami.

« Croiriez-vous, me dit-il un jour, que cette malheureuse, qui a refusé de me recevoir chez elle, et dont vous avez vu l'indignité, est une misérable qui me doit tout, et qu'elle est la plus grande cause du désastre de mes affaires? Je l'ai retirée de l'état le plus déplorable qui fût jamais. Je lui ai sacrifié épouse, honneur, fortune, tout en un mot. Qu'un homme est

malheureux, ajouta-t-il, quand il a la foiblesse de s'attacher à de si vils objets, qui ne méritent que ses mépris ! Combien il en est qui se croient aimés et dont on aime que la bourse ! constans à donner, ils trouvent à ce prix des cœurs constans. Je n'en ferai plus la fatale expérience. C'est trop donner aux caprices de l'amour. Je retourne à une épouse aimable, dont j'ai mérité cent fois l'indifférence, et qui m'aime encore. Il n'en est que trop qui gémissent comme elle loin de leurs époux, tandis qu'ils passent leur vie dans la débauche, avec des malheureuses, la honte de leur sexe. »

Il n'étoit que trop vrai que Madame *Derval* adoroit son mari. A peine cette généreuse Françoise eut-elle appris le lieu de sa retraite, qu'elle y vola. « Ne craignez rien, Monsieur, lui dit-elle en l'abordant, je ne viens point vous accabler de reproches, mais faire seulement un nouvel effort pour tâcher de mériter votre amitié, dont je ne suis apparemment pas digne, puisque vous me l'avez refusée. J'ai des terres ; vous pouvez les vendre pour satisfaire vos créanciers. Je suis prête à signer que je les leur abandonne ; mais daignez me rapporter un cœur que je vous demande depuis si longtems. »

M. *Derval,* interdit et confus de n'avoir pas encore répondu à tant d'amour, n'eut que la force de dire à son épouse : « Demandez à *Achmet,* Madame, en quels sentiments j'étois à votre égard. »

J'assurai cette charmante Françoise qu'elle pouvoit compter sur le cœur de son époux. « C'est moi qui vous en assure, lui dis-je : l'amour par ses douceurs va vous faire oublier celles de la fortune que vous avez perdues. Vous allez vivre dans un état heureux, également éloigné de la misere et des grands biens. »

Leurs affaires étant heureusement terminées, je reconduisis M. *Derval* à son hôtel. Quel spectacle attendrissant que de voir ces deux tendres époux dans les bras l'un de l'autre! En comparant la modeste douceur de cette vertueuse femme, avec la dureté de cette Coquette intéressée, dont je ne me souviens qu'avec indignation, je ne pouvois comprendre qu'elle eût pu balancer un moment tant d'aimables attraits, qui me rendoient jaloux du bonheur de mon nouvel ami.

Je ne te dissimulerai pas les combats que je me livre sans cesse, pour éteindre la passion que la vertueuse *Derval* a allumée dans mon cœur. Faut-il que je sois l'ami de son époux! en vain je me dis à moi-même qu'il est permis en France, que c'est même l'usage de trahir son ami, et de faire ses efforts pour corrompre et lui enlever ce qu'il a de plus cher : le nom d'ami est trop sacré parmi nous pour me livrer à cette lâche perfidie.

J'allai faire part de mes réflexions, à ce sujet, à Madame *de Chambertin,* qui les approuva.

Elle apprit avec joie que M. *Derval,* qu'elle connoissoit, étoit retourné avec son épouse.

Comme je lui dis que je ne pouvois m'imaginer ce qui l'avoit éloigné d'une Dame si aimable : « Je suis aussi surprise que vous pouvez l'être, me dit-elle, de voir la moitié des hommes, de mérite d'ailleurs et d'esprit, pleins de mépris pour leurs épouses, qu'ils abandonnent et qu'ils sacrifient à ces débauchées, le poison de la société : il en est de ces sortes de femmes comme d'un équipage; certaines gens auroient honte d'être vus à pied, et de n'avoir pas de maîtresse. C'est un luxe malheureux de ce siècle pervers. Un homme qui jouit d'un certain bien, et qui veut passer pour être à la mode, ne manque jamais d'avoir quelques filles d'Opéra sur son compte. Il s'en fait gloire. Il la produit. C'est précisément un cheval de manége, qu'il prend par air, et dont il se défait par caprice. »

J'admirai la bisarrerie de cette mode chez une Nation qui se pique de tout faire par sentiment, et qui vous dit de sang-froid que l'amour ne consiste que dans l'union des cœurs.

Le discours de la Marquise, loin de me guérir, me fit naître l'idée de vivre quelque tems avec une de ces femmes à la mode. Comme je ne compte pas revenir sitôt en France, je veux la connoître à fond.

Je commençai par chercher une maison com-

mode, persuadé que j'aurois bientôt une de ces filles de plaisir, pour autant de tems que l'appartement que je lui destinois.

Je n'eus pas plus tôt fait la découverte d'un de ces petits Palais d'amour, que je le fis meubler sur-le-champ, avec moins de magnificence que de goût. C'est un des avantages de cette Capitale de pouvoir en un moment y mettre à exécution tous les caprices, quels qu'ils puissent être. A Paris, un homme riche a plus d'esclaves empressés à le servir, que le plus puissant de nos Bachas.

Je ne fus pas long-tems à trouver une de ces beautés à la mode, qui n'attendent que l'occasion. Les Coquettes font ici entre elles une sorte de république. Elles se connoissent. Elles ont leurs émissaires. Je ne sais si celle qui est chargée des intérêts de ce petit État, qui se conserve libre au milieu de la France, qu'elle met sans cesse à de fortes contributions, n'avertit pas celles qui se trouvoient vacantes, que je faisois meubler un appartement destiné à quelques-unes d'entre elles. Mais dès le jour même, je reçus de tous les quartiers de Paris plusieurs lettres, dans lesquelles on me donnoit des adresses où je trouverois, me dit-on, des beautés, dont j'aurois lieu d'être satisfait, et qui se feroient un plaisir de passer avec moi quelques mois. Je vis bien que l'on commençoit à mieux penser des Turcs, et que j'avois eu raison de chercher d'abord la petite maison. Je me rendis

chez quelques-unes au hazard. Celle qui me plut davantage fut une jeune personne, nommée *Zélie,* assez délicate, pleine de vivacité, et qui me parut avoir des sentimens. Elle me promit de se rendre dès le soir même dans mon nouveau serrail, pour en venir prendre possession. Elle n'y manqua pas.

Ainsi, en moins de deux jours, je me trouvai dans ce qu'on nomme ici son ménage. Maison, femme, domestiques, tout étoit nouveau à mes yeux. J'avois fait avec ces derniers le même bail qu'avec leur maîtresse.

Zélie arriva sur les quatre heures du soir dans un carosse de remise, qu'elle renvoya; elle fut enchantée de la propreté qui regnoit dans ce séjour délicieux. Je conduisis cette Belle par la main dans l'appartement que je lui avois destiné. Elle y trouva dans un petit cabinet une toilette toute dressée, où il ne manquoit rien de ce qui est nécessaire à une Coquette, et il ne faut pas peu de chose. Comme elle commençoit à se plaindre de ce qu'elle ne voyoit ni sopha, ni lit de repos, meubles, disoit-elle, dont il étoit impossible de se passer : — « Entrez dans ce boudoir, lui dis-je, vous y trouverez ce que vous souhaitez. » — Elle en parut si satisfaite, qu'elle courut se jeter sur un petit lit de repos, apprêté par les mains des amours. — « Voici mon meuble favori, dit-elle, j'en prends possession. C'est ici, cher *Achmet,* que je veux

vous faire goûter des plaisirs inconnus dans vos tristes serrails. Je ferois la leçon à toutes vos Esclaves. Approchez. » — Les graces, l'enjouement de cette Françoise, son air libre, et si conforme à celui que nous vous accordons en ces tendres momens que nous consacrons à l'amour, tout me charma en cette jeune personne. Je me mis auprès d'elle.

« Hé bien, me dit-elle, en me serrant dans ses bras, combien comptez-vous me donner par mois, mon cher? Je ne suis pas intéressée; mais encore est-il bon de savoir à quoi s'en tenir.

— Quelle façon de faire l'amour! Cinquante louis, lui dis-je, vous satisferont-ils?

— Hé! fi donc, *Achmet!* pour qui me prenez-vous? reprit *Zélie*. Un Turc doit payer plus qu'un autre. Dans dix ans, passe, je me donnerai à ce prix; mais à dix-huit! vous n'y pensez pas : êtes-vous raisonnable? Ce n'est pas pour avoir des rubans; doublez du moins la somme; vous devez être bien satisfait si je m'en contente, et vous n'en serez pas moins redevable à mon amour et à ma complaisance.

— Je ne le puis, lui dis-je; éloigné de mon pays, je n'ai pas ici les ressources que je pourrois avoir à Constantinople. »

Ce n'étoit pas que je n'eusse bien pu lui donner ce qu'elle exigeoit de moi; j'y étois même résolu; mais elle ne me l'eut pas plutôt demandé, qu'elle perdit à mes yeux la moitié

de son prix; d'ailleurs je n'avois pas dessein de me borner à une seule de ces filles-là; je voulois faire à Paris un cours complet de galanterie : je m'obstinai donc à ne vouloir donner à *Zélie* que ce que je lui avois offert d'abord. Elle s'obstina à le refuser avec aigreur, et toutes ses graces, dont j'avois été enchanté, s'évanouirent à mes yeux.

Combien de fois je te souhaitai dans ce moment, belle Esclave, pour éteindre dans tes bras le reste de l'amour que j'avois pris dans les yeux de cette intéressée! elle ne me déplaisoit cependant pas encore; mais je commençois à ne plus desirer que d'obtenir une fois ses bontés, car cette fille ne me parut nullement propre à la société.

« Que je suis malheureuse, me dit-elle, d'avoir renvoyé mon carosse! la nuit commence à tomber. Que deviendrai-je? Je serai contrainte de coucher ici. Pensez à ne pas m'approcher.

— Vous serez satisfaite », lui dis-je, en la quittant avec toute la fierté d'un Turc méprisé. Je m'amusai quelques momens à rêver seul au caractère de cette fille, qui m'avoit paru d'abord avoir des sentimens. Ma folie étoit d'être aimé. Je ne me sentois cependant pas la force de laisser sortir *Zélie*. Elle étoit belle, et ses charmes n'avoient que trop fait d'impression sur mon cœur. Je venois de la quitter un peu brusquement. Comment oser retourner? Le

souper que l'on servit m'en fournit le prétexte. Elle se mit à table sans me parler. Nous n'étions que nous deux. Quel triste tête-à-tête! Combien de fois, chere *Atalide,* ne regrettai-je pas ces fêtes que je vous donne au serrail, où le bonheur de pouvoir plaire à votre maître vous fait mettre tout en usage?

Je servis à boire à ma boudeuse. Elle sourit en tendant son verre. « En vérité, me dit-elle en bâillant, je commence à m'ennuyer : quels amoureux que les Turcs! qu'ils sont aimables! que les femmes de Constantinople sont à plaindre!

— Pas tant que vous vous l'imaginez, lui dis-je, parce qu'elles ne vous ressemblent pas. Occupées du seul soin de nous plaire, elles ne veulent que ce que nous voulons.

— C'est tout le contraire en France, me répondit *Zélie;* il faut que les hommes se plient à nos humeurs et s'accoutument à nos caprices, quand il nous plaît d'en avoir.

— Je sais la coutume bisarre de ce pays, repris-je, et que le François naît esclave d'un sexe créé pour son amusement; aussi en est-il bien puni, tandis que nous avons sous nos loix autant de Belles qu'il nous plaît, qui, soumises à nos volontés, n'ont d'autre étude que celle de nous procurer du plaisir. Souvent une seule, et même dépourvue de ces dons que la nature accorde à votre sexe pour notre bonheur, lui commande avec empire et lui fait com-

mettre des bassesses dont rougiroit le dernier d'entre nous : d'ailleurs, je sais encore que les François achetent quelquefois le droit de commander à certaines femmes que l'intérêt leur soumet.

— Je vous entends, reprit *Zélie;* vous me mettez du nombre de ces beautés mercenaires. Je ne vous savois pas encore si bien instruit. Sachez, monsieur le Turc, que je n'en diminuerai rien, quoi que vous puissiez dire : nous sommes toutes impayables. Si je me sacrifie, si j'abandonne tout sentiment d'honneur et de vertu pour m'abandonner à un homme, il faut que la fortune me dédommage. Un peu d'or peut-il trop payer un pareil sacrifice? Vous autres gens à turban, croyez toujours trop acheter nos bontés. Apprenez à vous conformer aux usages du pays où vous êtes; nous ne connoissons pas ici la ridicule Loi de votre *Mahomet.* »

Ces petits débats animoient la conversation. Le vin ne servit qu'à l'échauffer de plus en plus. Vers la fin du repas, *Zélie* commença à s'attendrir. Peut-être étoit-elle fâchée de l'avoir pris sur un si haut ton avec moi. « C'est assez tenir table », dit-elle en se levant.

Je lui donnai la main pour la conduire dans l'appartement où elle devoit coucher. Elle porta d'abord les yeux sur le lit et me regarda ensuite avec une modestie feinte, qui me fit croire que son caractere étoit de les savoir tous prendre. Que pouvois-je penser d'un semblable

Protée? Plus je réfléchissois sur l'humeur de cette fille, moins je l'aimois; mais je l'aimois encore : je ne m'appercevois que trop qu'elle n'avoit nul goût pour moi, et qu'un vil intérêt étoit le seul motif qui la faisoit agir. Résolu d'en tirer parti sans m'y attacher, je me livrai à toute la vivacité du feu qui m'animoit : nous fûmes bientôt d'accord. J'en passai pour cette fois par où elle voulut, sans tirer à conséquence, et je fus heureux.

Le lendemain, je ne fus pas plus tôt éveillé, que je me mis à considérer *Zélie* qui dormoit encore. Que je la trouvai belle! sa tête négligemment penchée de mon côté, ses cheveux et sa coëffure dans un aimable négligé, ses mains sans défense, son sein en désordre, dont la blancheur m'éblouissoit, tout servit à renouveller des feux qui n'étoient pas encore bien éteints. Je me précipitai dans ses bras avec transport, et tous ses défauts disparurent encore à mes yeux. J'eus honte de lui en avoir trouvé. Je lui prêtai des raisons pour les autoriser; et, malgré ce que je m'étois promis la veille, j'en vins jusqu'à conjurer *Zélie* de demeurer avec moi. Je m'apperçus bientôt qu'elle étoit charmée de mon retour. Elle voulut profiter de ce moment favorable pour me faire augmenter ses appointemens.

Le plaisir fini, le charme cessa, et je ne la vis plus que comme une fille intéressée et sans délicatesse. « Vous pouvez me quitter, puisque

vous le voulez, lui dis-je avec assez de froideur. »

Piquée de son côté de me trouver si peu d'empressement pour la retenir, après s'être flattée d'un triomphe parfait : « On m'avoit toujours bien assurée, dit-elle d'un ton piqué, qu'il n'y avoit rien à gagner avec vous autres Turcs, et que vous êtiez des gens grossiers. » Elle se leva en colere après ce peu de mots, s'habilla en silence, ordonna à un Domestique d'aller chercher un carrosse ; je lui donnai ce que je lui avois promis, et nous nous quittâmes sans regret.

Je n'ai vu cette Françoise qu'une seule fois depuis à l'Opéra avec un Financier. Tu sais quelles sortes de gens ce sont que ces Messieurs-là. Une fille intéressée pouvoit-elle mieux tomber ? Combien de fois ces favoris de Plutus n'ont-ils pas relevé la république chancelante des Coquettes de Paris, dont ils font le plus ferme appui ?

Je ne fus pas long-tems seul sans m'ennuyer. L'homme est né pour la société. Je regrettai *Zélie.* « Une autre, me disois-je, aura d'autres défauts. Dois-je espérer de trouver des femmes parfaites dans l'espece de celles dont je cherche à m'amuser ? »

Je retournai chez Madame *de Chambertin,* dont j'étois devenu l'ami, et à qui je portai encore secrettement de nouveaux secours. Manon, surprise de mon aventure avec *Zélie,* m'apprit,

pour me consoler, qu'il lui venoit d'arriver de Province une petite parente fort aimable, qui feroit bien mon affaire. « Sa mere, qui est ma cousine, me dit-elle, me l'a confiée; elle veut que je la mette chez une Marchande de modes; mais c'est dommage, je prétends la pousser dans le monde; elle est jolie, elle fera son chemin : il faut bien avancer sa famille. *Thérese,* c'est le nom de ma parente, ne me paroît pas encore bien aguerrie avec les hommes; je serois charmée de lui faire faire son apprentissage avec un Turc; après cela, elle iroit tête levée et ne rougiroit plus de rien. J'ai envie de vous l'envoyer ce soir, *Achmet;* qu'en dites-vous? Il faut que je sois bien de vos amies...

— Ah! *Manon,* que je t'aurai d'obligation! dis-je à cette fille; compte que je serai le plus reconnoissant des hommes. Ne pourrois-je voir cette charmante personne?

— Je m'en garderai bien, me dit-elle; un Turc l'effrayeroit. Je ne lui dirai pas même à qui je l'envoie, et pour quoi je l'envoie : c'est à vous, quand vous l'aurez, à vous en tirer comme vous pourrez. »

Une fille si neuve me promettoit un plaisir délicat. Je partis plein d'impatience pour l'aller attendre dans ma petite maison. Mon esprit se repaissoit avec plaisir de mille idées charmantes qui se succédoient les unes aux autres. Combien le reste du jour ne me dura-t-il pas! Mes désirs étoient d'autant plus ardens, que je

n'avois pas encore vu celle qui les faisoit naître. Je répétois seul le personnage que je devois jouer avec *Thérese.* — « Par où commencer? me disois-je quelquefois. Ne me rebutera-t-elle pas? » Enfin un fiacre arrêté devant ma porte me fit penser que c'étoit la Belle. Je ne me trompois pas.

On vint me l'annoncer. Elle entra; son air de candeur, de simplicité me frappa. Elle me remit une lettre, en me faisant une profonde révérence, les yeux baissés. C'étoit *Manon* qui m'écrivoit. Cette fille me marquoit qu'elle avoit dit à sa parente qu'elle l'envoyoit servir une Dame qui l'avoit demandée; que je n'avois qu'à m'arranger en conséquence; qu'en conscience elle ne pouvoit rien prendre sur elle et ne vouloit rien avoir à se reprocher. Quel scrupule!

« Celle que vous venez servir, dis-je à *Thérese,* après un moment de réflexion, vient de partir pour la campagne; elle doit revenir demain.

— Ma cousine *Manon,* reprit cette fille avec douceur, m'avoit dit cependant que je trouverois Madame; mais puisqu'elle est absente, je reviendrai. »

Je lui dis qu'il étoit inutile de s'en retourner pour si peu de tems, qu'elle pouvoit demeurer. Elle n'osa me contredire et resta.

M'appercevant de son trouble, et qu'elle étoit comme effrayée de se trouver seule avec moi :

« Que craignez-vous? lui dis-je, je suis un homme comme un autre. Cette barbe, qui vous paroît si extraordinaire, étoit à la mode en France, il n'y a pas encore bien des années; mais votre Nation est si changeante, qu'à moins de l'imiter dans ses caprices, il est difficile de lui ressembler long-tems. Est-ce qu'un Turc qui vous aimeroit, qui auroit des égards, de la complaisance, ne pourroit pas vous plaire?

— Il n'en est pas de ce caractere, me répondit-elle. — Mais enfin, s'il en étoit quelqu'un, lui dis-je, ne pourriez-vous pas faire pour lui ce que vous feriez en faveur d'un François que vous aimeriez? — Hélas! à qui se fier? me dit *Thérese.* Les François ne sont pas plus constans que les autres. »

Cette réponse, accompagnée d'un soupir, me fit penser que cette fille n'étoit point si novice qu'on me l'avoit vantée. Je lui demandai si elle avoit à se plaindre de quelque volage, et l'assurai qu'elle pouvoit me parler avec confiance; que je ne lui ferois pas un crime d'une foiblesse la plus pardonnable de toutes, ajoutant qu'elle étoit trop charmante, pour n'avoir jamais été aimée. J'eus beau la questionner, elle ne voulut pas m'en dire davantage. « Il est vrai que les François sont si légers, lui dis-je, que l'on risque de s'y fier. La Dame que vous venez servir me l'a dit tant de fois, qu'il ne m'est pas permis d'en douter. Elle en est si dégoûtée, qu'elle les a tous abandonnés pour

me suivre ici, où je lui fais le sort le plus heureux. Rien ne lui manque; je préviens jusqu'à ses moindres desirs, et n'ai de plaisir que celui de lui en procurer. Ma vue la révolta d'abord, je vous l'avouerai; mais bientôt, gagnée par mes bienfaits, séduite par mes caresses, et connoissant mon bon cœur, elle s'est accoutumée à me voir. Elle m'aime enfin et n'a pas de plus grand bonheur que celui de vivre avec moi. »

C'est ainsi que je tâchois de chasser peu à peu de l'esprit de l'aimable *Thèrese* les idées désavantageuses que la prévention lui avoit données des Turcs. Je la conduisis moi-même par tout mon petit Palais, qu'elle trouvoit fort à son gré. Je ne voulus rien précipiter, de crainte de reculer mes affaires, persuadé qu'avec le tems je serois heureux. Je formai même un projet d'amour tout nouveau. J'entrepris, non seulement de vaincre la répugnance de cette fille, en l'accoutumant à mon caractere; mais je voulus encore m'en faire aimer de cet amour sensible que je ne connoîtrois pas sans toi, chere *Atalide*. Ce projet me divertit; je regrettai peu le tems qu'il me faudroit employer pour le faire réussir. J'avois assez d'autres femmes à voir dans la Ville, pour satisfaire mes desirs pressans : ce plan, une fois formé, voici comment je m'y pris pour le mettre à exécution.

Le lendemain je feignis avoir reçu une lettre

de cette maîtresse imaginaire, que je disois être à la campagne, par laquelle j'apprenois qu'elle ne pouvoit revenir sitôt. J'en parus fort affligé, et j'en témoignai mon chagrin à *Thérese*, qui peu à peu s'enhardissoit avec moi. Elle prit la chose le mieux du monde et mit tout en usage pour me consoler. « Il faut prendre patience, me disoit-elle avec cette douceur enchantée, qui la rendoit adorable à mes yeux : Madame veut peut-être vous surprendre agréablement. »

Plus je me désespérois, plus cette aimable fille s'efforçoit de dissiper ma mélancolie, dont elle étoit le tendre objet, en m'alléguant mille raisons. « Qu'on est à plaindre, lui dis-je, quand on aime, et qu'on est éloigné de celle qui allume nos feux ! Oui, je lui préparois les plus doux transports : l'ingrate !... Oh ! faut-il !...

— Pourquoi l'appeler ingrate ? me dit *Thérese*. Peut-être souffre-t-elle autant que vous de ne pas jouir de votre chere présence. Ne soyez pas injuste ; le plus tendre de tous les hommes, comment ne pouroit-elle pas vous aimer ? Non, nos François ne sont pas capables d'une si belle flamme. Un Turc ! qui me l'eût dit ! je ne l'aurois jamais cru ! »

J'étois enchanté d'entendre cette fille. Chacune de ses paroles faisoit une nouvelle blessure à mon cœur. « Si vous en trouviez un qui me ressemblât, lui dis-je, auriez-vous de la répu-

gnance à l'aimer? » La question étoit embarrassante. *Thérese* changea adroitement le sujet de la conversation et refusa d'y répondre.

Je n'en dis pas davantage pour cette fois ; j'affectai même de la quitter d'un air de chagrin et fus jouer ailleurs un rôle moins difficile. Je découchai ce jour-là, pour une de ces filles que j'entretenois dans des appartemens particuliers, selon l'usage du pays. Là rien ne m'empêcha d'être heureux, et je le fus médiocrement. Je commence à croire que les obstacles sont nécessaires aux amans, et qu'ils ajoutent à leurs plaisirs. C'est toi, chere Esclave, qui la premiere m'en as fait faire la douce expérience.

Depuis mon arrivée à Paris, j'avois déjà eu beaucoup de Françoises; mais je m'appercevois bien qu'aucune n'avoit eu de goût pour moi. J'espérois faire avec *Thérese* l'essai d'un plaisir nouveau. Je retournai donc auprès d'elle dès le lendemain matin. J'affectai un air encore plus rêveur qu'à mon ordinaire. Je levois les yeux au Ciel. Je frappois dans mes mains, en disant à haute voix : « C'en est donc fait, je ne la verrai plus! l'infidelle m'abandonne! qui l'auroit dit? Volage Françoise, est-ce donc là ce que vous m'aviez promis? »

Thérese, attentive à tout ce que je disois, sembloit s'intéresser à mon sort. « Hélas! lui dis-je, je vous avois fait venir pour servir celle que j'aimois; mais la perfide a passé dans les

bras d'un autre : je n'en puis plus douter. Méritois-je ce traitement?

— Elle ignore sans doute, me dit cette fille, avec combien d'ardeur vous l'aimez. Seroit-il possible qu'une femme pût se refuser à tant d'amour?

— En êtes-vous bien persuadée, lui dis-je, et votre cœur vous inspire-t-il ces généreux sentimens? — Oui, me répondit-elle en rougissant. »

Charmé de sa réponse, je lui demandai si, à l'exemple de mon infidelle, elle ne se croiroit pas dispensée de payer un Turc de retour. « Ce n'est pas, poursuivit-elle, depuis que vous m'avez appris à les connoître. Il est peu de François qui les valent à mes yeux. Croyez-moi, oubliez celle qui vous oublie ; il en est tant d'autres capables de vous en faire perdre la mémoire. — Je n'en connois qu'une, lui dis-je, digne de la remplacer dans mon cœur. » Mes yeux, animés de la plus vive tendresse, lui dirent assez que c'étoit elle.

Thérese se troubla et, baissant les yeux avec timidité, jetta un profond soupir. Qu'elle me parut différente de cette *Zélie* intéressée qui vouloit me vendre jusqu'à la moindre de ses caresses! Je ne voyois dans *Thérese* que l'amour le plus tendre. Je ne fus pas long-tems à me convaincre que j'en étois l'objet. Son silence m'apprit ce que sa voix embarrassée commença vingt fois et ne put achever : quelle

douce situation pour un cœur né sensible! « S'il est vrai, chere *Thérese,* lui dis-je en serrant ses mains dans les miennes, s'il est vrai que j'aie allumé dans votre cœur quelque tendre sentiment, que tardez-vous de me l'apprendre? Craignez-vous de me rendre le plus heureux des hommes? Vous êtes venue ici pour servir; commandez-y, tout vous obéira. Prenez la place de mon ingrate. Venez, que je vous conduise dans un appartement plus digne de vous que celui que vous avez occupé. »

Elle s'y laissa aller, non sans quelque résistance. « Je vous donne, lui dis-je, tout ce que vous voyez. »

Ses yeux, sans affectation, se promenerent en silence autour d'elle; elle s'assied sur le premier fauteuil, et je la laissai un moment seule pour réfléchir à son nouvel état. Misérable dans sa province, n'ayant jamais eu les choses les plus nécessaires, que devoit-elle penser d'un homme qui lui faisoit une espece de petite fortune? J'esperai qu'en acceptant mes bienfaits, elle réfléchiroit à quelle reconnoissance l'engageoient les présens que je lui faisois. Elle y pensa sans doute.

Je ne quittai cette aimable fille que pour m'abandonner de mon côté aux plus douces idées. Je me peignois un plaisir si vif, un bonheur si parfait, que sans toi, chere *Atalide,* j'aurois préféré cette jeune Françoise à toutes les femmes de mon serrail. J'excitois mes de-

sirs, j'enflammois mon cœur des plus tendres feux, prêt de les éteindre dans les bras de l'objet aimé. Le moment qui précéde le bonheur égale, s'il ne surpasse, le plaisir lui-même.

Je ne fus pas long-tems à retourner à *Thérese;* mon impatience étoit extrême. Je trouvai cette Belle couchée sur une chaise longue, vis-à-vis sa toilette, et qui se regardoit avec complaisance dans un miroir. Elle en rougit en me voyant. Je voulus l'embrasser. Elle fit un effort pour me repousser de ses bras; mais elle tomba sans force dans les miens, telle que je te vois, chere *Atalide,* quand, prête à céder à mes doux transports, tu t'abandonnes à mon amour sans réserve.

Je portai cette charmante fille sur le sopha du boudoir, sans qu'elle fît trop de résistance: une douce langueur s'étoit emparée de tous ses membres; mais elle n'y fut pas plus tôt, que, revenue à elle et effrayée du désordre dans lequel elle se trouvoit, elle voulut le réparer.

« Arrêtez, lui dis-je, pourquoi cacher ce que la nature a formé de plus parfait? » *Thérese* détourna les yeux, mais eut la complaisance de me souffrir un moment, et ne fit qu'autant de résistance qu'il en falloit pour augmenter mes desirs. Une premiere faveur met en droit d'en exiger une seconde.

Ce petit combat me rappelle, chere *Atalide,* le jour heureux que, pour la premiere fois, j'éprouvai avec toi le plaisir de vaincre la résis-

tance d'une femme sensible qui cherche à reculer le moment de sa défaite : tu m'as appris à me soumettre aux usages de ton pays.

Les François font l'amour comme la guerre : ils commencent par s'emparer des dehors, avant d'attaquer le corps de la place. Nous agissons tout au contraire. Nous allons droit au but. Chacune de ces méthodes a ses avantages. Les François gagnent une victoire à chaque pas; nous n'en gagnons qu'une, mais elle équivaut à toutes les leurs.

Las de combattre inutilement à la Françoise avec *Thérese,* j'allois m'y prendre à la Turque, lorsqu'un sentiment d'honneur me retint. Je me ressouvins du serment que je fis à *Mahomet* le jour que je triomphai de toi, de ne jamais user de violence envers aucune femme. Un cri perçant que jetta *Thérese,* et qui fut jusqu'à mon cœur, y réveilla ma vertu assoupie : j'en revins donc de si loin aux prieres. « Cédez, dis-je à cette Belle, cédez au plus amoureux de tous les hommes; ne craignez pas que je vous ravisse, malgré vous, un bien qui n'est qu'une chimere, quoique vous le regardiez comme quelque chose. Il est à vous ce bien imaginaire. Trop peu de jeunes Françoises en disposent à leur gré, pour qu'on puisse le leur disputer. — Ah Dieu! me dit *Thérese,* quel moment! Pourquoi faut-il que je vous aime! Qu'ai-je dit?

— Vous m'aimez? lui dis-je; mon bonheur

est certain. — Arrêtez, reprit-elle ; non, je ne le souffrirai jamais. Souvenez-vous que vous m'avez promis de n'user d'aucune violence. — Il est vrai, lui répondis-je, en modérant ma vive ardeur ; mais vous m'aimez. Qu'est-ce donc que l'amour, selon vous, si ce n'est un sentiment vif qui fait souhaiter de posséder ce qu'on aime? — Je commence à l'éprouver, me dit *Thérese*, que je tenois toujours entre mes bras. Mes forces m'abandonnent; où suis-je? Ah! ciel! » A ces mots, sa voix expira sur ses lèvres. Elle détourna les yeux de dessus moi, et les miens de parcourir tant de charmes. Je fus heureux. La Belle immobile sembloit n'avoir plus de sentiment; mais des soupirs qu'elle vouloit étouffer, et qui se succédoient sans cesse, m'assuroient du contraire.

Revenue de cette douce ivresse, dans laquelle l'amour plonge nos sens au moment de son triomphe, elle se mit à répandre des larmes. Juge de mon empressement à les essuyer. Que je les trouvois précieuses! — « Retirez-vous, me dit-elle en me repoussant, sans oser me regarder. Cruel! falloit-il abuser d'un moment de foiblesse! que les hommes sont dangereux! vous m'allez mépriser, vous le pouvez. Je le mérite.

— Pardonnez, lui dis-je en me jettant à ses genoux, pardonnez, belle Françoise, une faute, si c'en est une, commise par un excès d'amour : pourriez-vous vous repentir?...

— Ah! si je m'en repens, poursuivit *Thérese,* en douteriez-vous? Reprenez vos présens. Je vous les abandonne. C'en est fait. Je fuis pour jamais une demeure qui m'a été si funeste. »

En vain je voulus attirer sur moi les regards de cette tendre affligée, en prenant une de ses mains qui couvroit ses yeux; elle se leva et courut s'enfermer dans un cabinet voisin, en me priant de ne pas la suivre. Je n'osai lui désobeir. Je demeurai donc seul, et la tristesse succéda à la joie dans mon cœur. Un plaisir qui coûtoit des larmes à celle qui me l'avoit procuré cessoit d'être plaisir pour moi. L'amour n'en est un, qu'autant qu'on le partage avec l'objet aimé.

Je me jettai à genoux devant un portrait de *Mahomet* et le pris à témoin que je n'avois point faussé mon serment, n'ayant point fait de violence à cette fille, mais seulement profité d'un moment de foiblesse.

Je voulus entrer dans le boudoir où *Thérese* s'étoit retirée. Il ne me fut pas possible. Elle s'y étoit renfermée. Je priai en vain. On ne me répondit rien. Craignant qu'elle ne se trouvât mal, je volai à une petite porte secrette, qu'elle ignoroit. Elle ne l'entendit pas plus tôt ouvrir, qu'elle courut s'y opposer. Il n'étoit plus tems; la nuit étoit entiérement tombée, et nous n'avions point de lumiere, de sorte que *Thérese* se trouva encore dans mes bras. Elle voulut

s'en arracher; mais je la retins, en lui jurant de conserver pour elle tout le respect qu'elle pouvoit désirer. Je le lui jurai tant de fois, qu'elle commença à se laisser persuader.

« Peut-on compter sur vous? me dit-elle d'un ton de voix plus plein de douceur que de courroux. — Oui, lui dis-je. Sans mes sermens, ma parole eût suffi. » Je voulus sonner pour qu'on apportât des lumieres. *Thérese* s'y opposa de toutes ses forces. « Je ne pourrois, me dit-elle, soutenir vos regards. » Je pris sa main tremblante, que je portai à ma bouche pour la baiser. « Ah! laissez-moi, de grâce, s'écria cette Belle; c'est par là que vous m'avez conduite où je n'aurois jamais cru arriver : n'allez pas recommencer, je vous en conjure, j'en mourrois de douleur. J'ai une grace à vous demander, me la refuserez-vous? — Parlez, lui dis-je : cesser de vous aimer est la seule chose que je n'aurois pas la force de vous accorder. — C'est cependant la seule que j'exige de vous, me répondit *Thérese*. Permettez que je vous quitte pour toujours : qui a pu être foible deux fois pourroit l'être toujours. — Vous ne m'aimez donc plus? repris-je avec vivacité. — Vous craindrois-je, ajouta cette tendre fille en pleurant, si j'étois telle que vous le dites, et telle que je voudrois être? Mes craintes vous disent assez ce que je m'étois promis de me cacher à moi-même toute ma vie. »

Un Domestique, qui apporta des bougies, interrompit un entretien si doux. Quel trouble ne ressentit pas la trop chaste *Thérese!* « Je vais mourir de honte, me dit-elle, si vous ne vous retirez. »

Comme on alloit servir, je lui demandai si elle ne souperoit pas. Elle me répondit qu'elle ne vouloit rien prendre et se jetta dans un fauteuil : je le roulai dans la salle à manger et la plaçai à table vis-à-vis de moi; elle n'osoit lever les yeux; enfin, à force de prieres, j'obtins qu'elle boiroit un coup de vin de Champagne et qu'elle prendroit un morceau.

Ne sois point surprise, chere *Atalide*, de ce que je bois du vin, contre la Loi de *Mahomet*. Tu sais que, plus fidele qu'un autre au Dieu de mes Peres, je suis au-dessus des vains préjugés, enfans de la politique, et dont se laisse séduire un peuple grossier, sous le nom sacré de la Religion.

Thérese, un peu remise, laissa enfin tomber un regard sur moi; mes yeux toujours fixés sur elle l'ayant surprise, elle détourna aussitôt les siens pour les fixer ailleurs. Cessoient-ils de regarder un objet pour passer à un autre, j'avois un coup d'œil dans le trajet qu'ils faisoient. A quoi ne s'accoutume-t-on pas avec le tems! d'abord elle rougit moins. Le vin l'enhardit et anima ses regards : au dessert, elle commença à me faire des reproches. « Falloit-il, me dit-elle avec douceur, profiter d'un

moment de foiblesse? Que je suis malheureuse! que deviendrai-je à présent? Un Turc! Ah! grands Dieux! Non, *Achmet*, je ne vous verrai plus.

— Quoi! vous pourriez, lui dis-je, vous résoudre à ne plus voir le plus passionné des hommes? Vous le haïriez? Non, charmante *Thérese*, je ne le puis croire. La nature qui a pris tant de soin de vous embellir n'a pas refusé la sensibilité à votre cœur. C'est le partage de votre sexe. — Faut-il, dit-elle en soupirant, que j'en aie fait la fatale expérience! »

A ces mots, elle se mit encore à pleurer, en me regardant tendrement. Ses larmes me toucherent. Je voulus les essuyer. Quelle fut ma surprise lorsque *Thérese*, saisissant ma main tout d'un coup, au lieu de la rejetter, l'approcha doucement de ses levres et la baisa avec transport, en me jettant un regard animé de la passion la plus vive! Pénétré de reconnoissance, je l'embrassai en lui jurant de ne l'oublier jamais.

« Pardonnez, me dit-elle toute tremblante, comme si elle m'eût offensé, pardonnez, cher *Achmet*, je n'ai pas été maîtresse de ce tendre mouvement. Je me trahis. Ah Dieu ! j'ai honte de moi-même. »

En achevant ces mots, elle se leva; mais elle voulut en vain s'échapper de mes bras. Je la suivis et la conduisis dans l'appartement destiné à la Dame imaginaire qu'elle venoit servir.

Thérese refusa d'abord d'y passer la nuit et finit par céder à mes prieres. Je voulus l'aider à se déshabiller; elle s'y opposa fortement et me dit qu'elle ne le feroit pas même en ma présence. Je lui promis de ne la pas gêner, et elle parut satisfaite de ma soumission. Comme je prévis qu'elle alloit encore me demander une autre grace, je sortis sans lui laisser le tems de parler, ne voulant pas lui promettre plus que je n'avois la force de tenir.

A peine fut-elle couchée, que je parus devant son lit. « Que voulez-vous encore? me dit-elle. — Passer la nuit dans ce fauteuil, lui dis-je, si vous êtes assez cruelle pour refuser de me recevoir. — Vous recevoir! s'écria *Thérese*. Ah ciel! mais, *Achmet*, y pensez-vous? — Ne vous alarmez point, repris-je; je suis incapable d'user de violence avec vous. — Vous n'en êtes que plus redoutable, ajouta *Thérese*. Retirez-vous, de grace. Laissez-moi. Vous baisez mes mains! Sont-elles donc trop fortes? Vos levres leur impriment une foiblesse qui les rend incapables de me défendre. Céderai-je encore? Ah, Dieu! qu'on est foible quand on aime! »

Sa voix s'éteignoit peu à peu en prononçant ces dernieres paroles : de tendres soupirs leur succéderent. Aguerri dans ces sortes de combats, le fauteuil devint bientôt un meuble inutile.

Depuis cette nuit délicieuse, *Thérese*, accou-

tumée à me voir, ne fait plus que baisser les yeux par pudeur, quand l'amour me conduit à ses pieds. Nous vivons ensemble dans l'union la plus parfaite. Elle m'a avoué mille fois depuis qu'elle seroit fâchée de n'avoir pas cédé à mes transports, et que son cœur, toujours d'intelligence avec moi, m'avoit aidé à la séduire. Comme elle a de l'esprit, je n'ai pas eu de peine à lui persuader que les plaisirs que l'amour procure ne peuvent pas être criminels. Les hommes prêchent ici la même morale à leurs maîtresses et une toute contraire à leurs épouses; mais il n'y a que les sottes qui en soient dupes; et telle paroît le croire aux yeux de son mari, qui s'en rit en secret dans les bras de son amant.

Fidele observateur de la Loi de *Mahomet,* je ne donne pas tout mon tems à *Thérese;* pour me mettre à la mode, j'ai pris une Actrice de l'Opéra. C'est avec elle que je me forme pour me faufiler ensuite avec ce qu'on nomme ici la bonne compagnie, les honnêtes femmes : on m'assure qu'elles ne ressemblent pas toutes à la Marquise *de Chambertin.* Je t'en dirai dans peu des nouvelles. Elles méritent bien une Lettre particuliere.

Tu travailles, dis-tu, à mon portrait, chere *Atalide;* que j'aurois de plaisir de le voir tracé de ta main, et de juger si l'amour, qui a guidé ton pinceau, t'a bien servie! Non, belle Esclave, de tous les plaisirs que je goûte en

France, il n'en est point de plus doux pour moi que celui de penser que tu m'aimes toujours.

Je suis charmé de ton empressement d'avoir des Comédies Françoises pour me les jouer à mon retour. Parmi celles que je t'envoie, tu trouveras *l'Oracle*[1]. Que ne puis-je aussi t'envoyer l'aimable Actrice qui en fait tout le prix, et que toi seule pourras remplacer! Que j'aurois de plaisir à la voir parmi vous, vous étiez faites pour vivre ensemble. Elle a cette tendresse, cette sensibilité précieuse que j'adore en toi, et le plus beau présent que la nature puisse faire à une femme. Si j'étois assez heureux pour la posséder dans mon serrail, toutes les fêtes que j'y donnerois commenceroient par une représentation de *l'Oracle,* et je serois l'heureux *Charmant* à qui la belle *Lucinde* donneroit ce tendre nom. Mais il manque quelque chose dans l'endroit le plus intéressant de cette Piece. La preuve que le fils de *Souveraine* donne qu'il est un homme, et non pas une machine organisée, n'est pas suffisante, selon moi : je lui en ferois donner encore une autre. Il parle, est-ce assez? La Fée qui fait danser les statues peut bien les faire parler aussi. Je jetterois le mouchoir à l'aimable *Lucinde;* et au lieu que, pour accomplir l'Oracle, elle dit simplement qu'elle aime *Charmant,* je

1. Cette Piece était alors dans sa nouveauté, et Mademoiselle *Gaussin* dans tout son éclat.

lui en ferois donner des preuves. Elle reviendroit ensuite à *Souveraine,* qui lui diroit :

SOUVERAINE.

« Vous êtes toute rêveuse, *Lucinde;* qu'avez-vous? Votre *Charmant* a-t-il renversé ces pots de fleurs que vous cultiviez avec tant de soin?

LUCINDE.

« Hélas! *Souveraine,* j'ai fait un faux pas, il m'a renversée moi-même. Il est plus fort que moi. Je n'en suis cependant pas fâchée. Ce n'est pas une statue, assurément. Il a trop d'esprit. Je ne le croirai jamais. Est-ce vous qui lui avez appris tout ce qu'il fait? Il a les plus jolies façons du monde. Je ne veux plus de mon Singe ni de mon Perroquet. *Charmant* en fait mille fois plus qu'eux pour m'amuser. Si vous le voyez; mais non, j'en serois désespérée : vous voudriez aussi jouer avec lui. Je l'ai caché dans un endroit que je ne dirai à personne, et où j'irai le trouver souvent. »

Voilà, divine *Atalide,* le petit changement que je ferois à cette charmante Comédie, que je rendrois par là plus conforme à nos mœurs, et en état d'être réprésentée dans nos serrails. Nous la jouerons ensemble à mon arrivée, belle Esclave, avec cette addition. Tu peux toujours apprendre ton rôle. Adieu, la plus aimable de toutes les femmes, et celle qui m'est la plus chere.

TROISIÈME LETTRE

D'Achmet à Atalide.

BELLE Esclave, c'est le sensible *Achmet* qui vient charmer tes ennuis, par le souvenir des tendres sentimens que tu lui as inspirés. Non, divine *Atalide,* les mers et les terres immenses qui nous séparent ne t'ont point bannie de mon cœur. Tu m'es toujours chere, et tu me le seras toujours. Que fais-tu au moment que tu reçois cette lettre? Quelque autre objet n'occupe-t-il point ton esprit? Mais, non, il ne forme point de pensées qui ne soient pour moi; je t'estime trop pour en douter; ton cœur ne connoît et n'adore que le mien. Tu me l'as dit cent fois, et cent fois j'en reçus dans tes bras des preuves sensibles. Quels transports te procuroient mes desirs, aussitôt satisfaits que formés? Ces doux momens sont disparus; mais chaque jour qui s'écoule me les ramene. Nous les reverrons, belle Esclave, ces jours heureux, qui faisoient le bonheur de ma vie, et dont l'aimable souvenir a pour moi tant de charmes; oui, nous les reverrons bientôt. Mon imagination les devance, en faisant naître en moi ces douces sensations qui le cédent de si peu à la réalité.

Dans le récit que je vais te continuer de mes plaisirs en France, ne va pas t'imaginer que j'aie pu t'oublier un seul instant : je te revois, je te retrouve dans tous les objets que l'amour me présente. J'ai brûlé mon encens sur plus d'un Autel; mais je n'ai sacrifié qu'à toi, qu'à l'idole de mon cœur.

Tu le veux, chere *Atalide,* ma plume pour t'amuser va te tracer mes folies : tout ce qui peut me faire passer rapidement le tems que je perds loin de toi me devient cher; et le plaisir de t'écrire est trop grand, pour que je ne profite pas de tout ce qui peut l'entretenir ; tu vas en juger.

Deux jeunes Moines à barbe de je ne sais quel Ordre, ennuyés d'un genre de vie trop uniforme, peu satisfaits de l'ordinaire du Couvent et trouvant leur froc un peu rude, cherchoient depuis long-tems l'occasion de le quitter quelques momens. Après avoir rêvé à mille sortes de déguisemens, ils prirent enfin la résolution de se travestir en Turcs, pour aller, à l'abri du turban qu'ils arborerent, et à la faveur de notre séjour en cette Capitale, dans quelques-unes de ces maisons de plaisirs, si communes à Paris. Ils n'eurent pas plus tôt formé ce projet qu'impatiens de le mettre à exécution, ils saisirent avec plaisir la premiere occasion. Leur petite provision d'argent étoit faite de longue main, car je n'imagine pas que le Pere Procureur tienne compte de ces sortes

de dépenses, quand il n'est pas de la partie. Un de ces Dervis avoit été Frere Tailleur. Il ne fit peut-être jamais si bon usage de sa sainte aiguille, car il fit des habits si conformes aux nôtres, que j'y fus trompé moi-même.

Les bons Peres, devenus aussi Turcs que nous, éviterent, par prudence, de paroître le jour dans les rues, de crainte d'être reconnus; mais, malgré toutes leurs précautions, une aventure, à laquelle ils ne s'attendoient pas sans doute les obligea de décliner leur nom.

Un soir que je rentrois à l'Hôtel, on me dit que l'Ambassadeur étoit avec un Commissaire, qui venoit se plaindre que quelques-uns de nos Turcs faisoient tapage avec des filles. *Said Effendi* me fit prier de passer chez lui et me demanda si ce n'étoit point de mes gens. « Monsieur, poursuivit-il en me montrant l'homme à rabat, vient m'avertir que deux Turcs font carillon dans la rue du Sépulchre. Je ne sais qui ce peut être. » — Il me pria en même tems de m'y transporter moi-même, pour arrêter ce désordre par ma présence.

Quelle fut ma surprise, lorsque j'apperçus effectivement deux jeunes Turcs que je ne connoissois pas! Je leur parlai d'abord notre langue; mais ils ne purent me répondre qu'en François. Après les avoir regardés un peu attentivement, il me fut facile de juger que c'étoit quelque déguisement mystérieux; mais

je n'y comprenois rien. Ces prétendus Turcs me prierent, en tremblant, de faire écarter le monde qui étoit accouru; ce qui redoubla ma curiosité. Quand nous fûmes seuls, ils se jetterent à mes genoux, en me conjurant de leur pardonner et de ne pas les perdre. Je leur promis, en les relevant, qu'ils ne leur arriveroit rien, et les engageai à me dire qui ils étoient.

« Nous sommes Religieux de l'Ordre de ..... me dirent-ils.

— Hé! qui a pu, leur dis-je, vous forcer à choisir un état si peu conforme à vos inclinations?

— Un peu de dépit, poursuivit l'un d'eux, beaucoup de jeunesse, et encore plus d'imprudence. Nés pour le monde, nous y serions honnêtes gens, et nous ne sommes que de mauvais Moines. Obligés de nous sacrifier à l'ambition de nos familles, il nous fallut, malgré nous, faire le choix d'une Prison. Pour changer d'état, on ne change pas de cœur. Avec l'âge, les passions se fortifient; la continence les irrite; jugez des progrès qu'elles ont faits sur nous, par la folie que nous avons eue de prendre ce déguisement pour les satisfaire. »

« Faut-il, grand *Mahomet,* m'écriai-je, que la nature ait si peu de puissance sur le cœur de certains peres de famille! Triste présent pour nous que celui de la vie, lorsqu'elle est malheu-

reuse! De quelle reconnoissance peut-on être capable envers ceux de qui on tient un si funeste bienfait! Quand nous gémissons d'être nés, comment aimer ceux qui nous ont donné l'être? »

Je plaignis le sort de ces pauvres Dervis. J'aurois bien voulu, par pitié, avant de les renvoyer dans leur cloître, leur procurer les jeunes filles qu'ils étoient venus chercher; mais elles étoient dans un autre appartement avec deux Officiers qui les leur avoient enlevées. C'étoit là le sujet de la dispute; car les Moines, obstinés à ne vouloir pas lâcher prise, se défendoient en braves et ne céderent qu'à la derniere extrémité. Je leur promis de tenir cette aventure secrète. Je leur conseillai même de tenter fortune ailleurs avant de quitter le turban, et de tâcher après de se passer de femmes, puisque le Fondateur de leur Ordre avoit jugé à propos de leur en interdire l'usage, et qu'ils avoient eu l'imprudence de s'y soumettre par des vœux. Ces pauvres Peres me donnerent mille bénédictions en me quittant.

Je les fis sortir par une porte dérobée, et je ne sais ce qu'ils devinrent. Ils furent apparemment reprendre leur froc, car je n'en ai pas entendu parler depuis.

Je ne fus pas plus tôt seul, que, réfléchissant à la conduite des deux Officiers François, je fus piqué de la témérité qu'ils avoient eue d'enlever des femmes à des Turcs. Ils le croyoient du

moins. Je voulus en avoir raison. « Ces jeunes étourdis triomphent, dis-je à *Dely* qui m'accompagnoit; ils s'imaginent avoir remporté sur des Turcs une victoire complette. Faisons-leur voir qu'ils se trompent. »

Nous entrâmes donc, bien déterminés d'en avoir raison, dans l'appartement où ils étoient à se divertir. L'air fier que j'affectai leur en imposa d'abord, sans les déconcerter. « Je viens, Messieurs, leur dis-je, de renvoyer à l'Hôtel deux de nos gens qui en vouloient à ces Dames. Elles sont si aimables, que je suis surpris qu'ils n'aient pas mieux défendu leur conquête. Vous êtes heureux de n'avoir eu affaire qu'à deux Turcs de cette espece. J'en connois qui vous auroient vendu plus cher le bonheur de posséder ces belles Françoises.

— Seroit-ce vous? me dit, sans se lever, celui qui étoit le plus près de moi.

— Moi-même, lui répondis-je.

— Hé bien, voyons, poursuivit-il, en tirant son épée et m'en présentant une autre; voyons si vous avez autant de bravoure que de gravité.

Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à une réponse si vive. Je me mis en défense. L'autre François et *Dely* ne demeurerent pas spectateurs oisifs de cette nouvelle scene; ils se joignirent aussi. Mais comment se battre dans une chambre où des femmes allarmées vous arrachent les armes des mains? Elles se mirent

entre nous et rendirent, par leurs caresses, toute notre fureur inutile.

Deux jeunes personnes des plus charmantes qui survinrent terminerent la querelle. Chacun trouvant à qui parler, peu à peu les esprits se calmerent, de façon qu'à l'arrivée du souper, commandé par les Moines, nous nous trouvâmes tous d'accord. La table concilie les plus grands intérêts. Je n'ai pas encore fait en France de repas plus gai. Le vin, dont je commence à connoître le prix, en a bien davantage, quand il est versé par les mains des Grâces, et que nos levres peuvent voltiger des bords d'un verre sur la bouche vermeille d'une Belle qui nous sourit.

Acteur de cette scene charmante, qui se passoit sous mes yeux, je voyois avec un plaisir infini ces jeunes Françoises dans le déshabillé le plus galant. Un ruban bleu, passé négligemment dans leurs cheveux, composoit toute leur coëffure; des corsets blancs, collés contre leur corps, dont on découvroit les formes, et serrés avec art, en marquoient la taille, que j'aurois renfermée entre mes mains; une gorge d'albâtre en sortoit à demi, avec grace, et communiquoit de son mouvement élastique à la simple gaze, moins destinée à la voiler qu'à irriter les desirs; un jupon court de mousseline laissoit entrevoir un petit pied charmant; et un soulier couleur de rose terminoit élégamment par le bas cet assemblage par-

fait de toutes les graces. De tems en tems les bras de ces voluptueuses Sirenes, passés négligemment autour de nous, les représentoient dans l'attitude la plus capable d'inspirer de tendres mouvemens au cœur le moins sensible.

Au dessert, ces indulgentes beautés nous secondant, le verre à la main, s'enivrerent avec nous de vin et d'amour. Quand on eut desservi, sûrs des bontés de nos Dames, nous cherchâmes à en relever le prix par quelque nouveauté piquante. La France a trop d'Académies ouvertes, où l'on traite de ces sortes de matieres, pour avoir eu la témérité d'espérer l'emporter sur nos aimables convives.

Après avoir rêvé un moment, le plus jeune proposa un quadrille de son invention, quant au payement, car pour la façon de jouer les cartes, elle étoit la même que celle en usage. Comme nous voulûmes payer comptant, on assigna aux jettons, aux fiches et aux contrats des valeurs payables en discrétions graduelles. Il ne falloit pas moins qu'un *sans-prendre* en couleur favorite, pour prétendre aux honneurs d'un triomphe complet, auquel cas l'heureux vainqueur donnoit la loi aux vaincus; et chacun se piquant d'être beau joueur, tout fut payé comptant. *Cloé,* la divine *Cloé,* renchérissant sur nous, soutint que ce quadrille amoureux devoit commencer et finir par les tours doubles; ce qui n'étoit pas si mal imaginé.

La partie finie, je me retirai à l'Hôtel, fort content de cette petite aventure.

Enfin, las de vivre avec ce qu'on nomme ici des filles, je voulus savoir si la société des Dames de condition avoit quelque chose de plus vif et de plus piquant. Je m'apperçus bientôt qu'elles étoient des femmes comme les autres; et que telle est une honnête Marquise, une Comtesse vertueuse, une respectable Duchesse, qui ne seroit qu'une de nos Princesses à la mode, si le sort l'eût fait naître dans un rang moins élevé. Les unes, enorgueillies de leur naissance chimérique, vous vantent sans cesse leur origine, comme si, en amour, savoir aimer et plaire n'étoient pas les seuls titres enregistrés à Cythere. L'amour n'a pas besoin d'ayeux. Foible ressource à ses yeux qu'un vieux parchemin! mais chaque peuple a sa manie : pourquoi les François n'auroient-ils pas la leur?

Il est encore une autre espece de noblesse qui rend les femmes aussi vaines; c'est celle qui naît de l'or, moins respectée, mais plus agréable que la premiere. Heureusement qu'à Constantinople nous n'encensons pas encore ces idoles : puissions-nous demeurer toujours dans la barbarie à cet égard. S'il est de vrais Nobles, ce ne sont, selon nous, que ceux qui, par une vertu grande, ou par quelque mérite distingué, tirent leur famille de la classe commune; mais, par je ne sais quelle fatalité, ce

sont justement ceux que l'on estime ici le moins. Un fat, né d'un héros, a un degré de noblesse de plus que son pere. Le fils d'un homme qui aura eu le talent de fixer la fortune en sa faveur, fût-il un sot, commence à trouver des alliances auxquelles son pere n'auroit osé prétendre. Je puis être dans l'erreur; mais je pense que le héros est autant au-dessus de l'homme de fortune, que l'homme qui ne doit sa fortune qu'à lui-même est au-dessus de ces Nobles à parchemin, qui doivent tout au hazard d'une naissance, souvent incertaine, qui les a fait naître dans un rang où leur foible mérite ne les eût jamais élevés. Ceux qu'on appelle ici les honnêtes gens pensent à peu près comme moi; mais ils jouent un si petit rôle, qu'ils sont souvent obligés de faire leur cour à un tas d'antiques faquins ou de nouveaux ennoblis qu'ils méprisent.

Une des premieres femmes de nom, dont je briguai sérieusement les bontés, étoit une Comtesse infatuée de sa naissance. Il falloit, pour oser prétendre à ses bonnes graces, faire plus de preuves que pour entrer à Malthe. Aussi sous l'*incognito* que je gardois, je ne fus qu'un de ses amans sans conséquence, que l'on prend par curiosité dans des tems de disette, et que l'on quitte sans scrupule à la premiere occasion. La Comtesse *de Luzi*, c'est le nom et la qualité de cette impérieuse, avoit encore un autre mérite aussi recommandable que le pre-

mier : joueuse de profession, elle avoit perdu une partie de son bien au jeu. Sa fierté naturelle n'en souffroit pas peu ; aussi falloit-il souvent s'humaniser et baisser d'un ton, pour prêter l'oreille à quelques Financiers qu'elle croyoit fort honorer ; mais comme elle étoit charmante, ceux-ci lui pardonnoient des dédains dont ils se dédommageoient en secret. Une jolie femme a tant de prérogatives!

Un jour, le hazard m'ayant conduit avec un ami chez cette Comtesse, dont la maison étoit ouverte à tous les Joueurs, elle fit sur moi une impression si vive, que je ne fus pas le maître de me défendre de l'aimer. J'abandonnai quelque tems mes connoissances, pour sacrifier tous mes momens à cette charmante Françoise. Le jeu me procuroit l'occasion de la voir quand je voulois. Un Joueur à Paris a ses entrées par-tout, tandis qu'un homme honnête, qui n'a pas ce ridicule, est souvent regardé comme un être isolé et inutile à la société.

Madame *de Luzi* ne laissoit quelquefois tomber les yeux sur moi, que parce qu'un Turc est ici quelque chose de fort extraordinaire. En vain je cherchai plusieurs fois le moment de lui parler seul ; il me fut impossible de le trouver.

Un soir qu'elle avoit beaucoup perdu, et qu'elle étoit d'une humeur épouvantable, jurant contre le jeu et le Joueur qui l'avoit si fort maltraitée, je fus fort étonné de les voir

revenir ensemble, et les meilleurs amis du monde, après une demi-heure d'absence. La premiere pensée qui me vint, sans être méchant, fut qu'ils avoient trouvé le secret de s'arranger à l'amiable. Je souhaitai cent fois depuis avoir assez de bonheur pour gagner une somme considérable à la Comtesse, bien résolu de lui en faire aussi bonne composition. Je m'appliquai donc au jeu avec plus d'ardeur que jamais. Je gagnai plusieurs fois Madame *de Luzi;* mais comme elle gagnoit aussi, elle me payoit sur-le-champ : assez heureuse, elle perdoit moins qu'une autre.

Il n'est rien cependant dont le tems ne vienne à bout. Un jour que la Comtesse perdoit beaucoup, je voulus profiter de son malheur; car les cartes, ainsi que les armes, sont journalieres, et je fus assez heureux pour lui gagner une somme assez forte. Réduite au désespoir, elle déchira inutilement vingt fois les cartes et en demanda d'autres. Elle ne put vaincre sa mauvaise fortune. Le bonheur voulut qu'arrivé des derniers, elle n'eût pas de quoi me payer : le jeu fini, elle me tira à l'écart, comme pour me payer; mais, en effet, pour me prier de lui faire crédit pour quelques jours, sur son billet. Comme je l'assurai que j'étois trop charmé de trouver une fois en ma vie l'occasion de l'obliger, pour exiger d'elle plus que sa parole, elle me répondit obligeamment que cela étoit trop honnête.

Tout en parlant, je la suivis dans son cabinet, où elle alloit, me disoit-elle, me donner sa reconnoissance. « Croyez-vous, Madame, lui dis-je en arrachant la plume de ses mains, que l'intérêt soit le motif qui me conduise ici? Non, le jeu n'a servi que de prétexte à l'amour que vous m'avez inspiré; c'est l'amour qui doit me payer. Mes yeux vous l'ont dit assez de fois, si vous aviez daigné les entendre.

— Vous me surprenez, *Achmet,* me dit la Comtesse en me regardant fixement; que prétendez-vous? Vous seriez-vous imaginé que je pourrois aimer un Turc, un homme sans délicatesse? — La nature, lui dis-je, ne nous a pas fait un cœur différent de celui des François. — C'est donc à dire, ajouta-t-elle en se radoucissant, que vous abandonneriez volontiers ce que je vous dois, si je voulois vous écouter? — Que ne suis-je en état, lui répondis-je, de sacrifier mille fois davantage pour la moindre de vos bontés! — Ah! des bontés, reprit-elle en se jettant sur un sopha; je vous entends. Je dois être flattée que vous comptiez les miennes pour quelque chose. Je ne laisse pas d'aimer en vous ce desintéressement. Si les bonnes graces d'une femme telle que moi pouvoient se payer, j'avoue que vous mettez celles que vous demandez à un prix raisonnable. Vous me trouvez donc jolie? — Charmante » , lui dis-je, en serrant une de ses mains que je tenois collée contre ma bouche, et en lui jettant

de tems en tems des regards animés de la plus vive tendresse.

J'augurai bien de la petite rêverie dans laquelle elle tomba tout d'un coup ; en vain prit-elle après un air plus sérieux et me pria-t-elle de la laisser tranquille; comme elle ne quitta pas le sopha, je demeurai constamment à ses pieds, que je tenois embrassés, et ses bras languissamment penchés sans dessein, en apparence, me dirent bientôt qu'elle n'aimoit pas à avoir long-temps des créanciers. Comme, emporté par la violence de ma passion, j'allois cesser d'être son débiteur, elle se leva en colere, en me disant, pour qui je la prenois, et si j'étois Gentilhomme pour oser l'approcher? Je lui appris que j'étois Bacha à trois queues, mais que je gardois l'*incognito* à Paris. « A trois queues, reprit-elle, que ne parliez-vous? Vous êtes donc en état de faire crédit aux Dames, et même de leur prêter au besoin? Si j'étois assez heureux, poursuivis-je, pour vous être bon à quelque chose, je m'en ferois un vrai plaisir. — Pourquoi non ? poursuivit-elle. J'aurois encore besoin de mille écus : je vous jure de vous les rendre au premier jour. »

J'aimois : le moyen de refuser? Je lui promis de les lui envoyer le lendemain à son lever. Avec de l'argent, on a beau jeu vis-à-vis d'une Joueuse. La Comtesse, touchée de mes procédés aussi solides qu'honnêtes, se remit sur le sopha et, me prenant la main : « Je

vois bien, me dit-elle en souriant, que vous voulez vaincre ma résistance. » A ces mots elle se laissa aller languissamment dans mes bras; et si cela s'appelle être heureux, je le fus.

Depuis ce moment, je ne suis plus surpris de voir quantité de femmes, sans fortune pour la plupart, ne laisser pas de perdre généreusement des sommes assez considérables au jeu. La bourse qui leur fournit de quoi payer est inépuisable.

Je ne manquai pas de porter moi-même le lendemain matin à Madame *de Luzi* les mille écus qu'elle m'avoit demandés pour quelques jours. On ne m'eut pas plus tôt annoncé, qu'elle ordonna qu'on fît entrer. Elle étoit encore couchée; mais c'est ici un privilege accordé aux jeunes veuves, de recevoir ainsi les hommes.

« Quoi! vous-même? me dit-elle. En verité, *Achmet,* vous êtes adorable : je ferai donc ce soir cette belle partie chez la Duchesse, car je compte sur votre argent? » Je lui dis que je ne savois ce que c'étoit que de manquer à ma parole, qu'il m'étoit trop doux de pouvoir l'obliger, et que j'avois autant de plaisir à lui prêter qu'elle en avoit à recevoir. C'étoit beaucoup dire. Je lui présentai en même tems ma bourse. « Pour cet argent-là, reprit-elle, je veux absolument vous en faire un billet payable à votre volonté, pourvu cependant

qu'elle ne vienne pas trop tôt. » Je lui dis que je n'en étois pas pressé, et qu'elle pouvoit en disposer pour autant de tems qu'elle jugeroit à propos, sans qu'il soit besoin de billet; que sa plume ne devoit être employée qu'à écrire à un amant heureux.

« Mais savez-vous, monsieur le Turc, me dit-elle, que je vous trouve excellent? Vous faites les choses de si bonne grace, que la femme la plus raisonnable se trouve avec vous tout à fait déconcertée. Vous êtes en vérité un homme délicieux. »

Aux termes où nous en étions ensemble, je pouvois, sans témérité, exiger quelque retour de la Comtesse. Elle vit où j'en voulois venir, et de reconnoissance en reconnoissance, nous nous quittâmes tous les deux très satisfaits l'un de l'autre; je laissai mon argent, et elle oublia le billet : le jeu étoit agréable; mais c'étoit payer les cartes un peu cher.

Quelques jours après, elle m'écrivit de lui prêter cinquante louis, pour six heures seulement, et pour une partie sure. Sa lettre finissoit par me prier de les lui porter moi-même, parce que ma main, disoit-elle, étoit heureuse et lui porteroit bonheur. Résolu de sacrifier encore cette somme, je me rendis chez cette Dame pour la derniere fois, et j'en revins comme les précédentes, la bourse vuide, et plus que satisfait. Je cherchai fortune ailleurs : la variété est la mere des plaisirs.

La Marquise *de Ferriere* fut celle sur qui je jettai les yeux. C'est une jeune brune, vive, enjouée, pleine d'esprit ; mariée depuis peu, malgré elle, à un homme d'un certain âge, qui n'a de recommandable que de grands biens et beaucoup de bonne opinion de lui-même. Il croit être le premier génie de son siécle. Une vieille médaille, un vieux tableau, ou une étoile qui paroît s'être dérangée dans le Ciel, l'occupe pendant des mois entiers. Il a de plus un cabinet d'Histoire naturelle rempli de coquilles et de chiffons, dont il fait le plus grand cas. Avec ces belles qualités, il est jaloux à l'excès et se croit très en état de satisfaire l'aimable Marquise, qui gémit souvent seule des mauvais quarts d'heure qu'il lui fait passer.

J'avois sçu toutes ces particularités de la Comtesse *de Luzi*, chez qui j'avois vu une fois Madame *de Ferriere*, sa parente. Voici comme je m'y pris pour faire réussir mes projets.

Je rendis une visite au vieux Marquis, sans le connoître : étranger à Paris, ces sortes de libertés nous sont permises. Je lui dis que, sur le bruit de sa réputation, j'aurois à me reprocher toute ma vie d'avoir quitté la France sans connoître un homme qui en fait le principal ornement, et qui possede tant de curiosités qui ne se trouvent point ailleurs. La flatterie est un piége dont peu d'hommes savent se garantir, et les sots sont faits pour en être plus les dupes que les autres. Le vieux Marquis me

reçut avec politesse et finit par m'aimer à la folie. Il fallut commencer par m'ennuyer plus de deux heures à voir toutes les fadaises qui remplissent son cabinet, et écouter les ennuyantes dissertations qu'il me fit sur chaque chose en particulier. Il déclama contre la décadence du goût en France. « Croiriez-vous, me dit-il d'un ton pathétique, qu'il n'y a presque plus d'amateurs de la belle antiquité? Pour moi, poursuivit-il avec enthousiasme, je me suis toujours fait gloire d'être son plus zélé partisan. Je méprise souverainement tout ce qui ne vient pas de Rome ou d'Athènes. »

Ce bon-homme disoit vrai, car en vain je voulus plusieurs fois lui parler de sa Nation; il en savoit moins que moi; il m'avoua même ingénûment qu'il avoit toujours été si occupé, qu'il n'avoit pas encore pu trouver le tems de lire l'Histoire de France. Pour tout dire en un mot, sans les nouveaux impôts qu'il lui falloit payer comme les autres, il auroit ignoré que l'on étoit en guerre. Combien il est à Paris de ces prétendus savans!

Voilà, chere *Atalide*, le rival que j'avois à combattre, d'autant moins redoutable pour moi, qu'il avoit des droits légitimes sur l'aimable *de Ferriere*, et qu'un époux en ce pays est compté pour peu de chose.

Je sçus si bien m'insinuer chez le bonhomme, en adoptant toutes ses idées ridicules et en donnant dans tous ses travers, que je

gagnai entiérement sa confiance en fort peu de tems. J'étois ce qu'on appelle ici l'ami de la maison : l'indifférence que j'affectai pour toutes les femmes fit qu'il s'ouvrit à moi sur la sienne.

« Que je suis heureux, me dit-il un jour, d'avoir une épouse aussi sage que Madame *de Ferriere!* Croiriez-vous qu'à son âge elle n'a aucun goût pour le plaisir? Plus j'examine sa conduite, plus je la trouve irréprochable; et comment se plairoit-elle au commerce des autres hommes? poursuivit-il; elle est insensible au mien : née froide, nulle passion n'agite son cœur. J'avoue que nos plaisirs seroient plus vifs si elle les partageoit; mais la tranquillité dans laquelle je vis à son égard m'en dédommage. »

La Marquise n'étoit pas si insensible que se l'imaginoit son imbécile époux; mais, comme elle avoit infiniment d'esprit, elle savoit cacher son jeu. Je lus plusieurs fois dans ses yeux qu'elle étoit de complexion amoureuse. J'avois risqué quelques tendres regards, qui furent assez bien reçus; mais il n'y avoit pas moyen d'aller plus loin, ne pouvant me débarrasser de son vieux jaloux, qui ne sortoit jamais de chez lui.

Las de jouer un si sot personnage, j'allois quitter la partie, lorsqu'une Comete, qui parut[1], me donna quelque espérance; je pensai

1. La Comète de 1737.

que notre Astrologue ne manqueroit pas d'aller à l'Observatoire lire dans le Ciel ce qui s'y passoit. Je ne me trompois pas. Bien informé du jour et de l'heure qu'il sortiroit, je choisis ce tems pour aller lire dans le cœur de sa femme. Il ne faut pas moins que des phénomènes pour tirer notre amateur de son cabinet.

Je me rendis donc chez lui à dessein de lui demander à souper. Comme j'étois fort connu dans la maison, quoique le Portier m'eût dit que Monsieur étoit absent, je ne laissai pas d'entrer. Je me rendis d'abord au jardin, espérant y trouver la jeune Marquise; je savois qu'elle y alloit tous les soirs prendre le frais.

La premiere personne qui s'y présenta à mes yeux fut Madame *de Ferriere*. Je courus à elle. J'augurai bien du trouble que lui causa ma présence. Elle parut d'abord interdite. « Que souhaitez-vous, *Achmet?* me dit-elle d'une voix embarrassée. Monsieur est sorti. — Ce n'est pas lui que je cherche ici, Madame, lui répondis-je; c'est vous-même. — Moi-même! reprit-elle en se troublant encore davantage, et qu'avez-vous à me dire? — Que votre sort est bien à plaindre, de passer ainsi les plus beaux de vos jours dans la solitude la plus triste, inconnue au monde dont vous feriez les délices. — Que vous êtes bon de me plaindre! ajouta-t-elle avec douceur. Les

femmes de condition, en France, ne naissent-elles pas esclaves des caprices de leurs parens, qui les vendent au plus offrant? Et celui que l'on aime le moins est souvent celui que la Loi nous ordonne d'aimer le plus. — Une aimable personne a toujours de quoi se venger, lui dis-je. — Il est vrai, reprit-elle en souriant, que si la vengeance est permise quelquefois, c'est en ces sortes d'occasions. Un homme qui nous épouse malgré nous mériteroit bien que l'on fît quelque chose malgré lui. Croiriez-vous bien, ajouta-t-elle, qu'il y a plus d'un an que je n'ai été si long-tems seule avec un homme. M. *de Ferriere* ne peut garder un ami huit jours. Il a le don de les ennuyer si fort, qu'aucun n'y peut tenir. Je ne sais en vérité comment vous avez pu vous accoutumer à son humeur.

— L'amour est bien puissant, belle Françoise, dis-je à cette Dame; c'est lui qui me conduit ici. Ce Dieu m'est témoin que c'est pour vous seule que j'y viens. — Pour moi! s'écria-t-elle avec une surprise mêlée d'un peu de complaisance. — Oui, pour vous, lui dis-je. Depuis le jour que le hasard vous offrit à mes yeux, chez Madame *de Luzi,* je ne suis plus le maître de rejetter les impressions charmantes que vous avez faites sur mon cœur. Il y a trop long-tems, Madame, que je cherche à vous en faire l'aveu, pour ne pas profiter de cet heureux moment; dussiez-vous vous offenser de

l'amour que j'ai pris dans vos yeux, je ne puis le cacher davantage. Ne le condamnez pas, après l'avoir fait naître. »

Un soupir et un profond silence furent toute la réponse que l'on me fit. Je recommençai à jurer à cette Belle que je l'adorois : je la pressai dans mes bras.

« Que vous êtes séduisant! me dit-elle; enfin, c'étoit donc là ce que signifioient ces tendres regards que j'affectois de ne pas comprendre, mais qui flattoient trop mon amour-propre pour ne pas y être sensible ? Une femme répandue et accoutumée aux flatteries des hommes y fait moins d'attention; mais moi, qu'un époux retient captive, comment ne serois-je pas flattée du premier hommage qui a pu parvenir jusqu'à moi? »

A la faveur de la nuit qui commençoit à baisser, je me hasardai d'embrasser la Marquise, qui me dit avec embarras de la suivre sur la terrasse, d'où nous pourrions voir la Comete. M'appercevant que pour y aller, il falloit passer une allée des plus sombres, à travers laquelle j'entrevoyois à peine une espece de jour, je donnai le bras à cette Dame et me mis en devoir de l'y conduire. Arrivés sous cet épais feuillage : « Que cet endroit, lui dis-je, seroit favorable à la vengeance! Ah! Marquise, si vous m'aimiez, nous verrions bien la Comete un autre jour! Demain, par exemple, M. *de Ferriere* nous l'expliqueroit; et demain,

quand vous voudriez me rendre heureux, vous ne le pourriez plus. »

En finissant ces mots, je lui donnai encore un baiser. Elle se mit à folâtrer, à fuir devant moi; mais je l'eus bientôt rejointe, et me jettant à ses genoux, que j'embrassai, soit foiblesse de sa part, soit que je la pressai trop fort, ils plierent, et la Marquise tomba. L'éclat de rire qu'elle fit m'enhardit; et au lieu de lui prêter la main pour la relever, je la retins dans mes bras. Si le jour nous eût éclairé dans ce petit combat, j'aurois sans doute été bien dédommagé de la vue de la Comete; ce jeu dura quelque tems; mais on ne joue pas impunément avec l'amour : rarement ce Dieu est dupe. L'aimable *de Ferriere* y prit goût. « Que vous êtes entreprenant! me dit-elle avec vivacité. C'est assez rire. Quittons ce lieu, l'on ne s'y voit pas, vos mains m'échappent dans les ténébres, finissez. »

Cette Belle ne faisoit cependant nul effort pour se relever. Tout à coup mes sens se confondirent; je ne sais ce que je devins, je perdis connoissance ; revenu à moi-même, je me trouvai entre les bras de la Marquise. Elle me parut immobile, et sans quelques soupirs qu'elle laissoit échapper de tems en tems, et que, par une douce agitation, sa poitrine me renvoyoit, j'aurois craint pour sa vie. On meurt de plaisir, ainsi que de douleur. Je fis alors réflexion à ce que notre Astrologue

m'avoit dit de l'insensibilité de son épouse, et qu'elle ne prenoit pas même de plaisir avec lui. Je ne pus m'empêcher de rire de la crédulité de ce bon vieillard.

La Marquise se réveilla tout à coup, comme d'un profond assoupissement, et me repoussa d'abord, en me disant, si c'étoit ainsi que l'on en agissoit avec une honnête femme ; puis se relevant avec embarras, la tête appuyée sur ses mains, elle prit, en rêvant, le chemin de la terrasse, sans vouloir me parler. Je la suivis. « Hé bien, lui dis-je en y arrivant, vous voyez que nous y sommes encore à tems. La Comete ne fait que commencer à paroître. M. *de Ferriere,* une lunette à la main, assiége sans doute en ce moment le Ciel de ses regards ; mais ne craignez pas, Madame, que sa lunette porte jusqu'ici.

— Vous badinez bien à votre aise, reprit cette Belle ; je ne suis nullement contente de vous. » — Elle me fit encore quelques reproches, qui se terminerent par me dire, que si cela m'arrivoit davantage, elle en avertiroit son mari. Je n'en crus rien, et je crois que je n'eus pas tort. En quittant la terrasse, elle eut la sage précaution de faire un grand détour, pour éviter la sombre allée qui m'avoit été si favorable.

Comme il étoit tard, et que le Marquis n'arrivoit point, sa moitié me pria ne pas demeurer davantage avec elle, de crainte de donner de la

jalousie à son époux. Je quittai donc cette aimable Françoise, après lui avoir dit que je reviendrois le lendemain dîner avec elle; à quoi elle ne répondit rien.

Je ne manquai pas de m'y rendre. Juge, chere *Atalide,* s'il y fut parlé de la Comete. Le Marquis soutint que la queue paroissoit dirigée vers son jardin. Il demanda à Madame *de Ferriere* si elle l'avoit vue. Elle répondit mal à cette question et ne put s'empêcher d'en sourire, en me jettant un coup d'œil, auquel je répondis par un autre aussi expressif que le sien.

M. *de Ferriere* m'offrit obligeamment de m'expliquer, dès le soir même, ce phenomene de dessus sa terrasse. « Il n'y a qu'à vous faire préparer ici un lit, me dit-il, et nous passerons une partie de la nuit dans le jardin. »

Je n'eus garde de rejetter cette proposition, qui pouvoit me procurer de nouveaux plaisirs. Que le jour me sembla long! Enfin, la nuit venue, on soupa de fort bonne heure, pour avoir plus de tems. La Marquise nous accompagna, et nous passâmes tous ensemble l'allée charmante qui m'avoit si bien servi la veille. Deux yeux de plus rendoient la scene bien différente : il n'y avoit pas moyen d'espérer un pareil sort. Mais comme il faisoit fort sombre, je ne laissai pas, tout en cheminant, d'agacer la Marquise que son époux tenoit par

le bras. Elle ne faisoit qu'en rire et me serroit la main de tems en tems, en répondant au Marquis qui lui parloit de la Comete qui parut en je ne sais quelle année.

A force de jouer le bon-homme, un geste indiscret de ma part faillit nous trahir. Arrivés à l'endroit fortuné où l'amour avoit comblé mes vœux, voulant prendre la main de Madame *de Ferriere,* pour lui rappeler mon bonheur, je pris celle de son mari, qu'il portoit de côté et d'autre en gesticulant; mais je sçus si à propos applaudir à ce qu'il disoit alors, en lui serrant la main, qu'il témoigna en être satisfait, et prit mon geste pour une démonstration d'amitié, ou pour un mouvement d'admiration, causé par ce qu'il disoit.

Parvenus sur la terrasse, il nous fit part de ses savantes réflexions et nous expliqua la marche de la Comete par l'algebre, selon les regles de *Kepler;* mais toutes les fois que, curieux des secrets du Ciel, il avoit un œil fermé, et l'autre sur la lunette, je volois un tendre baiser à son aimable épouse, et ne voyois qu'elle, quoique je répondisse à son mari que je découvrois de ma vue dans le ciel tout ce qu'il y voyoit lui-même : je n'avois garde de le contrarier; j'ajoutois même, de tems en tems, qu'il me sembloit voir du nouveau, pour l'engager à ne pas quitter sa lunette.

Enfin, fatigués d'avoir vu tant de belles

choses, nous rentrâmes, et le Marquis me conduisit lui-même dans l'appartement qui m'étoit destiné. Je vis avec plaisir qu'il n'étoit pas éloigné de celui de Madame *de Ferriere,* sans faire réflexion que la chambre à coucher de son époux y communiquoit. Je me livrai un moment aux idées charmantes qui passerent alors par mon esprit.

Quand tout le monde se fut retiré, je me rendis doucement à la porte de la Marquise; mais au bruit que je fis pour l'ouvrir, j'entendis la voix d'un homme, qui demandoit ce qu'on vouloit. C'étoit M. *de Ferriere.* « Ah! je vous y prends, lui dis-je sans me déconcerter; vous êtes un plaisant Astrologue, tandis que le Ciel est tout en feu, et que l'on y voit la chose la plus surprenante, vous dormez tranquillement. Je ne sais si vous verrez encore quelque chose; j'en doute. — Que je vous ai d'obligations! s'écria le bon-homme », avec une joie qui égaloit presque la mienne.

Pendant qu'il se levoit, j'entrai pour répondre aux différentes questions qu'il me faisoit sur ce que j'avois vu.

Quand il fut prêt, j'ouvris une fenêtre, en annonçant avec colere qu'on ne voyoit plus rien, et qu'il pouvoit se recoucher. « Me recoucher, dit-il, c'est pour le coup que vous auriez raison de vous moquer de moi. Bon pour vous, qui avez tout vu, à la bonne heure; il peut paroître encore quelque chose. » — Plus

je le pressai de se remettre au lit, moins il en eut d'envie. Nous sortîmes ensemble. Il prit le chemin du jardin, moi, en apparence, celui de mon appartement, et revins bientôt à la Marquise, qui éclata de rire, en apprenant que je n'avois rien vu, et que c'étoit par présence d'esprit que j'avois trouvé fort à propos ce prétexte qui m'avoit si bien réussi.

« Cela est fort bien, dit-elle; mais ne comptez cependant pas passer ici la nuit : retournez dans votre appartement. » Cela ne m'empêcha pas de rester; il semble que les plaisirs sont plus vifs quand l'amour nous les procure par quelques ruses. Crainte d'être surpris par M. *de Ferriere,* je m'arrachai enfin avec peine des bras de sa chaste moitié.

Avec les femmes honnêtes, il n'y a que le début qui coûte. J'ai vu depuis l'aimable Marquise autant de fois que l'occasion s'en est présentée; et je ferois un livre entier de tous les tours que nous avons joués à son époux. Je me réserve, chere *Atalide,* le plaisir de te les conter de vive voix.

Après Madame *de Ferriere,* j'eus affaire à la femme la plus fiere que j'aie encore connue; aussi étoit-ce une Duchesse. Tout se fait chez elle avec poids et mesure. Elle ne pouvoit souffrir en plein jour mes petites libertés, elles révoltoient sa dignité; souvent elle exigeoit de moi que je misse mon turban sous le bras quand j'arrivois chez elle, parce que tous ses courti-

sans n'y paroissoient que découverts, en cette attitude respectueuse. Je fus congédié pour n'avoir pas connu un de ses ancêtres, mort au Siege de Candie. Je pris mon parti sans peine. De telles amours ne sont pas faites pour un Turc.

Quelle variété dans les caracteres! Celle qui lui succéda, quoique d'aussi bonne maison, mais sans pudeur, faillit me déconcerter : avec elle, tout se nommoit par son nom; elle fut la premiere à me tutoyer : son impudence me déplut. La modestie est la premiere des graces; elle plaît aux hommes qui en ont le moins.

Une de ses amies que j'eus quelque tems après m'amusa infiniment par sa singularité. Un peu timide, mais d'une minauderie capable d'impatienter le moins empressé des hommes, ce ne fut qu'après un tems infini et des complaisances sans nombre, que je pus enfin en obtenir quelque chose. Elle me répétoit sans cesse que je la tourmentois, que cela l'échauffoit horriblement; qu'après qu'elle auroit pris le petit-lait au mois de Mai, ou les eaux de Passy, elle verroit ; enfin, le mois de Mai passé et le petit-lait pris, je présentai tout de nouveau ma très humble requête : on me demanda quinze jours pour se remettre d'une saignée.

Ce terme expiré, un soir que je la conjurois d'avoir quelque égard à ma constance, elle parut prête à céder à mes transports. Comme je mis,

sans doute, un peu trop de vivacité dans mes poursuites, et que je prenois apparemment mal mon champ de bataille : « Y pensez-vous, *Achmet?* me dit-elle; vous allez m'estropier. » En vain je lui promis les plus grands ménagements; il fut impossible de lui faire entendre raison. Je voulus l'attirer sur un sopha. « Je m'en garderai bien, reprit-elle, mon mari, avant de partir pour la Boheme, faillit m'y casser la jambe. » Tout en voulant éviter le sopha, elle fit un faux pas et tomba sur son lit, excédée, anéantie de fatigue. Ce ne fut pas tout : comme malheureusement le lit se trouva mal fait, elle vouloit remettre la partie; mais, sans l'écouter davantage, je l'y retins le plus doucement qu'il me fut possible; elle prit un oreiller, déserra son lacet, ses jarretières, ôta son collier et quittoit enfin ses pantoufles, quand on ouvrit la porte : c'étoit sa femme de chambre. La Dame, sans la renvoyer, feignit avoir mal à la tête et vouloir se coucher. D'impatience, je sortis en enrageant et n'ai pas revu depuis cette impertinente bégueule.

Une Financiere d'une beauté peu commune, mais encore plus bête, et dont l'ame se ressentoit de son épaisse opulence, me tint huit jours en haleine. Enfin, pour la réduire, il fallut lui dire que des Duchesses, des Comtesses, des Marquises l'avoient devancée. Elle se crut alors honorée de partager leur bonne fortune et jugea que je devois être un homme d'un mérite

rare. Bientôt elle en fut convaincue ou désabusée.

Quoique répandu à présent dans le grand monde, je ne laisse pas d'entretenir les mêmes liaisons avec mes premières connoissances, et l'aimable *Thérese* est toujours la regnante.

Pour varier mes plaisirs, car j'ai l'esprit un peu libertin, il me prit un jour envie de réunir la plupart des filles que je connoissois par la Ville, et de leur donner une de ces fêtes voluptueuses en usage parmi nous. Cette idée me parut plaisante, je ne fus pas long-tems à la mettre à exécution. La maison de *Thérese,* qui est à proprement parler mon serrail, fut le rendez-vous de l'aimable compagnie, composée de douze Beautés de choix, de tous les états et de tous les spectacles. C'étoient les filles les mieux faites, les plus aimables et les plus folles ; elles réunissoient d'ailleurs les talents agréables : je leur fis présent à toutes d'un déshabillé rose et argent, habit de combat du dernier goût, et de la chaussure la plus élégante. Leurs cheveux négligemment bouclés descendoient sur leur sein, qu'ils cachoient assez pour faire désirer d'en voir davantage : de la gaieté, beaucoup de bougies, le coup d'œil étoit ravissant.

La fête débutoit par un concert de voix et d'instrumens, qui fut suivi d'un bal. Ces Nymphes commencerent par danser toutes ensemble, puis deux à deux, et enfin seules. Couché négligemment sur un sopha, la tête appuyée sur

un carreau, et seul spectateur de cette scene enchantée, je jettois le mouchoir à celles qui faisoient sur moi le plus d'impressions. *Thérese* eut les prémices de cette fête, qui fut suivie d'un grand souper; et le vin, pere des plaisirs, la fit recommencer avec plus de chaleur qu'auparavant ; enfin, le sommeil s'empara de tous nos sens, et ces Beautés tomberent de fatigue sur différentes ottomanes, où elles passerent la nuit.

A mon réveil, le lendemain je me trouvai entre les bras de deux femmes; deux autres étoient couchées sur les pieds de mon lit, et le reste dispersé autour de l'appartement. Je contemplai un moment, avec volupté, tant de charmes; l'une étoit négligemment penchée sur les genoux de sa compagne; une autre, dans un désordre charmant, dormoit, la tête renversée sur le sein découvert de son aimable voisine, et laissoit entrevoir le sien à demi caché par une de ses mains. Toutes les autres étoient dans des situations à peu près semblables.

Elles se réveillèrent à un signal que je fis ; autre coup d'œil enchanté, elles coururent toutes à moi et se disputerent à l'envi le bonheur de me donner le premier baiser. J'en reçus un de chacune, que je leur rendis avec usure.

Nous passâmes de là dans un jardin délicieux, où un déjeûné champêtre nous attendoit ; sous

une cabane couverte d'un feuillage épais, regnoit autour un canapé couvert de mousse et semé de fleurs apprêtées par les mains des amours. Cette verdure entremêlée des robes couleur de rose et du teint éblouissant de ces charmantes Françoises, que quelques rayons du soleil, perçant à travers le feuillage, venoient rendre plus vif, formoit une variété admirable. L'éclat du vin, brillant dans les verres, y ajouta bientôt de nouveaux charmes, que l'amour prit encore soin d'embellir.

Comme c'étoit la derniere entrevue que je comptois avoir avec ces femmes, je leur fis à chacune des présens conformes à leur goût, en leur promettant de me souvenir toute ma vie des bontés qu'elles avoient eues pour moi. J'offris de faire un sort heureux à celles qui voudroient me suivre à Constantinople. Il n'y eut que *Thérese* qui me fut assez attachée pour le desirer. Je l'en aimai davantage. Après avoir fait de tendres adieux à toutes les autres, je les renvoyai; car je méditois une conquête qui demandoit tout mon tems, et qui pût dignement couronner mes aventures en France.

Que penseras-tu de moi, chere *Atalide?* Je ne suis plus cet *Achmet* généreux, qui, sensible aux malheurs de la Marquise *de Chambertin*, ne vouloit d'elle que le plaisir de l'obliger. Le commerce des François, ou plutôt l'amour m'a fait avoir d'autres vues. On ne peut pas rester long-tems simple ami d'une femme ai-

mable. L'amour a ses droits particuliers, et les feux qui croissent lentement n'en deviennent que plus forts.

Un jour que je conversois à mon ordinaire avec cette vertueuse Dame, sur la bizarrerie des coutumes de sa Nation, je me trouvai des desirs si vifs, que je n'eus pas de peine à m'appercevoir que l'amour y étoit pour quelque chose : auparavant, je ne voyois cette Françoise que pour lui procurer quelques soulagements; je commençois à en chercher auprès d'elle. *Thérese* fut la seule que je ne lui sacrifiai pas; encore ne la voyois-je que rarement.

Tant d'assiduité de ma part, mon air mélancolique, rêveur, et mes yeux, qui n'avoient peut-être pas été si discrets que ma bouche, engagerent un soir la Marquise à me demander ce que j'avois. « Vous soupirez, *Achmet,* me dit-elle, seriez-vous charmé de quelque Beauté nouvelle, insensible à vos vœux? Pourquoi garder le silence? Ne suis-je plus votre amie? Craignez-vous que je vous reproche votre légereté? Elevé dès votre enfance dans des maximes suivies par les plus sages et les plus respectables de votre Nation, approuvées, recommandées même par votre grand Prophête, je ne suis pas surprise de les trouver dans votre cœur.

— Que vous êtes bonne, Madame, lui dis-je, de vous intéresser au sort d'un malheureux

indigne de vos bontés! Oui, j'aime; mais celle que j'adore, élevée dans une autre croyance, en m'excusant elle-même de m'attacher à plusieurs femmes, se refuse d'aimer un seul homme. Si l'aimer, c'est l'offenser, le Ciel m'est témoin que j'ai mis tout en usage pour défendre mon cœur des charmes de ses yeux. Ils sont plus forts que moi.

— Ne puis-je connoître cette heureuse Françoise? reprit Madame *de Chambertin.* Au lieu de languir ici depuis quelques jours, pourquoi n'êtes-vous pas à ses genoux?

— M'y voilà, lui dis-je en embrassant les siens. »

La Marquise ne me souffrit pas longtems dans cette attitude charmante. Elle me releva en colere, poussa un cri aigu, et je fus quelque temps sans oser la regarder. Je levai enfin les yeux, mais je ne pus soutenir ses regards. Confus d'un aveu si mal reçu, je voulus sortir. « Rien ne vous retient, me dit-elle d'un air fier; il est des Françoises différentes de celles que vous avez connues jusqu'à présent. C'est la facilité que vous avez eue d'en triompher, qui vous a fait espérer, sans doute, que je ne pourrois vous résister. Adieu, perfide ami! je vous eusse regretté, et vous me forcez de vous haïr. »

Je n'eus pas la force de répondre. Je sortis, sans oser même jetter un regard sur cette Dame. *Manon,* que je trouvai dans l'antichambre, me

demanda ce que j'avois. Je lui dis, en me laissant tomber de foiblesse dans un fauteuil, ce qui venoit de m'arriver. Elle me consola de son mieux, en me promettant de faire ce qu'elle pourroit auprès de sa maîtresse. Je lui défendis de parler de moi ; mais elle passa mes ordres.

A peine fus-je sorti, que *Manon,* qui crut que j'allois abandonner la Marquise, entra dans son appartement et lui reprocha mal-adroitement le peu de reconnoissance qu'elle avoit pour un homme qui lui faisoit tant de bien et depuis si longtemps. « Oui, Madame, poursuivit-elle avec aigreur; sans ses secours, je ne sais ce que nous serions devenues toutes les deux. Cet argent que vous attendiez vous a manqué, et c'est ce Turc généreux qui me l'a remis pour vous le donner. C'est encore lui qui paye chaque jour la dépense que vous croyez faire à crédit, en attendant de la Cour une pension imaginaire que vous n'aurez jamais. »

Pendant ce discours accablant, l'infortunée Marquise fondoit en larmes et ne trouvoit pas de voix pour répondre. « Faut-il, s'écria-t-elle enfin, qu'il soit si généreux et si cruel tout ensemble? Que ne me laissoit-il sortir de cet Hôtel? où prendre de quoi lui rendre tout ce que j'en ai reçu? — Aimez-le, Madame, reprit *Manon,* et le tendre *Achmet* se croira trop payé. — Quel amour crois-tu, reprit-elle, qu'il exige de moi? Il n'est pas homme à se contenter d'un simple aveu ? Hélas! le Ciel m'est témoin que,

touchée de ces vertus que tu lui connois, je n'userois pas de feinte en lui disant que je l'aime; mais que n'aurois-je pas à craindre s'il en étoit instruit? Il deviendroit téméraire, et peut-être aurois-je la foiblesse de l'écouter. Il vaut mieux, crois-moi, ne le plus revoir; c'est le plus sûr parti. Je vais écrire à *Achmet,* pour le remercier et lui promettre de lui rendre, le plus tôt qu'il me sera possible, l'argent qu'il m'a prêté si généreusement. — Où le prendrez-vous, Madame? interrompit *Manon.* — La Providence y pourvoira, ajouta la Marquise en se renfermant dans son cabinet. » Voici la lettre que *Manon* m'apporta le lendemain de sa part.

LA MARQUISE DE CHAMBERTIN

A Achmet.

J'ignorois, généreux Achmet, les obligations que je vous ai. Manon vient de m'en instruire. On ne peut être plus reconnoissante que je le suis. Je vais faire un dernier effort pour trouver de quoi m'acquitter envers vous, et me dérober pour toujours à vos yeux. Ne m'appelez pas cruelle : il m'en coûtera autant qu'à vous. Adieu. N'en ai-je point trop dit?

Manon, qui me conta tout, acheva de me convaincre que j'étois aimé. Je lui reprochai

son imprudence; mais la joie que me procura une nouvelle si consolante m'empêcha quelque tems de penser à d'autres intérêts qu'à ceux de mon cœur. « Quoi! la Marquise m'aime, me disois-je en moi-même, et je l'ai offensée! Courons à ses genoux lui demander ma grace. »

Je retournai chez Madame *de Chambertin,* que je trouvai fondant en larmes. Elle me répéta de vive voix ce qu'elle venoit de m'écrire et me pria, en gémissant, d'oublier une infortunée, accablée de trop de chagrins, pour être sensible aux douceurs de l'amour. Je lui jurai un respect éternel; mais quels sermens que ceux des amans! Je fus bien environ une semaine entiere à voir cette Dame tous les jours, sans être parjure. L'amour n'avoit pas ratifié le serment téméraire que j'avois fait à cette Belle.

Un soir que je trouvai la Marquise moins triste et moins rêveuse qu'à l'ordinaire, elle me fit la lecture d'une lettre que lui écrivoit un de ses parens, qui lui apprenoit que le Roi lui faisoit la pension qu'elle sollicitoit, en considération des services de son époux. Je lui en fis mon compliment et lui en témoignai ma joie. « Je pourrai donc, me dit-elle, m'acquitter envers vous? » Je la priai de ne pas y penser et l'assurai que le bonheur de l'avoir obligée me dédommageoit au delà du petit service que je lui avois rendu. Ses yeux, que je n'avois ja-

mais vus que couverts d'ennuis, s'animerent; cette tendre langueur qui ne la quittoit jamais, mêlée d'un peu de vivacité et d'enjouement, en ajoutant à ses charmes, rallumerent en moi des feux mal éteints. En vain je voulus en triompher; ils s'augmentoient malgré moi; et bientôt ma bouche, fidele interprête de mon cœur, exprima ce qu'il sentoit. J'oubliai mes sermens, et j'en vins aux prieres.

Que ne me dit pas cette Dame pour modérer mes transports! Mais s'opposer à une passion violente, c'est vouloir arrêter un torrent dans sa course. L'aimable *de Chambertin,* déconcertée et surprise tout ensemble d'une attaque si soudaine et si vive, eut à peine le tems de la réflexion, et mon bonheur suivit ma témérité; je tombai aux genoux de cette charmante Françoise. Je voulus la regarder; mais couvrant ses yeux d'une main et me repoussant sans aigreur de l'autre, en détournant la vue : « Allez, me dit-elle, allez, cruel ami, vous vanter d'un si généreux procédé. Est-ce là ce que vous m'aviez juré? Pourquoi vous ai-je cru ? » — A ces mots, tremblante entre mes bras, elle voulut faire un effort pour s'en arracher. Je la retins par mille caresses, dont elle n'eut pas la force de se dégager. Nos yeux, après s'être fuis longtems, se rencontrerent. Les siens me reprochoient ma témérité; mais leur douceur, en m'assurant de ma grace, me disoit assez que j'avois sçu profiter d'un moment de foiblesse,

et que j'étois encore plus heureux que téméraire.

Quelques moyens que j'aie pu employer par la suite, il me fut impossible de retrouver une seconde fois la Marquise assez foible pour en triompher. Il fallut me contenter du nom d'ami, qu'elle me donna jusqu'à son départ pour Lyon, où elle vient de se rendre, après avoir été remercier le Roi, qui lui procure de quoi y vivre honorablement dans le sein de sa famille. Je crois que le desir de m'éviter a précipité son départ.

Enfin, belle *Atalide,* dans huit jours nous quittons Paris. J'en ai connu tous les plaisirs. Rien ne me retient plus en France. *Zulime* est la seule dont je n'ai pu triompher ; mais *Dély* n'en est pas plus heureux. Privé aussi des caresses de sa chere Esclave, elle nous a tous remis à notre retour à Constantinople. Cette Persane, qui nous a tant amusé par la singularité de ses sentimens, en a encore adopté ici de nouveaux. Elle n'ose à présent regarder aucun homme, pas même son cher *Dély*. Quel étrange caprice !

Je consacre à ta famille le peu de tems qui me reste à demeurer ici. Ta mere et tes sœurs jouissent d'une santé parfaite. Elles me quittent à regret; et si tu ne me rappelois à Constantinople, je les quitterois de même.

L'aimable *Emilie,* constante dans sa vocation, ne paroît pas regretter le monde qu'elle a

quitté. Je la fus voir hier. Elle te fait mille amitiés. Pour *Eloïse,* l'aînée de tes sœurs, cette dédaigneuse, dont la fortune a duré si peu, a bien diminué de sa fierté. Ne trouvant plus personne qui veuille en prendre soin, elle vient de se résoudre, avec bien de la peine, à demeurer avec ta mère. *Lucile,* qui briguoit une place à l'Opéra, est encore dans tout son lustre. Elle commence à jouir de la fortune qui vient d'abandonner *Eloïse,* sans que le sort de sa sœur lui ait ouvert les yeux. Ta tendre mere espere que dans quelques années *Lucile* viendra rejoindre *Eloïse*. Elle attend ce moment avec impatience.

Avant de partir, je leur ferai de ta part tout le bien qu'il me sera possible, et compte que, de retour à Constantinople, je ne les oublierai pas. Tu me les rends cheres.

L'aimable *Thérese* veut bien se donner à moi et m'accompagner. C'est une amie que je vais te donner, chere *Atalide* : que de momens heureux vont suivre mon retour! Puissé-je te retrouver aussi tendre que je t'ai quittée! Adieu. Que cet Adieu est différent de celui que nous nous fîmes, les larmes aux yeux, en nous séparant! Celui-ci, belle Esclave, m'annonce que je te reverrai bientôt; aussi est-ce avec joie que je le prononce. Adieu.

QUATRIÈME LETTRE

D'Achmet

A LA MARQUISE DE CHAMBERTIN.

ENFIN, Madame, les vents favorables nous éloignent de l'heureuse France; je ne la reverrai peut-être jamais : triste souvenir pour une ame sensible et pénétrée de vos bontés! Quoi! je ne vous reverrois plus, divine Marquise? Vous m'avez, il est vrai, permis de vous écrire; foible consolation. Un François pourroit s'en contenter; c'est, dit-il, le sentiment qu'il aime : un Turc, plus juste appréciateur du plaisir, ne trouve de vrai bonheur que dans le plaisir lui-même; mais, que dis-je! je m'égare encore, et mon amour aveugle oublie que vous m'avez défendu de vous parler jamais de mes feux. Ah! Madame, il falloit donc aussi me défendre de vous écrire : vous avez fait plus, vous avez fixé l'objet de mes lettres; elles doivent vous parler de tout, excepté de vous-même. Je vais donc vous entretenir de notre voyage : c'est du sein des mers que je vous écris.

Les vents favorables nous portent vers Constantinople, et les eaux me tiennent encore

suspendu entre *Atalide* et vous : confidente de mes folies pendant mon séjour à Paris, puissent celles de notre route vous amuser encore un moment !

A peine fûmes-nous embarqués, que *Said Effendi,* quittant la gravité d'Ambassadeur, nous parla de la France en homme qui s'étoit occupé à la connoître. « Les François, nous dit-il, veulent qu'on encense jusqu'à leurs défauts, et ce n'est qu'en les imitant qu'on peut leur plaire. Si j'ai flatté leurs foiblesses, respecté leurs préjugés, leurs caprices, j'ai aimé leur franchise, leur politesse et leur bonne foi ; mais ils ne m'en ont point imposé. »

Tout le monde applaudit à ce discours de *Said,* et chacun convint que ce portrait des François étoit d'après nature.

Comme il n'est rien de si ennuyeux que de voyager sur mer, où les mêmes objets, la terre et l'eau, frappent sans cesse nos yeux, Son Excellence, pour varier nos amusemens, nous proposa de conter tour à tour les galanteries que nous avions eues en France. La proposition fut généralement acceptée. Comme je me trouvois à côté de *Said,* il me pria de commencer. Je récitai donc à la compagnie une partie de mes aventures : je ne vous les répéterai point, Madame; vous les avez lues dans les lettres que j'écrivois de France à ma chere *Atalide,* et dont je vous ai fait lecture pour charmer vos ennuis.

Le grand Maréchal, impatient de parler, me laissa à peine le tems de finir. Il nous entretint pendant un jour entier de toutes ses galanteries; elles ont trop couru Paris, pour que je vous les rappelle. Il finit par le récit de ses amours avec le jeune objet qui alluma plus d'une fois le flambeau de la discorde entre *Said* et lui.

Dély nous conta à son tour ses aventures au temple de *Jatab* et à Paris. Chacun le plaisanta sur ce que, malgré tout l'amour qu'il prétendoit que sa *Zulime* avoit pour lui, il n'avoit pu obtenir ses bontés que quand elle les avoit prodiguées à tout le monde; et le grand Maréchal voulut gager, qu'avant son arrivée à Constantinople, il triompheroit de cette Belle. *Dély*, qui connoissoit l'homme et la simplicité de son Esclave, ne la voulut pas mettre à cette épreuve. Il se contenta de la garder à vue.

Said, fils de Son Excellence, qui rentra avec *Zulime* sur ses entrefaites, excita les ris de toute l'assemblée. Ils redoublerent à la vue de l'étonnement de *Dély*, qui crut lire dans les yeux de son Esclave, que le jeune *Said* ne lui déplaisoit pas. Il fit un effort sur lui-même pour cacher son trouble et affecta une tranquillité dont son cœur étoit loin de jouir.

« C'est à votre tour, aimable *Said*, dit le grand Maréchal, à conter vos aventures. Il n'est pas que vous n'en ayez eu quelques-

unes; j'en ai pour garant les larmes que je vous vis répandre en quittant cette Capitale: la jeunesse se laisse aisément surprendre.

— Hélas! reprit *Said* avec une timidité si naturelle à son âge, je n'avois jamais connu de femme que ma mere et mes sœurs, et je croyois les aimer au delà de tout; mais je sens bien que l'on peut aimer davantage. Ce qui me surprend, c'est qu'une étrangere, en moins d'un jour, m'ait été plus chere que ma mere même. Je ne l'aurois jamais cru. Voilà mon histoire.

— Vous n'en serez pas quitte à si bon marché, reprit le Maréchal; imitez-nous, s'il vous plaît, dans le récit exact et circonstancié que nous avons fait de nos folies.

— Puisque vous le voulez, repartit *Said,* il faut vous satisfaire. Ne vous attendez pas à quelque chose de fort extraordinaire; rien de si simple que ce que j'ai à vous raconter. Il vous souvient, Maréchal, du jour que vous m'amenâtes, pour la premiere fois, avec vous, chez Madame *de Tal...*, votre bonne amie. Vous savez que vous demeurâtes seul plus de deux heures avec elle dans son appartement, et que vous me laissâtes avec Mademoiselle *de Tal...*, âgée d'environ quatorze ans : c'est cette jeune Françoise qui est le sujet des pleurs que vous m'avez vu répandre, et que je ne puis encore retenir en me rappelant ces doux instants ; n'êtes-vous pas satisfait?

— Pas encore, repartit le Maréchal : ce que vous venez de nous apprendre est bien quelque chose ; mais ce sont les détails qui sont intéressans, poursuivez donc.

— Quand vous nous eûtes laissés seuls, reprit *Said,* Mademoiselle *de Tal...* vint s'asseoir sur le sopha où j'étois. Nous y demeurâmes quelque tems sans rien dire. La peine que j'avois de parler une nouvelle langue augmentoit ma timidité. Cette jeune Françoise prit la premiere la parole et m'avoua ingénuement qu'elle m'aimoit mieux que tous les autres Turcs, parce que je n'avois point de barbe. Je lui répondis que je l'aimois aussi plus que toutes les autres Françoises, et que je ne savois pourquoi je ressentois en sa présence un trouble, une émotion que je n'éprouvois nulle part.

— C'étoit de l'amour, interrompit le Maréchal ; ne vous y trompez pas, *Said ;* que ne m'en fîtes-vous alors la confidence? J'aurois été votre conseil. (Un pareil conseil est souvent dangereux.)

— Je vous avois vu, poursuivit *Said,* baiser la main de Madame *de Tal...* Je baisai celle de sa fille, qui rougit aussitôt, et moi aussi. Je n'osai plus la regarder. Peu à peu cependant, en promenant mes yeux de côté et d'autre, ils s'arrêterent sur elle, et je trouvai les siens fixés sur moi. Elle se leva, se promena, et après qu'elle m'eut fait examiner les tableaux de

l'appartement, comme vous ne reveniez point, nous descendîmes machinalement dans le jardin. Je courus à la premiere fleur que j'apperçus, pour en faire présent à Mademoiselle *de Tal*... qui l'accepta avec reconnoissance. Nous avançâmes, sans nous en appercevoir, sous une charmille épaisse, où je baisai encore la main de cette Belle. Elle rougit, mais bien moins que la premiere fois, et moi je ne rougis plus. Nous nous reposâmes sur un gazon. Mon cœur s'agita; tous mes sens se troublerent; ma voix expira sur mes levres; puis, revenu à moi, comme d'un profond assoupissement, j'embrassai Mademoiselle *de Tal*... avec transport. Elle s'en fâcha ; mais sa colere ne dura pas long-tems. Voyant même que j'étois triste et rêveur, elle me dit plusieurs fois qu'elle me pardonnoit; je la priai d'oublier ma témérité. Elle parut sensible à mon repentir.

« Un voyage que je fis à Versailles, avec mon pere, me priva quelque tems du plaisir de voir cette jeune Françoise. La Cour que j'avois vue si brillante, environ un mois auparavant, me parut alors insipide. Les mêmes choses qui m'avoient frappé attiroient à peine mes regards. Je ne voyois que Mademoiselle *de Tal*... Je ne pensois qu'à elle.

« Un jour que je retournai chez cette Dame avec vous, continua *Said* au Maréchal, j'entrai chez sa fille, selon mon usage, pour vous lais-

ser seul avec sa mere. Mademoiselle *de Tal...*, surprise de mon arrivée imprévue, demanda aussitôt un miroir et des rubans. Sa premiere parole fut qu'elle étoit charmée de me voir. Elle ajouta tout bas que mon absence lui avoit fait de la peine. Je la serrai dans mes bras avec un doux frémissement; elle me tendit la main, je la baisai en tremblant; au lieu de s'offenser de ma hardiesse, elle en parut charmée et porta elle-même une seconde fois sa main contre mes levres. Elle fit même un mouvement, comme pour approcher la mienne de sa bouche; mais, par un mouvement contraire, elle la repoussa doucement. La réflexion la retint sans doute. Je demeurai à ses genoux, dans la situation la plus embarrassante de ma vie. Je ne pouvois demêler ce qui se passoit dans mon cœur. La seule présence de Mademoiselle *de Tal...* ne suffit donc pas pour me rendre heureux, me disois-je en moi-même, puisque je suis à ses pieds et que je ne suis pas content.

— Quoi, interrompit le Maréchal, vous ignoriez le rôle qui vous restoit à jouer, et la nature ne parloit pas encore? Le charme a-t-il fini? L'énigme s'est-elle enfin éclaircie? Voici le plus intéressant de l'histoire; songez, mon cher *Said,* à n'en pas omettre une seule circonstance. »

Ce seroit, belle Marquise, quelque chose de fort amusant à vous marquer, que les degrés

par lesquels ces deux amans en vinrent à se donner des preuves mutuelles de leur tendresse ; mais soit modestie, soit discrétion, le jeune *Said* s'obstina à n'en pas vouloir dire davantage; sans doute qu'il y eut bien des petits combats de part et d'autre : la jeune Françoise ignoroit-elle où son amant en vouloit venir? Qui des deux le soupçonna le premier? Comment *Said* fut-il reçu? Que lui dit-on après sa conquête?

En vain le Maréchal voulut-il savoir tous ces détails intéressans ; il fallut deviner le reste et les Dardanelles que nous découvrîmes heureusement mirent fin à tous nos récits.

Je commence, Madame, à découvrir les tours de Constantinople. La plume me tombe des mains, mon cœur palpite, pardonnez-le-moi ; je vais revoir ma chere *Atalide;* je touche au moment tant souhaité de mourir d'amour à ses pieds. Je ne finirai cette lettre qu'après avoir comblé ses vœux et les miens, et ce sera pour moi une nouvelle jouissance, que le plaisir de vous conter dans peu l'excès du bonheur où je vole sur l'aile de l'amour.

Je remets, belle Marquise, la main à la plume pour finir ma lettre; mais qu'en peu de jours les temps sont changés! non, il n'est point de

bonheur constant! il ne me reste que des larmes à répandre. J'ai plus besoin de vous que jamais : voici le tems de l'amitié.

Enfin, après bien des inquiétudes, nous revîmes avec joie le port de Constantinople. Je conduisis d'abord *Thérese* à *Atalide :* l'entrevue de ces deux aimables filles fut des plus tendres. Elles s'embrasserent et se comblerent de caresses ; j'en fus attendri ; j'étois enchanté d'avoir en ma puissance deux Françoises d'un caractere si compatible.

Parmi les femmes de cette Nation, ce n'est pas quelque chose de fort commun. La jalousie et l'envie sont leurs défauts favoris ; mais quelle fut ma surprise lorsque j'aperçus *Atalide* fondant en larmes! à quoi pouvois-je attribuer sa douleur? Etoit-elle devenue jalouse? Comment me le persuader? Je l'avois vue vingt fois me conduire elle-même de jeunes Esclaves et revenir après dans mes bras avec toute la tendresse dont elle est capable.

Je voulus essuyer ses pleurs : « Laissez-les couler, *Achmet,* me dit-elle en me repoussant doucement : hélas! jamais je n'eus tant sujet d'en répandre. » Comme la tristesse augmentoit et que les larmes redoubloient, je la conjurai de me dire ce qui pouvoit l'affliger dans le temps que, de retour à Constantinople, ma présence devoit lui rendre toute sa gaieté.

« N'êtes-vous pas charmée de me revoir? lui dis-je. » Un regard languissant qu'elle laissa

tomber sur moi, en levant ensuite les yeux au Ciel, fut toute sa réponse.

Je m'approchai pour lui prendre la main et la porter à ma bouche ; mais Ciel, que vis-je ? *Atalide* recula, comme saisie d'horreur, et retira cette main adorable sur laquelle mes levres avoient volé cent fois. « Vous ne m'aimez donc plus ? lui dis-je avec douceur. Que vous a fait le tendre *Achmet?* Je prends le Ciel à témoin que vous n'êtes jamais sortie de mon cœur. Interrogez cette jeune Françoise, que je vous amene pour compagne. Elle peut vous dire si j'ai passé un seul jour sans lui parler de ma chere *Atalide.* »

Thérese lui confirma ce que j'avançois, la félicita sur le bonheur qu'elle avoit de regner sur mon cœur avec tant d'empire, et finit par lui dire qu'elle s'estimeroit la plus heureuse des femmes, si son sort étoit égal au sien. « Hélas ! mon triste sort n'est pas à envier », reprit *Atalide* en embrassant *Thérese ;* elle n'eut pas la force d'en dire davantage et laissa échapper un profond soupir ; puis, baissant son voile pour cacher les pleurs qui couloient de ses yeux, elle rentra dans son appartement avec le sentiment de la douleur.

Je conduisis *Thérese* dans celui qui lui étoit destiné et revins ensuite auprès d'*Atalide.* Je la trouvai négligemment jetée sur un lit, sa tête appuyée sur une de ses mains, en tenant un mouchoir de l'autre. Je me mis auprès d'elle.

Elle se leva, et se jettant à mes pieds, qu'elle tint embrassés pendant quelque temps, elle me conjura de l'abandonner pour toujours.

Je ne pus entendre cette proposition sans frémir. Tous mes sens se glacerent; mes jambes tremblerent, et ma voix ne put se faire entendre. Je demeurai immobile, les yeux attachés sur *Atalide,* qui avoit les siens fixés en terre. Je la relevai de mes pieds et la portai dans mes bras sur le lit qu'elle venoit de quitter; elle n'eut pas la force de s'y opposer; mais elle y fut à peine, qu'elle me pria de ne point user de violence : esclave de ma parole, ne voulant rien tenir, je ne promis rien. Emporté par la vivacité de mon amour, impatient de satisfaire mes desirs, je lui représentai le pouvoir que j'avois sur elle, et l'obéissance qu'elle me devoit. « Si je n'ai point encore fait usage de mon autorité, ajoutai-je, ne m'obligez pas à commencer à dire, pour la première fois, un je le veux. Faites cesser des pleurs qui m'offensent, ou dites-moi ce qui les fait couler. Devriez-vous manquer de confiance pour un homme qui n'en a jamais manqué à votre égard? Je le vois, c'est que vous ne m'aimez plus.

« Arrêtez, *Achmet,* me dit-elle, vous allez trop loin. Mon cœur est coupable; mais l'amour fait tout son crime. J'en aime un autre, il est vrai, et je n'ose encore décider entre vous deux; mais n'en soyez pas jaloux. C'est un Dieu que vous avez pour rival, un Dieu plein de bonté,

que j'ai outragé un million de fois, et qui daigne encore se faire entendre au fond de mon cœur. Il me dit sans cesse de le suivre, qu'il oublie le passé; je l'écoute avec joie, je suis prête à voler sur ses pas; mais quand je vois qu'il faut vous abandonner et vous laisser derrière moi, je ne sais plus qui suivre, ou de l'homme, ou de Dieu. Vous triomphez chacun à votre tour : pourquoi ne puis-je avoir le mien et imiter *Emilie?* Seriez-vous moins généreux pour moi, que vous le fûtes pour elle? Grand Dieu, achevez votre ouvrage! »

Pressé d'achever le mien et de regagner le cœur d'*Atalide*, je reconnus le tort que j'avois eu de lui parler de sa sœur et du bonheur dont elle jouissoit en France dans un Monastere. Pour l'en distraire, je fis à ma chere Esclave une peinture si vive des doux momens que nous avions passés ensemble, qu'elle me parut s'en souvenir avec plaisir. Je me mis en devoir de les lui peindre d'une maniere encore plus touchante : elle s'attendrissoit; je n'oubliai rien pour en triompher. J'embrassai ses genoux, ma bouche se colla sur la sienne. Elle soupira en pleurant. J'essuyai ses larmes, et, charmé de n'en pas voir paroître de nouvelles, j'augurai bien de ce premier succès. Mes yeux rencontrerent enfin les siens. Nous nous regardâmes quelque temps en silence. Je saisis ses mains, que je trouvai sans force. La nature parla, et l'amour fut vainqueur.

Je vis renaître ces momens délicieux connus des seuls amans, et cette douce ivresse que *Mahomet* compare au bonheur qu'il nous promet dans le Ciel. Je prodiguai mille baisers à *Atalide*. Elle me les rendit avec usure. Nos transports redoublerent. Tout fut oublié et sacrifié à l'amour. Qu'on est foible près de ce qu'on aime! Le cœur détruit souvent les projets de la raison. Mon bonheur fut complet, mais de peu de durée. Je fus un vainqueur malheureux, accablé sous le propre poids de mes lauriers. Que ma victoire me coûta cher! A peine je sortois victorieux du champ de bataille, les armes basses cependant, et tremblant devant l'ennemi que j'avois renversé, qu'il fallut livrer de nouveaux combats.

Atalide, rendue à elle-même et à ses réflexions, reprit ses premiers sentiments. Elle eut honte de sa foiblesse. Ses larmes reparurent, ses prieres recommencerent, et je revis à mes pieds cette Belle en suppliante.

« Vous venez de le voir, *Achmet*, me dit-elle. Quel fond puis-je faire sur mes résolutions? De grace, permettez que je me sépare de vous. — Vous séparer de moi, lui dis-je avec attendrissement, et où voulez-vous aller? — Rejoindre *Emilie*, poursuivit-elle, et m'ensevelir dans un Couvent avec elle. Je ne puis vivre plus longtems dans un serrail. Mille remords m'agitent sans cesse et font de mon cœur un théâtre affreux, où ma propre conscience vient elle-

même me livrer des combats terribles. Si vous saviez, cher *Achmet,* ce qu'il m'en coûte pour m'arracher de vos bras, vous ne m'en feriez pas un crime. Depuis le jour que, dans une de vos lettres, vous me parlâtes du bonheur d'*Emilie,* j'ai toujours envié son sort. Vous m'aimez, je n'en puis douter, soyez généreux. Vous pouvez me retenir, je le sais, je suis votre Esclave; mais quel triste plaisir d'arracher à une infortunée des caresses qui lui coûteront la vie, et qui n'a plus que des pleurs à vous donner!

— Pourquoi, lui dis-je, me refuser la douceur de les essuyer, puisque c'est la seule consolation qui me reste! »

Je voulus engager *Atalide* à rester, en lui promettant de ne jamais rien exiger d'elle contre sa volonté.

« Je vous aime trop, reprit-elle. Peut-être serois-je plus foible que vous. C'est moi-même que je redoute. Ne viens-je pas de violer mes sermens et d'oublier dans vos bras jusqu'au Dieu que je sers? j'avois juré de ne vous rien accorder, et je comptois assez sur votre bonté pour espérer que vous ne me rendriez pas parjure; mais à peine avez-vous paru, que vous avez triomphé; et je me fierois encore à moi? Non, *Achmet,* ce seroit manquer de prudence. Je méritois de succomber, si je m'exposois au danger. »

Pendant tout ce discours, j'étois demeuré

immobile, la tête appuyée sur mes mains, incertain du parti que je devois prendre. D'un côté, je considérois la perte que je ferois, si je laissois partir *Atalide;* d'un autre, je voyois le peu de satisfaction que j'aurois de regner sur un cœur en proie à la douleur. Je n'étois pas accoutumé à voir couler des larmes si cheres. Je me mis en devoir de les essuyer. « Vous prenez un soin inutile, me dit *Atalide.* Que vous sert d'effacer les traces de quelques pleurs, si vous n'en tarissez pas la source ? d'un mot vous le pouvez. — Mais ce mot, lui dis-je, me coûtera la vie. — Mourons donc tous les deux, reprit-elle, puisque sans ce mot je ne puis vivre. Vous n'êtes pas assez généreux pour abandonner une malheureuse Esclave, et vous voulez que je vous sacrifie un Dieu qui m'appelle. »

A ces mots, je me laissai tomber sur le lit contre lequel j'étois appuyé, et levant les yeux vers le Ciel, je demandai au Dieu d'*Atalide* ce que je lui avois fait, pour m'enlever ce que j'avois de plus cher au monde. « Dieu jaloux et cruel, m'écriai-je, pourquoi ne te pas contenter de vœux des mortels, sans exiger encore le sacrifice de leurs plus doux penchants ? Rival redoutable que je ne puis combattre, je vois bien qu'il te faudra céder la victoire. »

Revenu comme d'un profond assoupissement : « Vous pouvez partir, dis-je à *Atalide.* Rien ne vous retient plus. Je vous rends votre

liberté, et vous ne me rendez pas la mienne. N'est-ce point être trop généreux? C'est du moins m'être bien cruel à moi-même.

— Le Dieu que j'adore, reprit-elle, Souverain de l'univers, peut à son gré calmer ou dissiper les orages; je l'invoquerai pour vous; il donnera la tranquillité à votre cœur. Offrez-lui le sacrifice de votre Esclave; il lui est trop agréable, pour qu'il n'en soit pas reconnoissant.

— Fidele à *Mahomet*, répondis-je à cette Françoise, le Dieu qui l'inspira me sera toujours sacré : ce n'est point à ton Dieu que j'offre un semblable sacrifice; c'est au mien, c'est à toi; sois la victime et l'idole. Si ton bonheur dépend de vivre loin de moi, sois heureuse, j'y consens. J'oublie que le mien dépend de vivre avec toi. Puisque je t'aime plus que moi-même, je dois préférer ta félicité à la mienne.

— Ah! reprit *Atalide* fondant en larmes, pourquoi me parler de votre amour, quand il faut que je renonce à votre cœur? Haïssez-moi plutôt, s'il est possible. Efforcez-vous de paroître moins aimable que jamais à mes yeux. La peine que j'ai de vous quitter n'est-elle pas assez sensible? Que n'êtes-vous ingrat, parjure, inconstant, cruel, barbare! Faut-il que vous ne soyez que tendre et généreux?

— Oui, je le suis, lui dis-je, et je t'aime assez pour renoncer à toi, quand tu veux t'arracher à mon amour. Que l'heureuse France te revoie,

j'y consens. Pendant le séjour que j'y ai fait, elle n'a possédé que mon corps; maintenant, mon cœur, inséparable du tien, y vole avec toi pour toujours. »

Un vaisseau François, qui devoit mettre à la voile dans deux jours, me fit prendre le parti d'y faire embarquer *Atalide*. Puisqu'il falloit m'en séparer, le plus tôt étoit le plus propre à soulager mes maux. Jouir de la présence de l'objet aimé est sans doute le plus grand des plaisirs; mais le voir au moment de le perdre pour toujours est la plus sensible des peines. Je n'eus pas plus tôt dit à *Atalide* qu'un vaisseau de sa Nation devoit partir pour Toulon, qu'elle me conjura d'en profiter pour la renvoyer en sa Patrie. Je le lui promis, en commençant à préparer ce qu'il falloit pour ce voyage et les présens que je comptois lui faire; triste ministere pour un amant! Je donnai à cette infortunée ce que j'avois de plus précieux en pierreries, et une somme d'argent assez considérable, tant pour elle que pour secourir sa déplorable famille.

Quel jour que celui qui précède le moment d'une séparation si cruelle! Mes yeux voyoient *Atalide* pour ne la plus revoir. Cette seule idée me faisoit frémir; tous mes sens se glaçoient, et je tombois sans force aux genoux de mon Esclave. Vingt fois je fus tenté de rétracter la parole que je lui avois donnée; mais la crainte de lui déplaire et le plaisir de faire son bon-

heur me rendoient bientôt ma premiere générosité. Quoique transportée dans des climats éloignés, me disois-je, je regnerai toujours sur son cœur. Après ce que je fais pour elle, pourroit-elle ne pas m'aimer? Si je la retiens, elle me haïra; quoi qu'il m'en puisse coûter, dois-je balancer entre son amour et sa haine? Puisse-t-elle me regretter quelque jour, je serois trop heureux!

Que les heures s'écoulent rapidement dans ces sortes de situation! Il me sembloit que la nuit, plus prompte qu'à son ordinaire, se hâtoit de répandre ses voiles. A peine le soleil fut-il couché, que je retournai vers *Atalide*, que j'avois quittée pour quelque tems. Quelle entrevue! c'étoit le lendemain que je devois la quitter pour toujours. J'entrai dans son appartement, en gémissant, et pénétré de la douleur la plus vive. Mes yeux fixés en terre n'osoient la regarder. Enfin, un de mes regards échappés tomba sur elle. Cette aimable fille, couchée négligemment sur des carreaux, soutenant sa tête d'une main, fondoit en larmes et prononçoit quelques mots.

Je m'approchai, sans être apperçu, pour écouter ce qu'elle disoit. Elle s'entretenoit seule du bonheur de sa sœur *Emilie*, demandoit à son Dieu de nouvelles forces pour me quitter sans regret. « Grand Dieu, lui disoit-elle, vous seul connoissez l'amour que j'ai pour *Achmet* et la grandeur du sacrifice que

je vous fais; achevez votre ouvrage. Dieu d'*Emilie,* et qui fûtes le mien, daignez le devenir encore! Enlevez-moi promptement d'un lieu où tout me parle d'un maître chéri et d'un amant trop aimé. Ne l'offrez plus à mes yeux. Je sens trop ma foiblesse.

— Quoi! lui dis-je avec vivacité, en me jettant à son col, quoi! chere *Atalide,* vous ne voulez plus me voir? Est-ce donc là le prix de tant d'amour que vous a marqué le tendre *Achmet?* Je ne m'oppose point à votre départ; partez, vous le voulez, cela me suffit; mais il me semble que je puis exiger de vous un peu de reconnoissance. Quoi! vous vouliez m'abandonner sans me dire un éternel adieu! Hé bien! fuyez, cruelle, fuyez un malheureux, qui voit naître votre bonheur des larmes que vous allez lui coûter; cette *Emilie,* dont l'exemple vous séduit, est moins ingrate que vous. Ce fut elle qui m'envoya prier de ne pas partir sans la voir. Les adieux qu'elle me fit, quoique dictés par la seule reconnoissance, furent des plus tendres. Il m'en souvient encore, et vous voulez me quitter sans me voir! Comment *Atalide* a-t-elle pu former un semblable projet!

— Que vous êtes injuste, Seigneur, interrompit-elle. Quoi! vous doutez de mon amour, après en avoir eu des preuves si sensibles? J'aurois moins à pleurer, si je vous aimois moins; réduite par le sort à vivre dans un serrail, si mon

cœur se fût maintenu libre, forcée de vous obéir, je ne me croirois pas coupable; mais hélas! quand j'aurois été autant et plus libre que vous, mon cœur auroit toujours été votre esclave. J'ai trop chéri des fers que vous me rendiez aimables, pour les voir briser sans regret. Dans la douleur qui m'accable, j'ignore encore si ce ne sont point eux que mes larmes regrettent. Et vous me faites un crime des pleurs que vous faites couler; vous me citez l'exemple d'*Emilie,* qui demanda, dites-vous, à vous voir avant votre départ : quelle différence, grand Dieu! avoit-elle, comme moi, votre présence à redouter? ne dois-je pas me défier d'une foiblesse que n'éprouva point ma vertueuse sœur, et dont j'ai plus de peine à me défendre que jamais? »

En finissant ces mots, *Atalide* voulut baisser son voile; mais je l'en empêchai, en la conjurant de ne pas me cacher des charmes que bientôt je ne pourrois plus contempler. Il fallut livrer un petit combat, dont je sortis heureusement vainqueur.

Je soupai avec cette Belle. C'étoit la derniere fois que je devois y manger. Quel triste repas! il commença par un morne silence, qui n'étoit interrompu que par des soupirs et des larmes, qui se mêloient aux liqueurs que nous buvions. Nos yeux, au défaut de nos voix, étoient chargés de la conversation. Que ne se dirent-ils pas? Ils se fuyoient et se recher-

choient ensuite ; s'étoient-ils retrouvés, ils en venoient à de tendres reproches, que l'amour et les pleurs accompagnoient toujours.

Enfin, le repas fini, *Atalide* voulut demeurer seule. Je fis de vains efforts pour l'engager à me laisser passer la nuit dans son appartement ; mes prieres furent inutiles. Je ne pus résister à ses larmes. Il fallut la quitter et me contenter de baiser sa main, qu'elle retiroit encore. A quelle extrêmité me trouvai-je reduit! moi qui l'avois vue mille fois prévenir mes desirs et me combler de ses caresses. Je commençois à en connoître le prix plus que jamais. Quelle cruelle nuit ne passai-je pas! malgré tout ce que je souffrois, j'aurois voulu qu'elle eût duré toujours.

A peine le jour commença, que je maudis sa lumiere. L'arrivée du soleil fut le signal du départ d'*Atalide*. Accablé de tristesse, je me rendis dans son appartement. Elle n'étoit point encore levée. Ma vue l'effraya. Elle sauta hors du lit, où elle s'étoit jettée toute habillée. « Allons, *Achmet,* me dit-elle, voici le moment redoutable. Armez-vous de courage. Le Dieu que j'adore m'a donné des forces. Je ne suis plus cette foible *Atalide* qui vous quittoit en pleurant ; mais, que dis-je ? je sens que mes yeux me trahissent ; quoi, je pleure encore ! adieu, *Achmet,* s'écria-t-elle avec fermeté. Qu'on me conduise au port. »

Elle finissoit ces mots, quand on vint avertir

que le vaisseau partiroit dans une heure. J'y avois envoyé dès la veille mes présens. Il ne me restoit plus qu'à y conduire *Atalide*. Elle fut faire ses adieux à toutes ses compagnes. Quel spectacle attendrissant pour moi! l'aimable *Thérese* parut la moins affectée; soit que nouvellement arrivée, elle ne se fût pas encore liée avec *Atalide* d'une amitié assez forte, ou qu'un peu jalouse, elle vît avec une joie secrette partir celle qui auroit pu lui disputer mon cœur.

Atalide l'embrassa, en lui faisant de moi le portrait le plus avantageux, et finit par lui vanter toutes les bontés que j'avois eues pour elle. « *Achmet,* lui dit-elle, est le plus tendre des hommes. La vertu la plus farouche s'adoucit avec lui. Il m'avoit achetée comme Esclave; mais il a vécu avec moi comme avec une tendre épouse. J'entrai dans son serrail en pleurant, vous voyez que je le quitte de même. Adieu, aimable compatriote; puisse le Ciel parler à votre cœur comme au mien! »

Thérese répondit ingenuement qu'elle ne connoissoit pas de plus grand bonheur que celui de faire le mien; qu'elle en feroit toute son étude, trop charmée de pouvoir me rendre heureux; qu'elle souhaitoit cependant pouvoir quelques jours imiter ce généreux exemple. Ces deux charmantes filles s'embrasserent tendrement et se séparerent.

L'heure fatale approchoit : tremblant et ac-

cablé de douleur, j'avois à peine la force de conduire *Atalide* par la main à la porte du serrail. En traversant son appartement, tant de fois témoin de nos plaisirs, mes forces m'abandonnerent, et je tombai évanoui à ses pieds. Mes yeux mourans lui disoient que j'expirois d'amour pour elle. Par un mouvement involontaire, elle se précipita dans mes bras, et collant sa bouche sur la mienne, elle rappelloit mon ame fugitive. A sa voix, mes esprits se réveillerent. J'appellai *Atalide* à haute voix, ignorant que j'étois dans ses bras ; je l'apperçus la tête renversée sur ma poitrine, et les yeux levés vers le Ciel. Revenu comme d'un profond assoupissement, je ne pus me résoudre à abandonner tant de charmes. Je me sentis tout à coup agité de la passion la plus violente. Je ne fus pas maître de modérer mes transports, d'autant plus vifs que mon cœur me disoit que dans un moment je ne pourrois plus les satisfaire. Aveuglé par l'amour, je n'écoutai rien ; ma passion devint fureur. En vain *Atalide* eut recours aux larmes et aux promesses que je lui avois faites la veille. Aveuglé par l'amour, je fus insensible à tout. J'en vins jusqu'à lui reprocher son ingratitude. De quoi un amant furieux n'est-il pas capable ?

La tendre *Atalide,* interdite et confuse, baissoit les yeux. Je me saisis de ses mains tremblantes, sans oser la regarder. Mes reproches la déconcerterent si fort, qu'elle ne me répondit

que par des larmes. Je la relevai ; mais à peine eut-elle fait quatre pas, qu'elle tomba prête à expirer de foiblesse, et moi d'amour. Nos regards se confondirent, nos lèvres se collerent les unes contre les autres, nos bras s'entrelacerent ; j'oubliai mes sermens : *Atalide* ne m'en fit pas ressouvenir. Peut-être en ce moment oublia-t-elle elle-même ce qu'elle avoit exigé de moi, pour se livrer à mes transports avec plus d'ardeur que jamais : quoi qu'il en soit, je fus heureux, ou du moins je crus l'être. Bientôt les pleurs d'*Atalide* recommencerent, et se réveillant comme d'un profond sommeil, elle éclata en reproches contre moi.

Je me jettai à ses pieds, en la conjurant de me pardonner. Qu'un coupable a-t-il à craindre, quand l'amour le fait régner sur le cœur de son Juge? En vain je voulus me livrer à de nouveaux transports ; je fus repoussé si vivement, que j'en fis le sacrifice à *Mahomet*.

Atalide ne voulut pas demeurer plus longtemps seule avec moi ; elle appella les Esclaves que je lui avois donnés pour l'accompagner, et pleine de fermeté, elle marcha avec eux droit au port. Je la suivis jusqu'au vaisseau qui devoit la porter ; elle y monta généreusement, en s'appuyant sur mon bras, et disparut à mes yeux, en me jettant un tendre regard qui fut le dernier. On n'attendoit qu'elle pour partir. A peine eut-elle mis le pied dans le vaisseau, qu'on mit à la voile. Je demeurai immobile sur

le rivage, les yeux fixés sur le bâtiment qui m'enlevoit ce que j'avois de plus cher au monde. « C'en est donc fait, m'écriai-je dans le désespoir qui m'animoit; c'en est donc fait, je ne la reverrai plus, cette Esclave adorable, qui faisoit depuis tant d'années la douceur de ma vie! Un Dieu jaloux me l'enleve. Que ma générosité me coûte cher! »

De retour chez moi, je m'enfermai dans mon serrail, où je demeurai deux jours entiers sans voir personne : insensible à tous les plaisirs et en proie à la douleur la plus amere, je me rendis enfin auprès de *Thérese,* qui, par ses soins généreux, essaya de calmer mes peines. Cette tendre fille pourra seule remplacer *Atalide* dans mon cœur. J'ai commencé par lui donner l'appartement le plus commode, celui destiné à l'Esclave qui m'est la plus chere. Flattée de cette préférence, elle m'entretient sans cesse du bonheur qu'elle a eu de me plaire à Paris et de me suivre à Constantinople. Nous parlons souvent de la France, qui m'est toujours chere, puisqu'elle vous possede, belle Marquise, et qu'elle va encore posséder ma chere *Atalide;* elle doit vous visiter à son passage à Lyon. Daignez, Madame, lui servir de protectrice dans un pays où elle n'auroit besoin que d'elle-même, si la vertu suffisoit pour s'y faire estimer. Votre naissance vous y donne un rang que tout votre mérite n'auroit pu vous y procurer; vous le savez, et vous me l'avez dit

cent fois, que le crime s'y trouve plus protégé que l'innocence.

Quoique *Atalide* sorte d'un serrail, je ne crains pas de la comparer à ce que la France a de plus estimable. Son cœur fut, à mon égard, plus tendre que criminel. J'ose, Madame, vous l'offrir pour amie; la distance de vos conditions ne doit pas y porter d'obstacles. Elle s'approche autant de vous, par ses sentimens nobles et généreux, qu'elle s'en éloigne par sa naissance. Qu'importe en quel rang le sort la fit naître; elle pouvoit les honorer tous.

J'espere, Madame, que vous me saurez gré de la confiance que je vous marque à son égard; aimez-la, et l'empêchez, s'il est possible, d'aller se renfermer dans un cloître pour le reste de ses jours. Elle a de quoi ne pas vous être à charge. Mes présens l'ont mise en état de se passer de tout le monde, et je suis prêt de lui en faire de nouveaux, encore plus considérables, sans rien exiger d'elle, qu'un peu de part dans son cher souvenir. Je vous demande la même grace, Madame; pourriez-vous la refuser à *Achmet?* Vous êtes trop généreuse et trop tendre; vous n'avez à me reprocher qu'un excès d'amour, faute bien pardonnable. Que n'ai-je le cœur moins sensible! je ne vous aurois peut-être pas déplu, et je regretterois moins *Atalide.* Puisse-t-elle être heureuse! pour moi, je ne le serai jamais, puisque je ne suis plus l'objet de sa félicité. Le plus

grand plaisir d'un véritable amant est de faire le plaisir de celle qu'il aime. Je n'en connois pas au-dessus.

Ce que *Dely* vient de faire pour sa *Zulime* prouve, Madame, que je ne suis pas le seul Turc généreux : comme vous connoissez ces amans, dont je vous ai parlé tant de fois, peut-être ne serez-vous pas fâchée de savoir leur sort. L'amoureux *Dely* ne s'est point laissé éblouir par les emplois brillans dont il a trouvé son pere revêtu. Toujours constant pour sa *Zulime,* il l'a tirée du rang de ses Esclaves pour en faire son épouse. Ils vivent ensemble dans l'union la plus parfaite.

Sans vouloir diminuer le prix de la générosité de mon ami, elle lui coûte moins que la mienne. Le cœur peut former aisément le projet de s'unir à ce qu'il aime. Pour l'exécuter, il ne se fait point de violence ; mais qu'il est difficile de déterminer ce même cœur à s'arracher pour toujours à l'objet qui l'a sçu charmer ! Je le sens mieux qu'un autre. J'en ai fait la fatale expérience. J'adore et j'abandonne *Atalide*. Quel sacrifice ! j'en frémis encore. Quoi ! je ne la reverrai plus, j'ai pu y consentir ?... Soit vertu, soit foiblesse, c'en est fait ; il n'y faut plus penser. *Atalide* ne vit plus pour moi. Puisse quelque vent favorable à mes vœux la ramener dans le port de Constantinople ! Dieu jaloux, qui me l'as ravie, ne l'offre jamais à mes yeux ; je ne lâcherois plus

ma proie. Tout mortel que je suis, je te serois un rival redoutable ; mais, hélas ! tu triomphes. Que ne me ravissois-tu la vie, en m'enlevant ce qui en faisoit le bonheur ! Je te donne *Emilie,* et tu m'enleves *Atalide.* Est-ce ainsi que tu récompenses la vertu ?

Marquise aussi vertueuse qu'aimable, vous la verrez, cette chere *Atalide.* Peut-être même l'avez-vous déja vue au moment que vous recevez ma lettre. Que vous a-t-elle dit d'*Achmet?* A-t-elle prononcé son nom avec joie ? L'a-t-elle oublié pour toujours ? Non, son cœur est trop tendre. Puisse-t-elle me regretter et revenir !... Vain espoir, qui ne fait qu'accroître mes peines, faut-il que le seul remede que j'y sache soit de n'en plus parler ? Il faudroit aussi n'y plus penser ; mais il faudroit n'avoir jamais vu *Atalide.*

RÉPONSE

DE LA MARQUISE DE CHAMBERTIN

A Achmet.

Je vous ai permis, il est vrai, de m'écrire ; c'est un effet de mon imprudence ; mais je ne vous ai pas promis de reponse. Cependant, comme de vastes mers nous séparent, et que je

me trouve à l'abri de votre témérité, je ne puis vous refuser une lettre : heureuse si je n'eusse jamais eu avec vous que ce commerce innocent; je serois plus tranquille et j'aurois moins de larmes à donner à ma foiblesse. Sans doute que j'eus ma place dans le récit que vous fîtes de vos amours aux compagnons de votre voyage. Il me semble vous entendre y rappeler avec plaisir votre triomphe et ma honte. Je croyois les Turcs plus discrets. Applaudissez-vous de ma défaite. Si vous pouviez voir les regrets qu'elle me coûte encore chaque jour, peut-être que votre victoire vous paroîtroit moins flatteuse.

Tirons le voile sur ce moment malheureux, dont mes pleurs ne me laisseront jamais perdre le triste souvenir. Par quel charme secret faut-il que vous me soyez encore cher, vous que je devrois haïr? Mais pourquoi vous parler de moi, quand je n'avois pris la plume que pour vous entretenir de votre chere *Atalide?* Je l'ai vue, cette aimable Françoise que vous m'offrez pour amie; nous mêlions nos pleurs ensemble, au moment que je reçus votre lettre. Si la différence de nos conditions semble s'opposer à l'union de nos cœurs, d'autres raisons nous engagent à nous aimer. Les amis que nous donne la fortune sont moins tendres que ceux que les mêmes malheurs réunissent. Toutes les deux victimes de votre passion, et conservant encore pour vous le souvenir le

plus cher, malgré notre repentir, pourrions-nous ne pas être liées de l'amitié la plus étroite? Croiriez-vous que nous nous disputons quelquefois la gloire de vous avoir le plus aimé? *Atalide* prétend l'emporter sur moi; mais si j'ai l'air de lui céder, ce n'est que par complaisance. Avouez que nous sommes bien partagées de la foiblesse de notre sexe! nous pleurons notre honte, et nous voulons nous en faire un trophée. L'amour est-il donc un mal incurable, et n'en peut-on guérir?

Je n'avois pas besoin de votre lettre pour m'engager à retenir *Atalide* avec moi; il ne falloit que me procurer le bonheur de la connoître : que vous étiez heureux de posséder un semblable trésor! Je vous pardonne les larmes que vous coûte son départ. La perte que vous faites est irréparable. *Atalide* fût-elle une femme ordinaire, elle vous est chere; ce motif seul me la rend précieuse; mais, que dis-je? ne vous donnerai-je jamais que des marques de ma foiblesse? Mere de famille, est-ce donc là l'exemple que je dois aux enfans qui m'environnent? De quel front puis-je chaque jour prêcher la vertu à ma fille, quand, plus raisonnable que moi, l'innocence de sa vie me reproche sans cesse la honte de la mienne. Sans vous, *Achmet,* fidelle aux cendres de mon époux, je n'aurois rien à me reprocher. Pourquoi fûtes-vous si généreux? Pourquoi fus-je si reconnoissante? Que ne me laissiez-vous

plutôt périr de misere? Que ne vous ai-je laissé périr d'amour ? Foible contentement ! Que nous reste-t-il de ce plaisir passager? A vous l'idée affreuse d'avoir déshonoré une femme vertueuse, et à moi, des larmes que le tems n'a pu encore sécher.

J'ai reçu avec joie les présens que vous m'envoyez. Sensible à votre tendre souvenir, comptez que je ne vous oublierai jamais; tant que de vastes pays nous sépareront, je puis m'entretenir avec vous sans crime. D'ici, je me sens forte. Je ne vous trouve qu'aimable, et j'oublie que vous n'êtes que trop dangereux.

Je viens de recevoir une lettre de Madame *de Corcelange*. Elle se plaint de son cher *Dely*. Elle auroit fort souhaité le retenir en France : voici comme elle s'explique à son sujet; faites-lui en part.

Il est enfin parti, ce cher fils que j'aimois plus que moi-même. L'empressement de revoir son pere l'a rendu insensible aux larmes de sa mere. Rien n'a pu le retenir. Je mourrai contente, puisque j'ai pu embrasser une fois en ma vie ce tendre fruit de mes premieres erreurs. Que ne puis-je avoir rendu le dernier soupir dans ses bras! Que n'a-t-il fermé mes yeux! Témoin de ma mort, il l'auroit apprise à Muley, que je ne reverrai jamais; il m'auroit pleurée, j'aime à m'en flatter; il me souvient encore du jour qu'il me rendit sensible. Hélas!

je n'en puis perdre le souvenir. Dely vous a-t-il été voir en passant à Lyon? Je le lui avois recommandé; il me l'avoit promis, etc.

Toutes les fois que je pense à Madame *de Corcelange* et à son fils, je tremble pour moi. Grand Dieu, que deviendrois-je, cher *Achmet,* si j'avois un pareil malheur? Quoi! il faudroit aussi me priver pour toujours de la vue d'un enfant, innocent du crime qui l'auroit fait naître? Je frémis à cette seule pensée. Puisse ma faute être ensevelie dans un éternel oubli! car à qui confierai-je mon secret et un dépôt si précieux? Fasse le Ciel qu'il ne naisse point de fruit de ma foiblesse, qui puisse me la reprocher toute ma vie! Je l'espere; la seule idée m'en fait fremir. Un tems assez considérable s'est déja écoulé. Mes remords seuls jusqu'à présent me reprochent ma faute.

Adieu, cher *Achmet.* Je suis peut-être une imprudente de vous écrire. Si c'est une faute, ce sera la derniere. Adieu donc pour toujours; quel mot! adieu, le plus aimable des mortels. Je vais travailler à vous oublier. Heureuse si je puis en venir à bout! Adieu.

LETTRE

D'Atalide à Achmet.

Je serois indigne de tous les bienfaits que j'ai reçus de vous, cher *Achmet,* si je ne vous en temoignois pas ma reconnoissance. Elle est des plus vives. Enfin le sort m'a rejointe à ma chere *Emilie*, et c'est du fond de ma solitude que je vous écris. J'ai déja pris le voile sacré des Vierges, épouses du Dieu qui me soutient dans ma carriere. Je triomphe des foiblesses de mon cœur, et l'habit blanc que je porte me fait oublier que j'ai perdu mon innocence. Puisse le Dieu que je sers l'oublier aussi !

A quoi, cher *Achmet,* avez-vous pensé d'écrire à Madame *de Chambertin* de me retenir auprès d'elle? J'ai résisté à vos larmes, et vous avez cru que je pourrois céder à ses prieres; ne m'êtes-vous pas plus cher que tout le monde ensemble? Le Ciel m'est témoin que si j'avois pu vivre avec vous sans crime, j'y serois encore. Oui, *Achmet,* si j'osois regretter mon esclavage, peut-être aurois-je la foiblesse de pleurer mes fers rompus.

Croiriez-vous que la vie que je mene en France dans un Monastere differe peu de celle que je menois avec vous? Que voyois-je chaque

jour dans votre serrail? de jeunes filles se disputer la gloire de vous aimer le plus, et sans cesse occupées du bonheur de plaire à leur maître. Ici l'amour occupe de même tous les momens de notre vie. Il ne fait que changer d'objet. Nous avons également un maître à servir. A peine sommes-nous éveiliées, que nous lui devons l'hommage de notre cœur; puis notre premier soin est de l'aller visiter en corps, en nous prosternant à ses pieds. Il daigne nous écouter avec bonté, non point comme ses esclaves, mais comme ses chastes épouses. Il nous donne même à toutes un nom si doux. Il préside sans cesse à nos actions, à nos pensées les plus secrettes; il ne nous perd jamais de vue. C'est lui-même qui nous enflamme du pur amour que nous avons pour lui. Il échauffe nos cœurs de cette douce ivresse qui fait cherir les larmes que l'on répand. Il est notre amant, notre époux, notre pere. Nous l'offensons chaque jour, et chaque jour il nous pardonne : content de notre repentir, il a pitié de notre foiblesse; et je ne l'aimerois pas, *Achmet?* Je serois bien ingrate. Je vous ai sacrifié ce que j'avois de plus cher; mon corps même fut esclave de vos désirs, tandis que je fus à vous : j'ai changé de maître; un Dieu vous a succédé. Ferois-je moins pour lui que je n'ai fait pour vous? Ce seroit être injuste. Toutes mes pensées s'élevent à présent vers le Ciel. Mon cœur y seroit aussi tout entier, si

vous ne le reteniez attaché à la terre. Oui, mes yeux se tournent encore quelquefois vers Constantinople, et souvent les larmes que je crois donner au souvenir de mes désordres passés ne coulent que pour leur auteur. C'est ainsi que je m'abuse et que j'ai peine à démêler les sentimens de mon cœur : quand je crois que Dieu l'occupe entièrement, et que j'y descends un moment avec lui, je suis tout étonnée de vous y retrouver encore, et je m'oublie quelquefois jusqu'à croire y entendre votre voix touchante !

Dans ces momens orageux, foible, timide, je vole aux pieds des autels; je les tiens embrassés, et le Dieu que je sers ne m'abandonne pas; bientôt par sa puissance, une douce joie, une tranquillité parfaite s'emparent de tous mes sens. Je vous regarde alors, *Achmet,* du haut du Ciel. Je contemple avec force toute ma foiblesse passée. J'en rougis. Mais quand, pleine de la plus tendre compassion, je veux revenir à vous pour vous entraîner après moi, mon cœur reste si fort attaché au vôtre, que j'ai peine à m'en dégager moi-même. C'est ainsi que le Dieu que j'adore multiplie mes victoires en multipliant mes combats. Il permet quelquefois que je vous regrette, que je retourne en arriere pour me procurer le mérite d'un nouveau triomphe et de lui offrir chaque jour un nouveau sacrifice. Au milieu de toutes ces agitations, mon cœur est toujours content.

Pense-t-il à vous, il est heureux. Dieu l'appelle-t-il à lui, il gémit de ses fautes avec joie et confiance. Il trouve des douceurs dans vos fers : ai-je la force de les briser, j'en rends graces à celui qui m'en fait triompher.

Il est juste de vous rendre compte de l'usage que j'ai fait des présens dont vous m'avez comblée. Je vous dois aussi un petit récit de ce qui m'est arrivé depuis mon départ de Constantinople. Cette Lettre, qui sera la derniere, ne doit vous rien laisser ignorer de ce qui peut encore vous intéresser.

Vous savez qu'à peine je fus dans le vaisseau, qu'il mit à la voile. Mes yeux demeurerent fixés sur vous tant qu'ils purent vous appercevoir; je voyois à regret fuir devant moi ces rivages heureux, que vous m'avez rendus si chers. Mes yeux et mon cœur y demeuroient attachés. Ils avoient enfin disparu, ces bords chéris, que ma foible vue les cherchoit encore dans l'horison. Les tours de Constantinople s'étoient peu à peu confondues dans les mers. Je ne voyois plus que le Ciel et les eaux.

Je passai enfin dans la chambre qui m'étoit destinée, pour m'y abandonner aux larmes; j'avois oublié le Dieu de mes peres; il me rendit, pour mon supplice, ce même amour qui avoit fait tous mes plaisirs. Je me sentis tout à coup brûler de la passion la plus violente : dans mon désespoir, je souhaitai mille fois être dans vos bras. Je regrettois vos bontés. Je

vous appelois à haute voix, comme une furieuse. « Quoi ! je ne vous reverrai plus, cher *Achmet!* m'écriai-je dans les transports de la passion la plus vive. C'est donc pour toujours que je vous perds ! mourons, il est temps, puisque je ne vis plus pour vous. »

Je serois en effet morte de douleur, mais Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il veut attirer à lui ; il rendit bientôt le calme à mon ame agitée. Mes larmes disparurent. Je demeurai moi-même surprise de ma tranquillité. Mes premiers soins furent de lui en rendre grace. De nouvelles forces se joignirent à celles que j'avois déjà reçues. Je me trouvai une autre personne ; je regardois indifféremment les divers pays que nous cotoyions, et j'en vins jusqu'à dire d'un œil sec : Voilà la Turquie. Enfin, après une navigation des plus heureuses, nous arrivâmes à Marseille, d'où je me rendis à Lyon.

C'est là que j'eus le bonheur de voir l'aimable Marquise *de Chambertin :* par l'amitié qu'elle m'a témoignée à votre recommandation, je juge de celle qu'elle avoit pour vous. Avec quelle ardeur ne me demanda-t-elle pas des nouvelles de son cher *Achmet!* La joie étoit peinte dans ses yeux à chaque mot que je lui en disois, et la tristesse lui succédoit, quand je cessois de l'en entretenir. Cette Dame me félicita sur le bonheur que j'avois eu de vous fixer et de vivre si long-tems sous votre

aimable puissance. « *Achmet,* me dit-elle, m'a souvent entretenue à Paris de sa chere *Atalide,* et par tout le bien qu'il m'en a dit, il m'a fait desirer de vous connoître. Je ne croyois pas que la chose fût possible, n'ayant nulle envie de passer à Constantinople. Et comment aurois-je imaginé que vous reviendriez un jour en France? Quand j'aurois pu me persuader qu'un repentir eût pu vous y rappeler, le moyen de penser qu'*Achmet* y eût jamais consenti? »

Madame *de Chambertin* finit par me conjurer de demeurer avec elle le reste de mes jours; elle me montra même, pour m'y engager, la lettre que vous lui écriviez à ce sujet; mais la voix qui parloit à mon cœur m'appelloit ailleurs. Je ne demeurai que peu de jours à Lyon.

Je revis enfin les bords de la Seine; je ne sçais quel charme secret s'empare de tous nos sens à l'approche du lieu qui nous vit naître, et qui renferme nos parens. Plus j'approchois de Paris, plus ma joie redoubloit, et mon cœur s'abandonnoit à des transports que je n'avois pas encore éprouvés.

J'arrivai enfin dans la maison de ma mere, que je trouvai travaillant avec *Eloïse,* l'aînée de mes sœurs. Quelle tendre entrevue! Qui pourroit peindre la vivacité de la joie et de l'amitié que nous nous témoignâmes de part et d'autre? Ma mere revoyoit une fille qu'elle

aimoit, qui lui avoit procuré par vos bienfaits l'aisance dont elle jouissoit. Il n'en étoit pas de même d'*Eloïse;* elle voyoit avec peine une cadette en état de lui disputer ceux qui pourroient encore conserver quelque goût pour elle. Je paroissois d'ailleurs dans une situation plus heureuse que la sienne. C'étoit assez pour lui déplaire. On n'aime pas à être humilié; elle n'ignoroit pas vos bontés pour moi. Le premier de ses regards me devoila tous ses sentimens; sans y faire trop d'attention, je me jettai avec vivacité au col de ma mere, qui me reçut dans ses bras avec des transports de joie qu'on ne peut exprimer. « Quoi! je te revois, chere *Atalide?* me dit-elle. Que de larmes tu m'as coûté? Par quel bonheur jouissé-je du plaisir de t'embrasser encore? Est-ce le généreux *Achmet* qui te ramene?

— Hélas! la plus tendre des meres, lui répondis-je, permettez-moi de me livrer un moment tout entiere au bonheur de vous serrer entre mes bras. Nous parlerons d'*Achmet* une autre fois. Qu'il vous suffise de savoir qu'il est le plus généreux des hommes, et que ce qu'il vient de faire pour moi efface tout ce qu'il a déjà fait. »

Après les démonstrations de l'amitié la plus tendre, je demandai des nouvelles d'*Emilie* et de *Lucile*. J'appris que la premiere étoit plus constante que jamais dans sa vocation, et que la seconde, victime d'un fol amour, n'étoit oc-

cupée que de ses mysteres. J'applaudis à l'heureux sort de l'une et donnai des larmes à l'autre : « Vous pleurez, me dit *Eloïse :* sont-ce les douceurs qu'*Achmet* vous faisoit goûter en Turquie que vous regrettez? l'âge nous rend toutes les deux le triste exemple de l'inconstance des hommes; ils sont partout les mêmes. »

C'est ainsi que mon aînée, rapprochant mon âge du sien, regardoit comme déjà arrivé, à mon égard, l'abandon qu'elle éprouvoit. « Non, lui dis-je, je n'ai point à me plaindre d'*Achmet.* Si j'étois ambitieuse, les présens dont il m'a comblée à mon départ me mettroient en état de me passer de tout le monde; mais je ne viens volontairement en France que pour me consacrer à Dieu.

— C'est, reprit-elle avec un souris malin, c'est le parti que prennent d'ordinaire les filles qui ont passé comme nous leur jeunesse dans les plaisirs; car ne vous imaginez pas que je croye que votre Turc, tout généreux qu'il soit, vous ait tant aimée gratuitement En vain nous a-t-il vanté l'estime qu'il avoit pour vous, je connois la valeur de ce mot; sa foiblesse ici pour notre sexe prouve assez celle qu'il a eue à votre égard. *Achmet* n'est pas homme à vous renvoyer, comblée de ses bienfaits, sans vous les avoir fait acheter. Cela est bien juste. On connoît les hommes.

— Quoi qu'il en soit, ma sœur, lui dis-je, si j'ai malheureusement suivi votre exemple,

suivez maintenant le mien, et venez rejoindre *Emilie* : grace au généreux *Achmet,* j'ai plus qu'il ne faut et pour vous et pour moi. »

Eloïse, qui manquoit des choses les plus nécessaires, frappée de ma réponse, garda quelque tems un profond silence, poussa des soupirs et laissa tomber quelques larmes. Je redoublai mes offres et mes prieres. « Dieu seul, lui dis-je, ne peut nous tromper; daignez écouter sa voix qui parle au fond de votre cœur. C'est lui, ma sœur, qui veut y regner. Montrons-nous dignes d'un époux si aimable, que nous avons si cruellement abandonné. Retournons dans son sein avec confiance ; disputons-nous le bonheur de lui plaire et de l'aimer le plus. »

Je n'en dis pas davantage. Dieu acheva le reste. *Eloïse* en un moment parut une autre personne. Elle essuya ses pleurs, et se jettant à mon col avec vivacité : « Chere *Atalide,* me dit-elle, marche devant moi. Je te suis; courons adorer ce Dieu si longtemps désiré. L'appui des hommes n'est que foiblesse. »

Eloïse me suivit, en effet, quelques jours après au Couvent de.... Nos dettes payées, le reste de nos présens, cher *Achmet,* a servi à marier *Lucile,* la derniere de mes sœurs. Unie à un époux qu'elle aime, elle passe tranquillement ses jours avec ma mere dans une heureuse abondance, qu'elles tiennent de vos bienfaits. Vous êtes notre sauveur à toutes.

Voilà, cher *Achmet,* l'histoire de ma déplorable famille; il ne me reste plus qu'à vous dire un éternel adieu. Triste mot à prononcer pour une ame sensible. Quoi! je ne vous reverrai plus, ô vous que je n'ose nommer! Je ne jouirai plus de votre chere présence. Les jours, les mois, les années entieres s'écouleront sans que j'entende prononcer votre nom. Je ne vous écrirai plus, et je ne recevrai plus de vos cheres nouvelles? Que de larmes vous m'avez déjà coûté! aurai-je la force de n'en plus répandre? Mais, hélas! elles baignent encore ces lignes que trace une main tremblante. Jamais je ne les vis couler avec tant d'abondance. Mon cœur et mon ame voudroient se coller avec elles sur ce papier, qui doit passer entre vos mains. Pourquoi ne puis-je y imprimer que mes levres? Portez-y les vôtres, Seigneur, et baisez du moins les larmes que vous m'arrachez, au défaut de l'infortunée qui les verse. Mais que dis-je, infortunée? Ai-je donc déjà oublié que je ne fus jamais si heureuse? Grand Dieu! si vous ne me soutenez, l'amante va reparoître. Où suis-je? Pourquoi mes pleurs redoublent-elles? Je ne me connois plus. Mon cœur est plus sensible que jamais. Cher amant, puisque je ne dois plus te revoir, qu'il me soit du moins permis de te dire pour la derniere fois que je t'aime plus que ma propre vie. Cet habit, ce voile sacré, ce bandeau, cette cellule, tout me dit que je ne suis plus à toi. De tous

tes dons, il ne me reste que ton portrait. Non, *Achmet,* je n'ai pas encore eu la force de m'en défaire; il est sous mes yeux. Je le touche. En quelles mains le remettrai-je? Une autre que moi auroit un bien si précieux? Non, ce n'est qu'à toi seul que je puis le rendre. Je vais l'enfermer dans cette lettre que je ne puis finir. Puisse, avec cette image de ce que j'aime, m'abandonner mon fol amour! C'en est fait; je te vois, je te tiens, je te baise pour la derniere fois; je ne te retrouverai donc plus, cher *Achmet,* qu'au fond de mon cœur. Mais que dis-je? n'ai-je pas encore promis de t'en bannir, ainsi que de ma mémoire? Où te trouverai-je donc? Nulle part. J'en frémis. La mort même, triste souhait des amans malheureux, ne peut nous réunir. Elevé dans une autre Religion que moi, mon Dieu n'est pas le tien. S'il t'éclairoit, que de graces j'aurois à lui rendre! Que de vœux je vais lui faire! toutes mes prieres seront pour toi. Si du moins je pouvois espérer te retrouver dans la demeure sainte qu'il me prépare, je mourrois sans regret. Sans toi, tout Dieu qu'il est, il ne rendra jamais mon bonheur parfait. Est-ce donc là ce que ma religion m'enseigne? Il est tems de fermer ma lettre et de vous oublier pour toujours... Hélas!... Mais finissons. Adieu, *Achmet.* Songez quelquefois à votre chere *Atalide.* Je ne dois plus penser à vous. Je sens que mon cœur aura bien de la peine à tenir ce que

ma bouche a promis. Adieu; je ne m'arrache de vos bras, qu'en m'arrachant au monde entier. Me voilà renfermée toute vivante dans mon tombeau, dans le cercle étroit de quelques arpens de terre qu'environnent de tristes murs; rideaux terribles qui me cachent tout l'univers; mais de tout cet univers, *Achmet,* le Ciel m'est témoin que je ne regrette que vous. Le sacrifice en est fait... Mes forces m'abandonnent; mes sens se troublent; la plume me tombe des mains; je cours aux pieds des autels. Adieu, cher *Achmet,* adieu! pour une éternité tout entiere. Ah! Ciel ..... Adieu! adieu! adieu!....

FIN.

BIBLIOTHÈQUE

TABLE

Pages.

Notice. 1

MÉMOIRES TURCS.

Première partie. 1

Seconde partie. 131

Achevé d'imprimer

par

LE 25 MARS 1883

PETITS CONTEURS DU XVIIIe SIECLE

Publiés avec [illegible]

PAR OCTAVE UZANNE

Cette collection terminée se trouve complète par les douze volumes ci-dessous, tous en vente

CONTES DE L'ABBÉ DE VOISENON, 1 VOL.
CONTES DU CHEVALIER [illegible], 1 VOL.
FACETIES DU COMTE DE [illegible], 1 VOL.
CONTES DIALOGUÉS DE [illegible], 1 VOL.
CONTES DE PARADIS [illegible], 1 VOL.
CONTES DU CHEVALIER [illegible], 1 VOL.
CONTES DE [illegible], 1 VOL.
CONTES DE JA[illegible], 1 VOL.
CONTES DE [illegible], 1 VOL.
[illegible]
[illegible]
[illegible]

EAUX-FORTES POUR ILLUSTRER LES PETITS CONTEURS DU XVIIIe SIECLE

[illegible]

1° [illegible] 10 fr.
2° [illegible]
[illegible]
[illegible] 2[illegible] fr.
3° [illegible]
JAPON [illegible]
[illegible] 50 fr.

I. — [illegible]
II. — [illegible]
III. — [illegible]
IV. — [illegible]
V. — [illegible]
VI. — La Mortière. — [illegible]
VII. — [illegible]
VIII. — [illegible]
IX. — [illegible]
X. — [illegible]
XI. — [illegible]
XII. — [illegible]
XIII. — [illegible]

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

08 JAN. 1998
13 JAN. 1998

a39003 002110806b

CE PQ 1985
.G65A7 1883
COC GODARD D'AUC CONTES DE GO
ACC# 1217261